

PRINTED BY THE
PRESS OF WILLIAM R. JENKINS
NEW YORK

TABLE DES MATIÈRES



LA FAUVETTE BLEUE

Récit des Bords de la Loire

I

LA PIERRE-BÉCHERELLE

Un peu au-dessous du confluent de la Maine et de la Loire, sur la rive droite de ce fleuve, on voyait se dresser, il y a peu d'années encore, un rocher à pic, d'un effet pittoresque : on le nommait la Pierre-Bécherelle. Les chemins de fer sont venus; la Pierre-Bécherelle se trouvant devant eux, ils ont jeté bas le rocher qui lui servait de base et lui ont passé sur le corps. Il ne reste plus qu'une pointe écornée, que l'on prendrait de loin pour un *menhir*. Ces voies ferrées en ont fait bien d'autres!... Combien de collines éventrées, d'horizons masqués, de paysages balafrés, sans parler des jardins gracieux détruits pour toujours, sans compter les parcs mystérieux coupés en deux morceaux, et dont les allées, pareilles

aux tronçons du serpent, cherchent vainement à se rejoindre! Mais tout est au mieux dans le meilleur des mondes; la locomotive siffle et se rit de vos regrets, le train vole sur les rails, et la vapeur triomphe. C'est égal, la Pierre-Bécherelle méritait un autre sort. Située au point où la Loire, enrichie par tous ses gros affluents, se développe dans sa plus grande largeur, ce rocher, facilement abordable du côté de la terre, formait comme un observatoire du haut duquel tout homme épris des beautés de la nature, peintre, poète ou rêveur, pouvait contempler à l'aise le magnifique panorama d'un fleuve de premier ordre roulant à travers des îles verdoyantes et des grèves jaunes ses flots majestueux. Chère aux éperviers, qui aimaient à nicher dans les trous de la roche tapissée de lierre jusqu'à sa cime, la Pierre-Bécherelle servit parfois de station aux aigles qui, égarés par les brouillards de l'hiver, descendent des montagnes du centre de la France, et, s'abattant sur nos provinces de l'ouest, les traversent d'un vol inquiet, comme des âmes en peine.

Au sommet de ce rocher mutilé, dont on ne voit plus aujourd'hui que les ruines, se tenait assis, par une belle matinée du mois de mai, un homme maigre, chauve, vêtu d'une longue redingote. Depuis dix ans qu'il habitait le pays, le docteur Christian, — c'était son nom, — venait chaque matin faire une station sur la Pierre-Bécherelle. Après avoir longtemps servi dans la

marine, il avait fait élection de domicile sur les bords de la Loire. Les gens qui ont beaucoup voyagé savent mieux que les autres apprécier les sites pittoresques, et lorsqu'ils renoncent à la vie active, ce n'est point au hasard qu'ils choisissent les lieux où ils espèrent passer en paix les années de leur vieillesse. Le docteur Christian vivait seul dans une maisonnette bâtie sur un coteau exposé au midi; il partageait ses jours entre les excursions dont l'étude des plantes et des oiseaux était l'unique but, la culture de son jardin, et aussi les soins qu'il prodiguait gratuitement aux malades de la commune. Il était du nombre de ces gens toujours occupés, qui ne cessent d'observer, de comparer et de s'instruire. Leur existence est douce, tranquille et enviable; par malheur, ils y trouvent une satisfaction si complète que d'ordinaire ils arrivent à la dernière heure sans s'être inquiétés un instant de ce qu'il peut y avoir au-delà de la vie présente. Chaque matin, comme nous l'avons dit, le docteur Christian s'asseyait au sommet de la Pierre-Bécherelle, et là, dans une contemplation intense, il prêtait l'oreille aux mille bruits qui signalent le réveil de la nature. Pour témoin de ses méditations et pour compagnon de ses promenades, il n'avait qu'un petit chien du nom de Bistouri, barbet au poil noir, bon trotteur, un peu hargneux, et qui faisait de l'histoire naturelle à sa manière, en chassant les sauterelles et en déterrant les mulots au fond de leur trou.

Le docteur resta environ un quart d'heure, immobile et attentif, savourant en véritable dilettante l'impression de bien-être que chacun ressent à la première heure d'un beau jour. Le soleil versait la lumière dorée de ses rayons sur les coteaux bleuâtres de la rive gauche du fleuve, les saules plantés sur les îles et à demi baignés par les eaux découpaient leur feuillage tendre sur le sable fauve des grèves. Du fond du vallon montaient les accents sonores du rossignol, qui font songer aux pipeaux des bergers de Virgile.

Au pied de la roche, l'ombre couvrait encore un petit bras de la Loire, étroit et rapide, que parcourait en ce moment un bateau de pêcheur. Le bruit de la rame frappant l'eau profonde attira l'attention du docteur; il se pencha du haut de son observatoire, et, animé d'une soudaine pensée, il se mit à descendre. Bistouri, qui ne demandait qu'à courir, prit les devants à travers les ronces et les buissons, en poussant des aboiements joyeux. Le bateau venait de s'arrêter dans une anse, près d'un banc de sable. A la poupe se tenait un vieux pêcheur qui retirait lentement ses filets. A la proue, une jeune fille svelte, élancée, la tête couverte d'une large *caline* qui retombait sur ses épaules, s'appuyait sur une gaffe, empêchant ainsi le batelet de s'en aller au courant.

— Tiens, dit la jeune fille, voilà Bistouri; le docteur n'est pas loin.

— Il fait sa tournée du matin, répliqua le pê-

cheur sans lever la tête; ne l'as-tu pas vu là-haut, perché comme un héron, sur la Pierre-Béchereile ?

Presqu'au même instant le docteur parut sur le rivage: « — Bonjour, père Léonard; bonjour, Madeleine. La pêche est elle bonne ce matin? Comment allez-vous, mes braves gens ?

— La pêche n'est pas fameuse, répondit le pêcheur, je n'ai là que du poisson blanc... Quant à la santé, elle est meilleure, grâce à vous, docteur: la fièvre m'a quitté. Vous voulez peut-être passer dans l'île de Béhuard ?

— Je ne serais pas fâché d'y faire un tour, dit le docteur Christian; à cette époque de l'année, on a chance d'y trouver des plantes curieuses... et des oiseaux rares.

— Ah! reprit la jeune fille en souriant, je parierais que vous êtes en quête de votre fauvette bleue ?

— Sans doute, Madeleine, reprit le docteur; cette fauvette ne se trouve nulle part que dans les oseraies de la Loire...

— Elle n'y est pas commune tout de même, à ce qu'il paraît, car il y a longtemps que vous la cherchez !...

— A force de patience, je finirai peut-être par l'apercevoir... Ça ne vous dérange pas trop ce matin, père Léonard, de me conduire dans l'île?...

— Quand ça me dérangerait, je ne serais pas encore quitte envers vous, monsieur Christian;

puisque vous ne voulez pas qu'on vous paie, il faut bien qu'on vous oblige.

Le pêcheur avait approché son bateau du rivage. Bistouri y sauta le premier; il allait et venait de l'avant à l'arrière d'un air affairé, mettant ses pattes sur le bord et flairant l'eau. Le docteur, debout au milieu du batelet, promenait ses regards sur les flots transparents dans lesquels la rame traçait un sillon d'argent. Les hirondelles de rivage, au dos gris, rasaient le courant et folâtraient en poussant des cris joyeux. Arrivé à la pointe de l'île de Béhuard, le docteur se fit débarquer sur le sable et dirigea sa course vers les plantations d'osiers, qui croissent spontanément dans le limon de la Loire. Leurs touffes glauques forment une ceinture épaisse autour de cette île riante que l'on croirait sortie la veille du sein des ondes, comme une corbeille de verdure. Elle est pourtant d'une formation ancienne, et il y a bien des siècles que les alluvions l'ont élevée au-dessus du niveau habituel de la Loire. Au treizième siècle, on y voyait déjà une chapelle célèbre dans toute la contrée. Louis XI, si amoureux de la belle province d'Anjou qu'il finit par l'enlever à son oncle, le duc Réné, remplaça cet antique sanctuaire par la charmante église que l'on voit encore, et il y fit placer, dans un vitrail aux couleurs flamboyantes, son profil triste et sournois.

Le docteur, plus épris de l'histoire invariable de la nature que de l'histoire changeante des

hommes, attachait une médiocre importance à ces souvenirs. Tout entier à la poursuite de la fauvette bleue, il se plongeait au milieu des osiers, épiant le vol du moindre oisillon, écoutant avec une attention suprême les gazouillements qui troublaient de temps à autre ces retraites solitaires. Parfois le sol limoneux cédait sous ses pas, et ses souliers restaient enfoncés dans la vase. Les branches serrées lui bridaient le visage; il allait toujours, et ne voyait rien que des mésanges vulgaires ou bien ces moineaux frétillants qui aiment à nicher dans des saules creux. Les houppes de duvet soyeux qui s'échappaient des tiges fleuries des osiers saupoudraient de points blancs la redingote brune et le chapeau du docteur. Quelques ronces tenaces, enracinées çà et là dans les terrains plus fermes, écorchaient ses mains; son front était baigné de sueur, mais il avait confiance. L'oiseau qu'il cherchait devait être là, ou ne se rencontrer nulle part.

Pendant plusieurs heures, le docteur Christian parcourut en tous sens ces longues oseraies, terrain vague entre la terre et l'eau, aussi désert que les savanes de l'Ohio. Arrivé à un endroit plus fourré encore et presque impénétrable, il crut apercevoir l'aile bleue d'un petit oiseau qui gazouillait en se glissant sous les branches.

— Derrière, Bistouri, derrière! dit à demi-voix le docteur en cherchant à modérer la course vagabonde de son barbet. — Eh! je crois en vérité que c'est elle! Aurais-je eu une vision!... Non, la

mésange n'est pas de ce bleu velouté, et puis ces mouvements légers, vifs, brusques en même temps, ce gazouillement animé, rapide, tous ces caractères n'appartiennent qu'aux fauvettes...

L'oiseau fuyait; il coulait sous le feuillage et se plongeait dans l'ombre pour reparaître au soleil. Le cou tendu, haletant et cherchant à retenir sa respiration, le docteur avançait le plus vite qu'il pouvait en faisant le moins de bruit possible; mais en dépit de toutes les précautions qu'il prenait, quelque branche sèche éclatait sous ses pieds. Le gentil petit oiseau s'éloignait toujours; on eût dit qu'il y mettait de la coquetterie et qu'il prenait un malin plaisir à se dérober aux regards avides du docteur. Celui-ci avançait pas à pas.

— Je parierais bien que c'est elle, disait-il en se parlant à lui-même, j'en suis à peu près sûr; mais enfin il me manque encore la certitude, sans laquelle il n'y a pas de notions exactes en histoire naturelle. Ah! petit oiseau! tu as des ailes, et moi je n'ai que des pieds; entre nous, la partie n'est pas égale... Oh! le voilà qui se pose... Une minute, une seconde encore, et je saurai, à n'en plus douter, si j'ai bien là, devant les yeux, la fauvette bleue...

L'oiseau venait en effet de s'arrêter dans sa course, mais le bruit sec d'une grosse branche qui se brisait, la chute d'un corps pesant à travers les osiers et les aboiements réitérés de Bistouri lui firent immédiatement reprendre sa volée. Au lieu de la fauvette bleue qu'il croyait déjà

tenir, le docteur avait devant les yeux un jeune homme évanoui, étendu tout de son long sur le sol humide, si près du fleuve que l'extrémité de ses pieds touchait les eaux.

II

LE TRAIN DE BATEAUX

— Peste soit de l'importun! s'était écrié le docteur Christian dans la vivacité de son désappointement. D'où vient-il? d'où tombe-t-il?

Celui à qui ces paroles s'adressaient, et qui ne pouvait les entendre, tombait perpendiculairement d'un saule. Il portait autour du cou une corde de chanvre solidement tordue et assez forte pour le pendre tout de bon, si la branche qui lui servait de point d'appui ne se fût, en éclatant, séparée du tronc. Le docteur détacha la corde; bientôt l'inconnu rouvrit les yeux, mais il semblait ne rien voir, et aucune parole ne sortait de sa bouche entr'ouverte. Pendant ce temps, le docteur lui remuait doucement les bras et les jambes, cherchant à reconnaître s'il ne s'était cassé aucun membre dans sa chute. Peu à peu le jeune homme reprit ses sens, la secousse qu'il avait ressentie le tenait dans une sorte d'engourdissement; mais les branches inférieures de l'arbre et les touffes serrées des osiers, en soutenant le poids de son corps, l'avaient empêché de se faire aucune blessure. Quand ses regards eurent recouvré toute leur lucidité, il prit la main du docteur. — C'est vous,

monsieur Christian! dit-il d'une voix entrecoupée, où suis-je donc?

— Mais dans les oseraies, mon ami. Si vous aviez choisi un chêne au lieu d'un saule, pour accomplir votre fatale résolution, vous seriez à trente pieds en l'air, mort et bien mort en vérité.

— Cela serait peut-être plus heureux pour moi!

— La vie est un bien, jeune homme, et si elle a ses peines, ses chagrins, il faut savoir les surmonter... Allons, relevez-vous, là... Adossez-vous contre ce talus... Voyez, comme il fait bon vivre ce matin!...

— C'est vrai, répondit le jeune homme; ça fait grand bien de respirer, lorsqu'on a eu la gorge serrée. Quand la branche a cassé, j'avais déjà perdu connaissance.. Mais en revenant à la vie, je retrouve mes misères, mes chagrins... Si j'avais fermé les yeux pour toujours, on aurait dit dans l'île : « Jacques s'est pendu! » Madeleine n'aurait pas eu pour moi une larme... Et puis on m'aurait bien vite oublié!

— Allons, allons, ce qui est manqué est manqué... Vous ne recommencerez pas, au moins; vous me le promettez?... Foi d'honnête homme?

— Promettez-moi aussi, vous, de ne rien dire, répliqua Jacques, parce que, voyez-vous, dans ces choses-là il faut réussir, ou bien on se fait moquer de soi.

— Pas un mot ne s'échappera de mes lèvres, comptez-y... Les médecins savent être discrets...

Vous aimez donc Madeleine, la fille du pêcheur?

— Hélas, oui! Depuis l'enfance je la connais, étant né moi-même au village de Reimard... Je suis soldat à présent, mon semestre va finir, et il faut que je retourne au régiment.

— Eh bien! vous la retrouverez quand vous viendrez.

— Oui, je la trouverai... mariée!... Il y a un marinier qui la recherche, un grand brun qui a des boucles d'oreilles en forme d'ancre, un fameux garçon, et plus riche que moi, qui n'ai pas grand'chose. Le père Léonard lui fait bon accueil parce qu'il a de l'argent, et puis il aime les gens de la Loire en sa qualité de pêcheur.

— Et Madeleine?

— Madeleine a de l'amitié pour moi; mais de l'amitié, cela ne prouve rien. Elle n'est point fière, bien sûr: elle me dit bonjour quand elle me rencontre, comme à tout le monde.

— Si vous restiez chez vous, si vous ne quittiez point le pays, reprit le docteur, croyez-vous que vous finiriez par vous faire agréer de la jeune fille?

— Peut-être bien... Mais, bah! les absents ont toujours tort... Dans quelques jours je ne serai plus ici, et dès ce soir peut-être l'autre viendra... Il a dû partir hier de Nantes avec ses bateaux, et le vent est bon.

— Quel est votre état?

— Cultivateur, paysan... Ma famille possède quelques boisselées de terre; nous y semons du

chanvre, que je mets à rouir dans la Loire à la fin de l'été. C'était là que je voyais Madeleine avant d'entrer au service. Son père nous aidait à couler au fond de l'eau les meules de chanvre, et Madeleine travaillait avec lui. Un jour il m'a fallu quitter mon champ, les bords de la Loire, la vie paisible et celle que j'aimais...

— Ce garçon-là doit savoir quelque chose de la fauvette bleue, pensa le docteur, et, s'adressant au jeune paysan: — Vous avez encore trois ans à faire?

— Hélas! oui, trois longues années... Jamais je n'irai jusqu'au bout. Quand on a le mal du pays, on est mort longtemps avant d'être mis en terre!

— Mon pauvre garçon, reprit le docteur, il n'y a qu'un moyen de vous tirer de là: c'est de vous racheter...

— Avec quoi, monsieur?...

— Avec de l'argent. Si vous en manquez, j'en ai un peu chez moi, quelques économies qui dorment dans un tiroir.

— Jamais je ne pourrais vous le rendre.

— Eh! parbleu, je le sais bien; aussi ne s'agit-il pas de vous prêter la somme dont vous avez besoin, mais de vous en faire présent. Voyons, venez un de ces matins chez moi, de bonne heure, car je suis matinal...

— Est-ce tout de bon que vous parlez ainsi? demanda Jacques en fixant sur le docteur des yeux attendris.

— Tout de bon en vérité. En retournant chez

moi ce soir, je jetterai deux mots dans l'oreille du vieux pêcheur, et je tâcherai de savoir ce qu'il pense.

— Mais enfin, monsieur Christian, c'est donc bien vrai que vous me rachetez ?

— Mon ami, répliqua le docteur. par de belles matinées comme celle-ci, on sent bouillonner dans son cœur je ne sais quelle sève qui nous porte à faire le bien...

— Et moi, répondit Jacques en pleurant, j'ai fait le mal en cherchant à me détruire. Plus l'homme est mauvais, plus Dieu est bon! C'est lui qui vous a envoyé vers moi pour me sauver, et aussi pour me faire honte de ma lâcheté...

— Voyons, jeune homme, prenez mon bras, je vais vous reconduire chez vous. Désormais vous n'êtes plus soldat, c'est convenu. Je reviendrai vous voir. Il vous faut quelques jours de repos, entendez-vous? Si l'on m'interroge, je répondrai que vous avez fait une chute, et c'est la vérité.

Le docteur se mit à marcher avec Jacques par les sentiers étroits de l'île, qui n'ont guère plus d'un pied de large, tant on a économisé le terrain. La maison habitée par les parents du jeune paysan était située en face du grand bras de la Loire. Sauf l'inconvénient d'être envahie par les eaux à l'époque des fortes crues, elle offrait, dans sa simplicité rustique, tous les agréments désirables : une vue ravissante, un air salubre, la fraîcheur des eaux durant l'été, pendant l'hiver l'abri des saules épais, et puis

cette tranquillité charmante dont on jouit dans les îles.

— Au revoir, Jacques! dit le docteur en s'arrêtant sur le seuil; je comprends qu'il soit cruel d'abandonner ces lieux paisibles; vous y resterez, mon ami... — Puis, revenant sur ses pas : — Dites-moi, je vous prie, vous qui travaillez tout près des oseraies, n'auriez-vous jamais aperçu une certaine fauvette qui a les ailes et le dos de couleur bleue ?

— On n'a guère le temps, quand on bêche la terre, d'examiner les oiseaux...

— La fauvette bleue est rare, mon ami, très rare; elle habite les oseraies, cela est incontestable. Depuis des années, je la cherche, et tout à l'heure j'ai cru la voir,... j'oserais dire que je l'ai vue. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle doit nicher par ici, et je donnerais tout au monde pour avoir son nid...

— Vraiment, monsieur, ça vous ferait plaisir des œufs de cet oiseau là?.... Oh! qu'à cela ne tienne, vous en aurez, ou bien jamais cette petite bête-là n'aura niché par ici! ..

Le docteur se retira en se frottant les mains, il se sentait heureux et content. A ses côtés, Bistouri sautait et gambadait, comme s'il eût compris la joie de son maître. Ils allaient donc gaiement tous les deux, l'homme et le barbet, foulant le sable fin de ces terres d'alluvion fertiles et profondes. Une forte brise de l'ouest, poussée par des nuages bruns qui traversaient l'espace l'un après

l'autre comme des ballons, faisait frémir les saules, frissonner le feuillage blanchâtre des osiers et murmurer les flots jaunes de la Loire. L'eau appelle le vent, qui lui donne la vie et l'animation. De larges voiles apparaissaient au-dessous de l'île de Béhuard; des mouettes noires et blanches prenaient leurs ébats sur les grèves, en répétant ces cris étranges qui ressemblent tantôt à des rires, tantôt à des gémissements. Le docteur, qui avait longtemps navigué sur mer, ne pouvait rester insensible au spectacle de ce grand fleuve, doucement agité par une brise d'ouest encore imprégnée de la salure de l'Océan. Il s'assit et regarda devant lui les voiles qui remontaient le courant. En avant du convoi, un petit bateau très léger et monté par deux hommes semblait voler sur l'eau; l'un des deux mariniers piquait des branches de saule dans le lit du fleuve pour marquer les passes, et l'autre manœuvrait la voile. Ce batelet était un aviso marchant en éclaireur devant une flotte; il précédait un train de sept forts bateaux lourdement chargés, tous attachés à la file et le plus grand en tête, contrairement aux caravanes du désert, qui commencent par un âne pour finir par le plus haut des chameaux; ils avançaient assez vite sous l'effet de leurs voiles immenses. Dans ce temps-là, on ne comptait que très peu de ponts sur la Loire, et les bateaux plats, parfaitement gréés, franchissaient en un jour des espaces de vingt lieues, pourvu que le vent soufflât d'une façon régulière.

La flottille arrivait donc, refoulant le courant et traçant un long sillon d'écume; elle atteignait la hauteur de l'île de Béhuard, grave et solennelle dans sa marche, élevant ses mâts par dessus les plus grands arbres, quand le petit bateau parti en éclaireur fit un signal, et aussitôt tout le train s'arrêta. L'eau manquait entre deux grèves, pour aller au-delà, il fallait attendre une crue Peu à peu les grandes voiles s'abattirent les unes après les autres; les girouettes qui s'agitaient seules à la cime des mâts dépouillés semblaient autant d'oiseaux captifs se débattant dans les airs. Une ancre fut portée à la pointe de la grève, et les sept grands bateaux, retenus par un câble, s'alignèrent au milieu du fleuve.

III

LES OREILLES DU BARBET

Ce train de bateaux était celui dont Jacques venait d'annoncer au docteur la prochaine arrivée. Il appartenait à maître Jean Vernaut, père d'Arsène Vernaut, qui s'arrêtait quelquefois devant l'île de Béhuard pour faire la cour à Madeleine. Fort, actif et intelligent, Arsène montait le petit bateau qui précédait la marche du train; c'est lui qui piquait les balises dans le sable. Une fois que la flottille eut jeté l'ancre, il revint à bord, fit un peu de toilette, et se dirigea vers le village de l'île avec quelques-uns de ses compagnons. Après le rude labeur de la matinée, il était

naturel que les mariniers allassent faire une station au cabaret; ils y entraient au moment où le docteur sortait d'une ferme voisine, où il avait été prendre une jatte de lait. Dans ses excursions de botaniste et de naturaliste, le sobre docteur n'emportait souvent avec lui qu'un morceau de pain, et il se désaltérait avec l'eau des ruisseaux, ce qui surprenait grandement les gens du pays de la part d'un homme qui, selon leur naïve observation, avait si beau moyen de bien vivre.

Allègre et souriant, le docteur se mit en devoir de regagner sa demeure. Quand il arriva du côté de l'île qui fait face à la rive droite de la Loire, il aperçut le bateau du pêcheur Léonard qui stationnait à une assez grande distance du point où il espérait le trouver. C'était pour lui quelques centaines de pas de plus à marcher le long des haies fleuries; mais Madeleine, qui retournait au village avec son père, parut assez désagréablement surprise de découvrir le docteur venant à sa rencontre par le sentier qu'elle suivait elle-même.

— Mon père, dit-elle au vieux pêcheur, voici M. Christian; il va nous demander à le passer de l'autre bord.

— Il aurait mieux fait de venir plus tôt; mais je ne lui refuserai pas ce qu'il me demande, c'est un si brave homme... Puis, adressant de loin la parole au docteur: — Eh bien! monsieur Christian, qu'y a-t-il de nouveau dans l'île depuis ce matin? Avez-vous trouvé votre oiseau?

— Mon oiseau, répondit doucement le docteur,

je l'ai entrevu; le problème est résolu à moitié. Quant à du nouveau, il y en a dans l'île.

— Vraiment? Contez-nous donc cela, s'il vous plaît... Vous voulez passer de l'autre bord, n'est-ce pas?

— Mais oui; cela vous contrarie, Madeleine? vous étiez bien aise de rentrer au logis... Eh bien! ma chère enfant, faites-moi ce petit sacrifice, et vous vous en trouverez bien; je vous promets un beau cadeau le jour de vos noces... Ah ça! père Léonard, les nouvelles de l'île, c'est que Jacques Aubert se rachète du service...

Le vieux pêcheur, qui détachait la corde de son bateau, s'arrêta brusquement, et Madeleine, qui saisissait la gaffe, resta les bras levés.

— Jacques se rachète du service! dirent le père et la fille avec l'accent de la plus vive surprise; mais où a-t-il trouvé l'argent?

— Ah! c'est là son secret...

— Vois-tu, Madeleine, reprit le pêcheur en se tournant vers sa fille, il paraît que le cousin qui avait passé aux colonies lui a laissé quelque chose.

— Cet argent-là pourrait bien venir de quelqu'un qui a fait le voyage des colonies, dit en souriant le docteur; après tout, qu'importe?...

— C'est qu'il pourrait en venir d'autre, répliqua le pêcheur. Il a de la chance tout de même, ce garçon-là!...

— S'il a du bonheur, il le mérite, car c'est un brave jeune homme, ajouta le docteur.

— Ça, c'est vrai, reprit le père Léonard; Jacques est un bon travailleur, il a de la conduite. C'est une bonne chose d'avoir des cousins qui vont aux colonies...

Pendant ce dialogue, Madeleine regardait couler l'eau; pensive et sérieuse, elle semblait ne prêter aucune attention aux paroles que son père et le docteur échangeaient entre eux. Entraîné par le courant, le bateau, dont elle négligeait la manœuvre, s'engageait dans le sable, et quand elle voulut ramer, elle s'aperçut qu'il était échoué. Il fallut que le docteur et son chien sautassent à terre pour alléger le batelet, que le père Léonard, dans l'eau jusqu'à la cheville, essayait de remettre à flot. Pendant que le vieux pêcheur travaillait ainsi, Bistouri disparut en aboyant derrière les saules, et bientôt il se mit à faire entendre des gémissements plaintifs.

— Attendez, dit le docteur, il est arrivé quelque chose à mon chien... Parlant ainsi, il s'avança vers l'intérieur de l'île et se trouva face à face avec un marinier de haute taille, qui tenait le pauvre Bistouri par les oreilles.

— Jeune homme, cria le docteur, laissez mon chien...

Sans rien répondre, le jeune marinier jeta le barbet à terre, et, s'approchant du vieux pêcheur, l'aida d'un coup d'épaule à faire flotter le bateau. Madeleine avait rougi en reconnaissant Arsène, et elle devint pourpre lorsque celui-ci lui présenta une douzaine de ces petits paniers remplis de

figues sèches que les navires apportent de Lisbonne à Nantes.

— Merci, Arsène, dit le père Léonard; merci, vous voyez bien que ma fille est gênée de recevoir vos cadeaux...

— Jeune homme, dit à son tour le docteur, pourquoi vous êtes-vous permis de tirer les oreilles à mon chien ?...

— Ah! dit le marinier, que se passe-t-il donc ici ? Madeleine n'a pas même l'air de me connaître; vous, maître Léonard, vous repoussez mes petits présents, et voilà un vieux monsieur qui se fâche parce que j'ai corrigé son barbet, qui voulait me mordre les jambes!

— Barbet tant que vous voudrez, reprit le docteur en élevant la voix; c'est mon compagnon, mon ami... vous devez le respecter, monsieur!...

Arsène leva imperceptiblement les épaules.

— A qui s'adresse ce geste de mépris ? demanda le docteur de plus en plus animé... Croyez-vous, monsieur le marinier, que vous m'insulterez impunément ?... Vous naviguez sur l'eau douce, la gaffe à la main, et moi, monsieur, moi qui vous parle, j'ai navigué sur l'eau salée... l'épée au côté... J'ai servi comme major dans la marine royale, monsieur, à bord des frégates et des vaisseaux de ligne...

Le docteur accompagnait son discours de gestes bizarres; sa longue redingote toute mouchetée du duvet tombé des saules en fleurs et ses souliers couverts de limon lui donnaient l'apparence gro-

tesque d'un marchand de mort aux rats. Pendant qu'il débitait sa véhémente allocution, Bistouri s'était blotti au fond du bateau. Au moment où le docteur y prenait place à son tour, le marinier Arsène, faisant un signe à Madeleine, porta le doigt à son front en disant tout bas : Il est toqué, ce monsieur? Un léger sourire dérida le front de Madeleine, qui se mit à pousser le bateau en avant. Quelques minutes après, le docteur, qui semblait fort agité et gardait, contre son habitude, un profond silence, sauta sur le rivage et regagna sa demeure. Lorsque le pêcheur et sa fille furent de retour dans l'île, Arsène, qui les attendait, s'approcha d'eux avec empressement.

— Maître Léonard, dit le marinier, il faut que je retourne à mes bateaux, et je n'ai que juste le temps de m'expliquer avec vous. Vous savez que j'aime votre fille... Jusqu'ici j'étais bien accueilli par vous, et pas trop mal reçu par elle...

En prononçant ces dernières paroles, il se tourna vers Madeleine, qui était restée quelque peu en arrière. Celle-ci cueillait sur les haies des tiges d'épine blanche et affectait de ne point entendre un discours dont elle ne perdait pas une syllabe. C'est que maître Léonard surveillait de près sa fille, et Madeleine n'avait pas son franc-parler avec lui.

— Mon père se fait vieux, continua le marinier; il veut se retirer et me laisser la conduite de ses bateaux. C'est une belle affaire pour moi!...

— Je ne dis pas non, répliqua le pêcheur; mais

il y a des chances dans la navigation comme en tous états...

— Certes, reprit Arsène, il vaudrait mieux avoir des rentes, c'est clair... Vous avez peut-être trouvé quelque bourgeois pour votre fille ?... S'il en est ainsi, excusez-moi, père Léonard, je ne suis plus le gendre qui vous convient...

Parlant de la sorte, le marinier prit un sentier qui tournait brusquement à droite, du côté du grand bras de la Loire, et s'éloigna; mais il n'avait pas marché si vite que le petit bouquet cueilli et lancé par Madeleine ne vînt effleurer sa joue. Il regarda à travers la haie, et apercevant la jeune fille qui souriait et hâtait le pas pour rejoindre son père : Bon, se dit-il, le vent est contraire; mais j'ai le courant pour moi...

Il pouvait être midi. Le pêcheur et sa fille rentrèrent chez eux pour prendre leur repas, qui consistait régulièrement en une friture de petits goujons; Arsène regagna son train de bateaux, et le docteur, qui venait d'arriver à sa maisonnette, monta droit à son cabinet de travail. Contre son ordinaire, il se trouvait d'assez mauvaise humeur. Il s'assit d'abord dans un fauteuil, tandis que Bistouri s'installait sur un fauteuil voisin pour faire la sieste, puis il se releva et s'accouda à la fenêtre. Peu à peu la vue du splendide horizon déroulé devant ses yeux lui rendit sa sérénité accoutumée.— Voyons, se dit-il en se tâtant le pouls, je me suis un peu trop agité; ces mouvements de colère ne conviennent ni à mon carac-

tère, ni à mon tempérament... Pourquoi épouserais-je les intérêts de l'un de ces deux rivaux? Ce marinier a fort bonne mine, ma foi! Il a eu tort de tirer les oreilles à mon chien; mais je n'aurais certes pas pris la mouche comme je l'ai fait, si je n'avais été prévenu contre lui par les confidences de ce pauvre diable... Eh bien! qu'ils se débrouillent, c'est leur affaire. Si Arsène épouse Madeleine, je n'aurai pas moins contribué au bonheur de son concurrent en le rachetant du service. Il y aura deux heureux au lieu d'un, et moi, je serai mis en possession d'un nid de fauvette bleue... Ah! si je pouvais l'avoir!

IV

UNE VISITE MATINALE

S'il est vrai que les murs des palais ont parfois des oreilles, on peut dire que les arbres de la campagne ont souvent des yeux. Enfoncez-vous au plus épais d'une forêt pour méditer et vous recueillir; vous aurez été vu par quelque vieille femme occupée à ramasser des bûchettes. Allez jeter vos lignes au bord d'un ruisseau solitaire, loin des sentiers battus; quelque enfant vagabond vous y dépistera, et vous aurez un témoin de votre pêche infructueuse. Il en était arrivé autant à Jacques Aubert le jour où il avait eu la fatale idée de s'accrocher par le cou à la branche d'un arbre. Des enfants qui s'amusaient à couper des tiges de saule pour en faire des sifflets avaient vu

le pauvre jeune homme dégringoler. Effrayés de cette chute, dont ils ignoraient la cause, ils étaient venus en grande hâte raconter à leurs parents que Jacques était tombé des nues comme un cerf-volant dont la corde est coupée. Ce récit invraisemblable, commenté par les commères, avait fait le tour de la petite île avant la soirée. On sut que Jacques en effet était souffrant et qu'il restait chez lui; on vint demander de ses nouvelles, on le questionna, et, bien qu'il s'obstinât à faire des réponses évasives, on finit par pénétrer son secret. Tout en le plaignant un peu, on se moqua de lui, et Madeleine, à qui l'histoire fut rapportée, ne put s'empêcher de rire. Pendez-vous donc pour une jeune fille qui en aime un autre!

En butte à la commisération ironique de ses voisins, Jacques ressentit une humiliation profonde. L'énergie qui sommeillait dans son cœur engourdi s'éveilla subitement; il eut honte de sa faiblesse. L'acte de désespoir qu'il avait tenté d'accomplir le désignait d'ailleurs à tous les habitants de l'île comme un prétendant malheureux à la main de Madeleine, et celle-ci ne pouvait faire autrement que d'éviter sa rencontre. La vue des sept grands bateaux mouillés au milieu de la Loire lui rappelait la présence de celui qui était la cause de ses chagrins. Tout était donc gâté pour lui, le passé, le présent et l'avenir. L'île natale, dont le souvenir l'avait poursuivi sans relâche dans les garnisons lointaines, devenait pour lui un séjour insupportable; il n'y trouvait

plus ni le repos ni la joie d'autrefois. Il n'envisagea pas d'abord sans un sentiment d'amère tristesse la vie décolorée dont la perspective se déroulait devant lui. Pendant plusieurs jours, il n'osa sortir qu'à la dérobée; il allait se promener dans les oseraies, songeant à l'offre généreuse du docteur Christian, et se demandant s'il ne vaudrait pas mieux pour lui la refuser et partir. Le temps approchait où il lui fallait prendre une décision. Enfin un matin de bonne heure il se résolut à aller trouver le docteur. La Pierre-Bécherelle dressait son front de granit à travers la brume, comme un obélisque informe. Dans le petit bras de la Loire qui sépare l'île de la rive gauche du fleuve, de gros brochets prenaient leurs ébats, et les bécassines matinales, jetant un cri aigu, trempaient dans l'eau la pointe de leurs ailes arquées. Une ou deux étoiles, près de s'éteindre, brillaient encore d'une lueur douteuse sur la voûte du ciel. De gros flocons d'une écume jaunâtre, qui tournoyaient dans le courant, annonçaient que la Loire croissait rapidement, et déjà les branches basses des saules disparaissaient sous le flot.

Jacques prit un petit bateau amarré sur le rivage et gagna rapidement l'autre bord. Il entendit sur la surface polie des eaux courir la voix de Madeleine, qui chantait à quelques centaines de pas plus haut, en ramant auprès de son père. Cette voix, qu'il écoutait malgré les chagrins qu'elle lui rappelait, faillit lui faire perdre courage; des larmes montèrent à ses yeux, et il sou-

pira; puis, recouvrant son énergie, il se mit à courir jusqu'à la porte de la maisonnette qu'habitait le docteur. Celui-ci, déjà levé et prêt à se mettre en route, mangeait à la hâte un morceau de pain blanc. — Eh! bonjour, Jacques, bonjour, mon ami, dit-il au jeune homme; des affaires inattendues m'ont empêché d'aller vous voir... Vous allez tout à fait bien maintenant?... Vous avez des couleurs aujourd'hui...

— Mais oui, grâce à Dieu, monsieur Christian; je ne me sens plus de rien... Me voilà venu pour vous faire mes adieux!

— Vos adieux! Ah! je vous entends; vous croyez que j'ai oublié ma promesse. Non, non. Tenez, jeune homme, voici la somme en question... J'ai de la mémoire, tout vieux que je suis. Avez-vous pu supposer un instant que j'oubliais de tenir ma promesse?

— Pardon, monsieur Christian, ce n'est pas là ce que je veux dire, c'est moi qui renonce à me racheter.

— Comment, comment? vous êtes guéri aussi de cette nostalgie, de ce mal du pays?...

— Hélas! oui, monsieur, guéri de mon mal, et de mon amour aussi... On a tout découvert, on a tout appris, je ne sais comment, et Madeleine a ri de moi.

— J'avais pourtant fait à son père un petit conte, et il vous croyait déjà si riche que l'autre avait perdu cent pour cent dans son esprit.

— C'est possible, monsieur; mais la fille? qu'avait dit la fille?

— Ah ! pas grand'chose; ce n'était pas à elle de parler d'ailleurs...

— Oh ! non; je sais bien que je n'ai rien à espérer de ce côté. C'est une affaire finie, monsieur; il faut que je parte, que je quitte à jamais le pays...

— Adieu la fauvette bleue! dit tout bas le docteur.

— Je m'ennuyais au régiment parce que je pensais toujours à ma petite île de Béhuard; mais à présent que mon pays est gâté pour moi, à présent que je n'y puis plus vivre, je prendrai du goût au service. Ainsi, monsieur, merci de votre offre, gardez votre argent, je reste soldat, et si je ne l'étais point déjà, je m'engagerais pour m'éloigner d'ici.

— Eh bien! moi, reprit le docteur, je vous dis que c'est précisément parce que vous êtes soldat qu'il vous faut quelque argent. Prenez ce rouleau, mon ami, vingt louis en souvenir de moi, et bonne chance!

Le jeune homme restait immobile, les mains derrière le dos. — Voyons, dit le docteur, puisque vous ne voulez pas le prendre, je le mettrai moi-même dans votre poche.

Le docteur Christian s'était levé; il glissait le rouleau dans le gousset de Jacques. Bistouri, qui prit pour un combat cette lutte de bons procédés, s'élança de dessus son fauteuil en aboyant.

— A bas, à bas, Bistouri! cria le docteur; les animaux avec tout leur instinct, ne peuvent comprendre certaines délicatesses... Puis s'adressant à

Jacques: J'avais promis de vous être utile, reprit-il en souriant; si vous n'avez plus besoin du service que je voulais vous rendre, au moins ai-je toujours le droit de vous être agréable. Au fait, vous avez raison de reprendre les armes, jeune homme; vous me faisiez vraiment pitié l'autre jour avec vos pleurnichements. La jeune fille a jeté son dévolu, je le crois, et vous ne seriez plus à votre aise dans l'île, tandis qu'au régiment vous retrouverez cette vigueur d'esprit qui ennoblit l'homme, qui l'élève au-dessus des misères de la vie...

— Ah çà! monsieur, interrompit Jacques, j'oubliais de vous parler de votre oiseau...

— Quoi! la fauvette bleue!... L'avez-vous vue? hein! Êtes-vous sûr de l'avoir vue?...

Le docteur s'approchait en parlant de la sorte si près de Jacques et ouvrait de si grands yeux que le jeune homme recula d'un pas.

— Parlez donc, mon ami, reprit le docteur en saisissant Jacques par le collet de sa veste.

— Monsieur, je voulais tenir ma promesse aussi, moi, et j'ai couru à travers les oseraies tout autour de l'île. Il m'arrivait quelquefois de penser à autre chose par exemple, mais enfin je regardais à droite, à gauche, sous les branches, partout.

— Et vous l'avez trouvée?

— J'ai trouvé... C'était hier matin, un peu avant midi, là-bas, tout au bout de l'île, dans un endroit humide où le limon cède sous les pieds, même que j'ai encore mes souliers tout vaseux...

— Pour l'amour de Dieu, mon ami, dites donc ce que vous avez trouvé.

— Eh bien! je vous le dis, monsieur, j'ai trouvé un oiseau bleu.

— Une mésange peut-être, il y en a tant dans les saules, ou bien un martin-pêcheur.

— Non, non; la mésange niche dans les arbres creux, dans les pommiers, tout le monde sait cela, et le martin-pêcheur fait son nid au fond d'un trou, dans la terre humide.

— Bravo, jeune homme; on dirait que vous avez lu Buffon.

— Cet oiseau bleu était sur son nid, un nid composé de laine, de crin, de duvet recouvert de mousse, enfin un petit chef-d'œuvre... Est-ce votre affaire!

Le docteur avait sauté au cou de Jacques.

— Et vous refusiez mon faible présent après une telle découverte!... En vérité, jeune homme, voilà un bien beau jour pour moi!... Figurez-vous donc que dans toute la faune du pays il ne me manquait plus que cette fauvette! Ah! mon cher Jacques, s'il ne tenait qu'à moi, vous épouseriez Madeleine, allez.

— N'en parlons plus; reprit Jacques; je suis bien aise de vous avoir fait plaisir à mon tour. Voulez-vous venir avec moi, que je vous montre le nid ?

— Non, non, dit le docteur, je vois d'ici où il se trouve, et je veux avoir moi-même la satisfaction de le découvrir. Et puis, à cette heure, la

mère ne doit pas être sur ses œufs... A l'extrémité occidentale de l'île, n'est ce pas, un peu avant d'arriver à la grève ?... Je m'y rendrais les yeux fermés... Adieu donc, mon bon ami, courage et santé.

• Jacques serra vivement la main que lui tendait le docteur. Un jeune soldat qui rentre au régiment après quelques mois de congé n'est pas fâché de trouver une vingtaine de louis au fond de sa poche. La possession de ce petit trésor était pour Jacques une fiche de consolation dans les circonstances présentes. Désormais affermi dans sa résolution, il avait hâte de rejoindre son régiment, et dès le jour même il alla prendre congé de ses parents et de ses amis. La nouvelle de son départ ne pouvait surprendre personne, chacun sachant que le temps du semestre était écoulé. Aussi ne comprit-on pas l'étonnement que manifesta le père Léonard quand on lui dit que Jacques avait rejoint son drapeau.

— Tiens, c'est drôle, pensa le vieux pêcheur; il paraît qu'il ne lui est rien venu des colonies et qu'il n'a pas d'héritage à attendre. Où le docteur avait-il donc pris cela ?

Et, tout en faisant ces réflexions, le père de Madeleine regardait sur la rivière, pour s'assurer que les bateaux d'Arsène étaient toujours à l'ancre.

V

LA CRUE DES PIRONS

Le train n'avait pas fait un pas en avant depuis son arrivée; il venait même de reculer d'un quart de lieue, afin de se ranger à la queue de l'île. Les eaux croissaient avec rapidité, et le passage entre les grèves était plus que praticable; mais le vent soufflait du nord, et les girouettes, tournées vers la poupe des bateaux, indiquaient clairement qu'il était impossible de remonter la Loire. Il arrivè souvent au mois de mai, lorsque fondent les dernières neiges et qu'éclatent les premiers orages, de ces crues subites qui élèvent d'une façon considérable le niveau des eaux. On les connaît si bien dans la Basse-Loire, qu'on les désigne par un terme particulier. On nomme ce débordement des premiers jours de l'été *la crue des pirons*. D'ordinaire les parties basses des rives sont seules noyées; il n'en résulte aucun dommage notable pour les riverains, et le lit du fleuve, rempli pour plusieurs mois, redevient navigable aux plus grands bateaux.

C'était donc la *crue des pirons* qui se faisait sentir; le train mouillé devant l'île avait dû chercher un abri contre le courant devenu trop rapide, et c'est pourquoi Arsène Vernaut l'avait laissé couler doucement jusque derrière l'île. Amarrés à de grands troncs d'arbres au moyen d'un câble goudronné, les bateaux ne couraient aucun danger

dans ces eaux paisibles. On voyait les hommes des équipages se promener sur le bord en regardant avec impatience les nuages qui venaient du nord; de la cheminée des cabines s'élevait la fumée du foyer sur lequel bouillait la marmite. Mais ce qui contrarie celui-ci fait plaisir à celui-là. D'autres bateaux, dont les mâts avaient été abaissés, profitaient de la crue et de la brise du nord pour descendre. Attachés côte à côte par groupes de deux et trois, ils dérivaient silencieusement, poussés par de grands avirons, pareils à de gigantesques tortues qui allongent leurs pattes en nageant. Les eaux avaient pris une teinte jaune foncé; aucune grève ne se montrait à l'horizon: toutes les terres basses étaient cachées sous les flots; à peine si quelque touffe de saule agitée par le courant se balançait çà et là sur la plaine liquide, indiquant la place occupée par un banc de sable. Les pêcheurs, quittant leurs stations accoutumées, s'en allaient sur les prairies inondées promener leurs filets et tendre le soir leurs lignes garnies d'innombrables hameçons auxquels les anguilles venaient se prendre pendant la nuit.

Le père Léonard et sa fille ne se trouvaient donc point auprès de la Pierre-Bécherelle lorsque le docteur se présenta sur le rivage pour aller à la conquête de la fauvette bleue. Pendant plus d'une heure, il appela et chercha des yeux quelque bateau; il n'en paraissait aucun, et le docteur, impatient d'atteindre le but tant désiré de ses re-

cherches, se livra à des mouvements si extraordinaires que son fidèle barbet en poussait de sourds gémissements. A force de courir et de sonder les anses du fleuve, le naturaliste passionné découvrit enfin un bateau attaché à un piquet par une vieille corde, et si vieux lui-même qu'il était à l'intérieur plein de vase et de petites herbes. Le long du bord était déposée une rame couverte de limon. Le docteur, qui avait longtemps navigué, n'hésita point à se confier à ce frêle esquif; il le lança sur l'eau, et Bistouri, fort contrarié de se mouiller les pattes, trouva moyen de s'étendre sur la redingote de son maître, ce qui était d'autant plus facile que celui-ci se tenait assis dans le fond du bateau, ramant à la manière du sauvage qui manœuvre sa pagaie.

Malgré la rapidité du courant, le docteur put gagner l'autre bord, non sans avoir dérivé considérablement; mais en descendant la Loire, il se rapprocha du lieu qu'il devait atteindre. Son cœur battait bien fort quand il enfonça la proue du bateau dans le fourré d'oseraies à demi envahi par la crue. Malheureusement l'inondation avait changé en un marais ce frais bocage, et le docteur cherchait vainement où prendre terre. Le vieux batelet commençait à se remplir, l'eau filtrait par mille petits trous invisibles, lentement, il est vrai, mais d'une façon continue. Il fallut que le docteur le vidât avec son chapeau, ce qu'il fit sans se décourager, sans éprouver pour lui-même la moindre inquiétude. Si la crue allait enlever le

nid qu'il cherchait, si la Loire jalouse allait lui ravir son trésor! Cette pensée lui donnait le courage de tout braver. Il savait nager d'ailleurs, et Bistouri avait souvent pris des bains en pleine eau. Aussi, bien que contrarié par des circonstances tout à fait défavorables, le docteur regarda de tous côtés et avec tant d'attention, qu'il découvrit, au point de jonction de deux branches, une petite boule de duvet au-dessus de laquelle brillaient deux yeux d'oiseau.

— Je le tiens, je le tiens! s'écria le docteur en allongeant la main, et au moment où il saisissait le nid, menacé de près par les eaux, l'oiseau s'envola, agitant au-dessus de sa tête deux ailes d'un bleu de saphir.

Le docteur regardait avec extase sa fauvette bleue, voletant autour de son nid et jetant des cris de détresse, et le bateau à demi coulé dérivait au courant. Peu à peu l'eau gagna les genoux du docteur, le fond de la barque céda sous ses pieds, et il se trouva étendu tout de son long sur les flots. Il tenait haut la main qui portait le nid, de l'autre il nageait, et les basques de sa longue lévite, s'agitant comme des ailerons de requin derrière son dos, lui donnaient l'aspect d'un monstre marin à face humaine. Bistouri cependant barbotait de son mieux, effarouchant par ses aboiements plaintifs la fauvette bleue, qui ne cessait de voltiger au-dessus de la couvée qui lui était ravie. Ainsi ces trois êtres, l'homme, le chien et l'oiseau, s'en allaient à vau-l'eau; mais celui

que la nature avait pourvu d'ailes voguait dans l'air et se mouvait dans son élément, tandis que les deux autres, entraînés par des flots impétueux, couraient le danger de perdre la vie.

Cependant à bord des bateaux amarrés à la pointe de l'île on apercevait une forme indécise qui s'en allait à la dérive.

— Mes amis, dit Arsène à ses compagnons, quand la Loire est grande, il y a souvent sur l'eau des choses qui seraient mieux sur la terre ferme. Je cours avec le bateau voir ce qui flotte là-bas; qui m'aime me suive!

Un jeune marinier qui faisait à bord l'office de mousse le suivit aussitôt, et tous les deux ils ramèrent dans la direction du docteur, que le courant portait à leur rencontre. A ce moment, la fauvette, effrayée de se voir si loin de la terre, fit entendre un cri plaintif, et disparut pour toujours, laissant ses œufs aux mains du docteur Christian.

— Dieu me pardonne! cria Arsène, c'est un homme, c'est le vieux bourgeois qui m'a cherché querelle l'autre jour... Eh! mais, voilà son barbet qui patauge... Rame, garçon, il est temps de sauver cet homme-là; en vérité, il a l'air de se trouver bien où il est... Il nage sur le dos, et d'une seule main encore... Que diable tient-il en l'air?

Le docteur élevait toujours hors de l'eau la main qui tenait le nid; mais ses forces commençaient à l'abandonner, et sans l'ampleur de sa redingote, qui l'aidait à voguer, il eût infailliblement sombré en pleine Loire. Arsène le saisit

d'un bras vigoureux, tandis que son compagnon maintenait le bateau dans la direction du courant, et après l'avoir hissé à bord, il le soutint pendant qu'il reprenait haleine.

— Asseyez-vous là, sur ce banc; c'est votre chien que vous cherchez des yeux, n'est-ce pas? Le voilà, votre barbet...

Parlant ainsi, il enleva Bistouri par la peau du cou, et la pauvre bête se mit à se secouer, à renifler, à tousser, tout en témoignant par des caresses empressées sa reconnaissance envers son sauveur. Quant au docteur, il resta plusieurs minutes sans pouvoir articuler une parole. A le voir debout, le bras tendu, tenant toujours son nid de fauvette, ruisselant d'eau, et drapé dans les plis de sa longue redingote, qui l'enveloppait comme un peignoir, on l'eût pris pour un de ces mannequins faits pour épouvanter les oiseaux, sur lequel il aurait plu pendant vingt-quatre heures. Bientôt il reprit complètement possession de lui-même, et il put, sans le secours d'un bras étranger, monter à bord du bateau placé en tête du train. Arsène le fit passer dans sa cabine et l'entoura de soins d'autant plus empressés qu'il persistait à le croire légèrement atteint de folie.

— Eh bien! monsieur, vous ne m'en voulez plus? lui dit-il en souriant, et votre chien m'a pardonné, lui aussi...

— Mon ami, répliqua le docteur, on a parfois des moments de mauvaise humeur, et puis on ne se juge pas du premier coup. Je vous avais cru un

peu brutal, un peu arrogant; vous m'aurez tenu vous-même pour un homme colère, emporté, n'est-ce pas?... Ce qu'il y a d'incontestable désormais, c'est que je vous dois la vie,... et vous n'aurez pas affaire à un ingrat...

— Je ne demande rien, répliqua fièrement Arsène; trop heureux de vous avoir obligé. Après tout, je n'ai eu à courir aucun danger.

— Écoutez-moi, mon ami: épousez-vous Madeleine, oui ou non?

— La semaine passée, le père m'a fait la mine, vous le savez bien, puisque vous étiez présent; c'est lorsque je vous ai rencontré la première fois. Que lui passait-il par l'esprit? Je ne l'ai jamais su. Ce que je sais bien, c'est qu'à cette heure il m'accueille mieux que jamais, et Madeleine paraît tout à fait gaie...

— Eh bien! quand l'époque des noces sera fixée, répondit le docteur, venez me prévenir tous les deux; je lui ai promis un cadeau à elle aussi, il y a longtemps: maintenant je lui en dois deux... Veuillez me conduire à terre, car j'ai besoin de repos après les émotions qui m'ont assailli.

— Vous avez vu la mort de près, monsieur...

— Oh! ce n'est pas là ce que je veux dire. Une heure, une demi-heure plus tard, les eaux emportaient ce nid, et jamais peut-être je n'aurais eu des œufs de fauvette bleue!

Le lendemain matin, la pluie tombait, et le vent soufflait de l'ouest. Les sept bateaux hissèrent leurs larges voiles; le train reprit sa route,

refoulant le courant de la Loire débordée, dont les vagues bondissaient avec un sourd murmure; cette voix sonore des fleuves rappelle parfois la voix tonnante de l'Océan. Arsène s'éloigna de l'île pour quelques semaines seulement; il devait y faire halte en revenant de Tours et épouser Madeleine. Jacques Aubert partit, lui aussi, le même jour, mais pour longtemps. Il ne tarda point à passer dans l'infanterie de marine, et à l'expiration de son temps de service, il est resté dans les colonies, pour tâcher d'y faire par lui-même cette fortune fantastique dont le père Léonard l'avait cru près de devenir héritier. Notre docteur, qui n'avait plus un seul point d'interrogation sur les marges de sa faune, en vint presque a regretter le temps où il lui manquait la fauvette bleue; ne faut-il pas dans la vie un désir, une espérance? Lorsqu'Arsène vint, accompagné de Madeleine et de son père, l'inviter à ses noces, il leur servit une collation qui contrastait avec ses habitudes ordinairement si frugales. Le repas fut splendide, et les convives y firent le plus grand honneur. En versant à ses hôtes un petit verre de vieux cognac mis en bouteille depuis un demi-siècle, le docteur Christian leur dit : — Arsène, vous m'avez sauvé la vie et vous avez sauvé le nid précieux qui m'avait coûté tant de peine à trouver; vous, Madeleine, vous m'avez passé maintes fois dans l'île de Béhuard, à toutes les heures du jour. Acceptez à titre de présent ces quelques billets de mille francs que vous offie un

vieillard sans famille. Il m'en restera toujours assez pour aller au bout de ma carrière.

Madeleine, devenue la femme d'Arsène Vernaut, habita, dans le bateau qui tenait la tête du convoi, une belle cabine enjolivée de dessins rouges et bleus. Quand le vent est bon et que le train a mis à la voile, elle se tient à l'avant, portant aux oreilles de grosses boucles d'or, au cou une belle chaîne du même métal ornée d'une croix, et c'est dans ce glorieux équipage qu'elle aide à la manœuvre du grand bateau. Le père Léonard, resté seul dans l'île de Béhuard, a renoncé à la pêche au filet; mais il tend ses lignes de fond dans des lieux choisis qu'il connaît seul, et prend parfois de fort belles pièces. Son bateau ne lui sert plus qu'à promener les antiquaires qui vont en pélerinage à l'île de Béhuard, et à passer sur l'autre bord de la Loire le docteur Christian, qui s'est mis en tête de trouver dans les buissons de la rive gauche la pie-grièche à ventre rose, qu'on n'y a vue qu'une fois encore.



LE PAYSAN D'ALAISE

Récit Jurassien

La fête patronale du village d'Alaise est une des plus animées de tout le pays jurassien. Perdus en quelque sorte au milieu de leurs rochers et de leurs forêts, les habitants d'Alaise n'ont guère que ce seul jour pour le plaisir. La fête tombe d'ailleurs au mois de juin, l'heureux mois qui ramène des chemins toujours secs, un ciel toujours pur, où tout dans le Jura est verdure, fleurs, fraîches eaux courantes, parfums et chansons; vraie lune de miel entre l'homme et la nature, l'une toujours jeune, et l'autre rajeuni.

La configuration du pays d'Alaise est des plus étranges; on n'y rencontre que brusques dépressions de terrain, ravins d'une effrayante profondeur, mamelons et rochers à pic, tout cela irrégulier, compliqué à l'infini. Deux villages seulement, et tous deux bien chétifs, Alaise et Sarraz,

sont assis sur le massif énorme dont le Todeure et le Lison arrosent de tous côtés la base, soit par eux-mêmes soit par leurs humbles affluents. Les cultures et les prairies sont en petit nombre; la forêt tient presque toute la place, et elle est surtout curieuse par les débris des anciens âges qu'elle a conservés à la science, retranchements gaulois ou romains, mardelles, abris de bivacs, tombelles celtiques par milliers, monuments inestimables que la bêche et la charrue n'eussent pas manqué de détruire. Des centaines de ruisseaux et de filets d'eau coulent sur ce sol accidenté et s'enfoncent çà et là sous terre pour reparaître un peu plus loin. Rafraichie et fécondée par toutes ces eaux vives, la forêt se hérisse, sur bien des points, de broussailles qui la rendent impénétrable hors des sentiers; mais cette broussaille elle-même a son heure charmante, quand juin charge de fleurs l'églantier, le chèvrefeuille et la viorne, dont les senteurs embaument la forêt tout entière.

Nous touchons au grand jour. Le curé d'Alaise vient d'annoncer en chaire à ses paroissiens la glorieuse fête de saint Jean-Baptiste, patron du village, des bergers et des fromagers du Jura. Les invités, citadins, villageois ou montagnards, accourent vers cette étrange et belle région que les pluies et les neiges leur ont fermée si longtemps. Tous font le voyage à pied, car Alaise n'a pas de route carrossable, mais seulement des chemins âpres et montants, que peuvent seuls affronter les massifs et inébranlables chariots à bœufs. Tout

est préparé à Alaise pour faire aux *fêtiers* cordial, et si j'ose le dire, gras accueil. Depuis trois jours au moins, les femmes n'ont fait que nettoyer, frotter et laver toutes choses dans la maison, confectionner et mettre au four, au nombre de deux ou trois cents par ménage, les gâteaux et les brioches destinés à être servis aux hôtes ou à être distribués à chacun d'eux au moment du départ pour les membres de la famille qui n'ont pu assister à la fête.

Les hommes, de leur côté, ne sont pas demeurés inactifs; quelques-uns sont allés pêcher au Lison. Le Lison n'est qu'une rivière bien petite, mais riche de truites exquises qu'y attirent et la fraîcheur de l'eau et la nature même du lit de la rivière. Il n'est pas rare qu'une seule pêche produise jusqu'à quatre cents livres de poisson. Les autres paysans sont allés à Salins faire les provisions; c'est un curieux, mais affligeant spectacle, que celui de leur retour vers le village. A l'entrée du massif est une gorge sombre et profonde nommée la *Languetine*. Vers le soir, les lourds chariots d'Alaise arrivent par longues files, chargés de provisions de toute sorte, parmi lesquelles la place d'honneur est réservée au tonneau de vin de Salins, condamné à *sonner creux* la fête à peine terminée. Les paysans d'Alaise sont doux entre tous les montagnards du Jura; mais ce jour-là ils ont goûté le vin dans plus d'une cave avant de faire emplette, et le marché une fois conclu ils ont, selon la coutume, dîné chez le vendeur et bu

surabondamment. Le chemin de la Languetine est des plus difficiles; les bœufs fatigués s'arrêtent à chaque pas. Il est tard; le conducteur s'impatiente, une grêle de coups de fouet s'abat sur le dos de ces pauvres animaux à l'œil si doux, et dont le dévouement à l'homme ne connaît de limites que l'épuisement absolu des forces.

Enfin le jour de la fête est venu. La messe vient de finir; elle a été longue, grâce aux *trois points* du curé. Un sermon de fête patronale ne saurait avoir moins de trois points et durer moins d'une heure et demie. — Nous venons de loin et nous sommes las, disent les *fêtiers*. — Eh ! qui vous empêche de vous reposer? N'êtes-vous pas assis à l'église? — leur répond familièrement le curé. Le dîner est enfin servi. Alaise a des vergers pleins d'ombre et de fraîcheur, où il serait charmant de dîner sur l'herbe; mais gardez-vous d'en exprimer le désir : le paysan croirait que vous vous moquez de lui. Il mange aux champs tous les jours, et le plus souvent assez misérablement. La nouveauté et l'attrait pour lui, c'est de dîner, comme les gens de la ville, dans un appartement, dût-il y être affreusement à l'étroit et dans des conditions de température tout à fait incommodes. Le *Benedicite* une fois dit, trente convives s'assoient autour d'une table où quinze seraient à peu près à l'aise et vingt déjà bien gênés. Sur cette table se dressent des montagnes de viandes fumantes qu'attaquent les fêtiers campagnards avec une impétuosité d'appétit qui fait

peur à leurs commensaux venus de la ville. Ce coin de la Franche-Comté est le pays des estomacs de fer et des faims insatiables. Voyez seulement les surnoms collectifs que se jettent mutuellement à la face les habitants des divers villages. Les gens de Sarraz traitent de *loups* leurs voisins de Myon, qui à leur tour les qualifient de *sangliers*. Les paysans de Saisenay reprochent à ceux d'Éternoz de manger à trois un bœuf sans boire, et ceux de Saisenay, à en croire les paysans d'Éternoz, boivent entre deux 75 litres de vin sans manger.

Revenons à nos trente convives. Rien d'intéressant ne se passe jusqu'au moment où le café apparaît, escorté des quatre liqueurs jurassiennes: le *maquevin*, fait de moût de vin cuit et aromatisé; l'*eau d'anis*, forte anisette apéritive et tonique comme l'absinthe, dont elle n'a pas les graves inconvénients; l'*eau de plousses* ou de prunelles, une des plus fines liqueurs connues, et hélas! la *gentiane*, inconnue à nos pères, et dont la Suisse a récemment infecté les montagnes du Jura. A la vue du café et de son cortège d'honneur toutes les langues se délient et se mettent en branle à la fois. Récits merveilleux de chasse, récits miraculeux de pêche, mariages faits, défaits ou en voie de se faire, déceptions de mariage, tels sont les divers thèmes, et Dieu sait avec quelle verve ces sujets sont traités par nos paysans! Les femmes ont quitté la table, ou plutôt il est rare qu'elles y paraissent. Le dialogue a d'abord été mêlé de

patois et de français; mais le patois ou pour mieux dire la langue de nos pères a bientôt repris le dessus, langue à peine altérée, vive et expressive comme à ses meilleurs jours, moqueuse par-dessus tout, et ayant pour exprimer et railler les défauts, travers et misères de l'homme, trois fois autant de mots que le français, déjà cependant si riche sous ce rapport. Si la langue est d'un autre temps, les physionomies sont d'un autre pays. Le Comtois est blond ou châtain; le paysan du massif a le teint brun avec les yeux noirs et les cheveux noirs. Ainsi dans ce coin de terre, qu'enferment le Lison et le Todeure, tout est particulier et a son cachet propre. Le récit suivant n'a pour but que de mettre en relief toutes ces singularités.

I

Le soir de la fête d'Alaise qui eut lieu en Juin 1859, un jeune homme s'apprêtait vers neuf heures à quitter le village. C'était un garçon d'une vingtaine d'années, grand, vigoureux, et que les dimanches on n'eût jamais pris, tant il avait bonne mine, pour un simple charbonnier, ce qu'il était cependant en réalité. Son nom était Michel Bordy; mais sur le massif on ne l'appelait que Michel et quelquefois aussi *la Fillette*, surnom que lui avaient valu dans son enfance sa douceur et son extrême timidité. Chaque paysan du massif a son sobriquet, l'un *le Capucin*, l'autre *le Dragon*, celui-ci *la Loutre*, etc., et ces sobriquets,

qui se transmettent souvent de père en fils, forment comme un second nom de famille.

Michel avait sa baraque et ses fours à charbon dans la partie de la forêt qu'on nomme le *Fori.* Il devait prendre le chemin de Sarraz, dont le Fori n'est que peu éloigné; mais sur ce chemin est un lieu redoutable, *Terreur-Sainte-Reine,* que les paysans n'affrontent pas volontiers une fois le soleil couché On y voit de tous côtés voltiger des feux follets; des amas de vapeurs se meuvent d'elles-mêmes sur le sol et se dissipent dans l'air à votre approche, tandis que le *mouton noir* vous barre obstinément le passage. Rien de plus simple que les deux premiers phénomènes. Le lieu touche au marais de la Longe, où se produisent naturellement ces feux follets et ces vapeurs. Le mouton noir au contraire, c'est la bête noire, le *lutin*, dont la superstition est encore si répandue dans le Jura. Demandez aux gens d'Alaise et de Sarraz ce qu'ils pensent du *mouton noir;* chacun d'eux vous répondra invariablement qu'il ne croit point à ces sottises-là, mais que *tout le village y croit.* Exprimez alors le désir de vérifier la chose par vous-même, et priez l'incrédule de vous accompagner la nuit suivante; il aura bientôt trouvé dix prétextes pour n'en rien faire.

Michel n'était pas moins superstitieux que le commun des gens du pays ; pour rien au monde, il n'eût passé de nuit à Terreur-Sainte-Reine. Au lieu du chemin de Sarraz, il prit celui de Salins,

puis suivit quelques sentiers de la forêt à lui bien connus. Comme il passait au pied des Grandes-Montfordes, il eut la fantaisie d'y monter. Au sommet est un rond-point construit avec de forts blocs de pierre, et qui a dû servir d'observatoire à une époque ancienne. N'y grimpez qu'avec précaution; c'est une *verpillière*, comme on dit dans les Alpes et le Jura. La vipère foisonne sur le massif; mais les paysans ne la craignent guère. Malgré le taillis et la broussaille, Michel fut bientôt à la plate-forme. Les vipères dormaient; il n'eut pas à s'en inquiéter. Enfant du pays et habitué à se lever chaque nuit pour surveiller ses fours à charbon, Michel était familiarisé de longue date et avec les magnifiques aspects de la nature jurassienne et avec les graves délices des nuits d'été dans la solitude des forêts. Du vaste panorama qui se déployait devant ses yeux, il ne vit qu'un point, le village d'Alaise endormi à ses pieds, et dans le village seulement une maison où une fenêtre était éclairée encore. Derrière cette fenêtre était Cyprienne, jeune et avenante villageoise, la joie de sa pensée, le rêve de toutes ses heures. Michel était vivement épris de la jeune paysanne, mais il n'avait jamais osé même lui laisser soupçonner son amour. Il ne possédait rien au monde, et le père de Cyprienne passait pour l'un des cultivateurs les plus riches d'Alaise et de Sarraz.

Tant que la fenêtre fut éclairée, Michel resta en contemplation; mais enfin la lumière s'éteignit.

Alors le jeune homme se remit en route en continuant son rêve et si bien absorbé qu'il oublia de prendre le sentier qui mène au Fori, et se trouva bientôt, à son grand étonnement, sur les bords du Todeure. Ce ruisseau charmant arrose de délicieuses prairies qui s'épanouissent çà et là au milieu de la forêt, des rochers magnifiques au pied desquels sont de mystérieuses retraites où il semble que nul n'a pénétré avant vous. Les fleurs abondent sur ses rives presque en toute saison. Mais ce qui double le charme de ce vallon, c'est qu'on y est en pleine solitude et comme à vingt lieues de tout travail et de tout souffle humains. Le Todeure n'a en effet sur ses bords ni village ni métairie, pas même un seul moulin, et, sauf les jours où les arbres tombent sous la hache du bûcheron, on n'y entend d'autre bruit que celui des eaux courantes et le caquetage joyeux des oiseaux qui pullulent sous ces ombrages, où rien ne les trouble jamais.

Le cours du Todeure est de trois lieues à peine. Au milieu de sa course, le ruisseau tombe d'une hauteur d'environ soixante pieds et forme la charmante cascade du Gour-de-Conches, nom peu harmonieux, tout latin cependant. Imaginez dans un rocher à fer-à-cheval trois étages de bassins circulaires et le Todeure qui s'épanche doucement d'une de ces conques dans l'autre. Un léger pont de bois court sur le bassin supérieur et, vu d'en bas, produit un charmant effet. Le rocher est tout chargé de mousses et d'arbustes qui crois-

sent dans les moindres fissures. Ce pont aérien tout enguirlandé de feuillage grimpant, ces trois bassins superposés en quelque sorte, ce ruban d'eau argentée qui glisse paresseusement contre la paroi de la roche, la légère musique des eaux, les grands arbres qui du sommet du rocher se penchent comme pour avoir, eux aussi, leur part de cette curieuse et aimable scène de la nature, tout cela forme un spectacle empreint d'une sorte de grâce sauvage et en même temps charmante.

Michel était descendu au pied de la cascade, qu'il contemplait depuis quelques instants, lorsque tout à coup un léger bruit se fit entendre au sommet du rocher. Le charbonnier vit passer deux ombres sur le pont; c'étaient deux de ces *camps-volants* dont le pays de Salins est infesté depuis quelques années, gens à part, branche de la grande famille bohémienne, dont ils n'ont plus que le teint bronzé et quelques allures suspectes, vagabonds plutôt que nomades, toujours par monts et par vaux, mais ayant un domicile fixe et ne manquant pas d'y revenir. On les rencontre partout, dans les villes, dans les villages, sur les grands chemins, faisant tous les métiers peu pénibles et qui permettent de vagabonder beaucoup. Malheur à la poule imprudente qui sur leur passage s'écarte des fermes! Elle a bientôt cessé de glousser et de gratter le sol. Le paysan aime peu les *camps-volants*, mais il ne leur donne pas moins asile pour la nuit dans son grenier à foin. Il sait certains d'entre eux capables de tout, et redoute

plus leurs allumettes que la grêle et les épizooties.

Les deux rôdeurs de nuit qui avaient traversé le pont étaient venus avec le dessein de jeter au point du jour leurs filets dans le bassin inférieur qui est toujours plein de truites. Ils avaient aperçu d'en haut le jeune charbonnier, et, le prenant pour le garde-pêche, ils avaient couru se cacher dans la forêt. Troublé dans sa rêverie par leur apparition, Michel quitta la place, et, malgré la douceur de la nuit qui invitait à retarder encore l'heure du sommeil, il se décida à rentrer au Fori. Une heure après, il était chez lui et il s'endormait en pensant à Cyprienne. Les souvenirs qui occupaient ses rêves, on en comprendra mieux le charme quand on saura l'histoire du jeune charbonnier.

C'est un triste état que celui de charbonnier dans les bois d'Alaise; mais ce métier offre pourtant quelques avantages. Le charbonnier vit dans l'air pur de la forêt; il est plein de santé et de force, a peu de besoins, et le fait même de son isolement le porte à la réflexion. Noir comme le démon six jours de la semaine, du moins ne subit-il pas la malpropreté qu'entraînent les soins du bétail. En revanche, le salaire est médiocre, les chômages sont fréquents; la nourriture est plus frugale que celle du plus pauvre ouvrier. Le charbonnier vit, cela est vrai, dans l'air calme et pur de la forêt; mais il ne s'avance dans cette forêt que précédé de la dévastation que lui-même a faite, car il ne *carbonise* qu'en été, et le reste de

l'année il lui faut manier du matin au soir la rude hache du bûcheron. Il détruit, ce qui est toujours une triste besogne, et, ce qui est plus triste encore, il détruit ce qu'il aime, l'arbre, l'unique compagnon de sa solitude et presque son ami. On en a vu hésiter à frapper ces beaux hêtres, l'honneur des bois d'Alaise, vigoureux et élancés, lisses et brillants d'écorce et de feuillage, et qui semblent avoir le don de l'inaltérable jeunesse. Une fois la première blessure faite à l'arbre, ils frappaient coup sur coup et avec fureur, comme pour se délivrer plus tôt d'un remords. La cognée a enfin accompli sa tâche sinistre; les doux ombrages ne sont plus, le sol dénudé attriste l'œil. C'est alors que le charbonnier en prend possession et y dresse sa baraque de bois, qu'il portera bientôt plus loin encore, et dans un autre désert fait également par sa hache. C'est le nomade de la forêt. Sans attachement au sol, les charbonniers, pour remédier à ce mortel isolement, ont fondé en Italie l'association qui porte leur nom, les *carbonari*, et en France celle des *Bons-Cousins*, dont tous font partie, et qui tient invariablement ses assemblées dans les bois.

Michel cependant était trop jeune pour être affilié aux *Bons-Cousins*. Il vivait seul au Fori, n'ayant pour compagnon qu'un corbeau apprivoisé qui le suivait à son travail avec la fidélité du chien le plus dévoué. Ainsi isolé et n'étant distrait par rien de son amour, le pauvre jeune homme s'y abandonna tout entier, sans se dissi-

muler que bien peu d'espoir lui était permis. Le père de Cyprienne, nous l'avons dit déjà, avait maison, champs et prés, et le jeune homme ne possédait pour toute fortune que ses deux bras et ses instruments de travail; mais ce qui le désespérait encore davantage, c'était le caractère de la jeune fille. Cyprienne était, de l'aveu de tous, la plus jolie paysanne du massif, fraîche et piquante, vive et d'esprit tout à fait éveillé, mais enfant très gâtée, pleine de caprices, railleuse, aimant la toilette, cherchant beaucoup trop à plaire aux garçons, une *coquelicante*, comme disent agréablement nos paysans. La coutume des *mai* plantés sous la fenêtre des jeunes villageoises s'est conservé dans toute sa pureté à Alaise, et chaque arbre a sa signification. A l'honnête et douce jeune fille, l'*if* toujours vert, symbole de jeunesse et de modestie; à la pure intraitable, le *houx* hérissé de pointes; à la *coquelicante*, le cerisier, qui étale au bord des chemins ses appétissants fruits rouges et semble lui-même appeler le maraudeur: langage non plus des fleurs, mais des arbres, dernier débris de la langue runique. L'impertinent cerisier avait été placé cette année même sous la fenêtre de Cyprienne; mais une main dévouée l'avait arrachée avant le jour et y avait substitué un jeune et bel *if*. Cyprienne avait joui de l'hommage et n'avait pas su l'affront.

Telle était celle qu'aimait Michel pour sa joie et son tourment. Vingt fois par jour sa raison et son bon sens détruisaient ses illusions jusqu'à la

dernière, et vingt fois ses illusions renaissaient. Il avait des heures délicieuses où il se voyait aimé de Cyprienne et uni à elle pour la vie, et des heures sombres où la réalité, qu'il ne pouvait plus se dissimuler, le désespérait et l'accablait. Un jour Michel revenait de son travail; il se regarda par hasard dans un miroir qui ne lui servait d'ordinaire que pour sa toilette du dimanche, et il se vit tout noir des pieds à la tête. Il pensa à Cyprienne, si fraîche, si blanche, et au mépris qu'elle ne pouvait manquer d'avoir pour lui et pour son misérable métier. La tristesse lui monta au cœur. Il se lava tout de suite à grande eau et s'habilla comme un jour de fête; puis, le cœur plus content, il voulut de nouveau se regarder dans le miroir. Le miroir n'existait plus; il l'avait jeté de dépit hors de sa baraque et brisé en vingt morceaux. Alors *Colas* (c'était le nom de son corbeau) s'approcha de lui comme pour le consoler. — Toi aussi, mon pauvre Colas, lui dit-il tristement, tu es bien noir et tu as les ailes coupées; mais ton sort vaut encore mieux que le mien. Tes ailes repousseront, et je te rendrai la liberté. Tu retourneras parmi les tiens dans la forêt, et tu auras une Cyprienne qui ne se plaindra pas de ce que tu es noir et ne te demandera pas d'être riche. — « J'aime Cyprienne, » bégaya d'une manière presque inintelligible l'oiseau qui mille fois avait entendu son maître prononcer ces mots. Michel le caressa avec des transports de joie. Un autre jour, dans un pareil accent de décourage-

ment, il prit son échelle à neuf échelons et ses deux échelles moindres qu'il coucha toutes trois par terre dans sa baraque, plaça dessus son linge, ses hardes et son humble vaisselle, puis ses râteaux, ses pelles et ses scies, en un mot ses outils de coupeur et de charbonnier. Tous ces objets une fois réunis, il s'assit et demeura longtemps plongé dans des pensées amères. Tout ce qu'il possédait était là, et le tout ne valait pas trois cents francs. Son cœur se serra, et il se mit à réfléchir.

Il y eut cette année-là une grande sécheresse dans le pays. Les paysans du Jura disent *sétie*, et ils n'ont pas tort; tout en effet a *soif* alors, l'homme, les animaux, la terre elle-même. La vie du charbonnier est extrêmement pénible en temps de *sétie*. Il doit veiller nuit et jour au *frasil*, toujours prêt à prendre feu, l'arroser et en boucher les fentes à mesure qu'elles se forment. La moindre infiltration de l'air brûlerait un four, et un four vaut souvent deux cents francs. Une nuit Michel était à ses fourneaux; tout allait bien. Pour ne pas se laisser gagner par le sommeil, il se mit à marcher. Il touchait à la lisière du bois, quand s'avança vers lui un individu étrangement accoutré, muni d'une lanterne et d'un bâton d'une longueur démesurée. Michel était loin d'être peureux, et il n'eût redouté aucun danger naturel; mais, à la vue inopinée de ce fantôme qui s'avançait droit vers lui, il ne put se défendre d'une certaine émotion.

— Qui vive? cria-t-il d'une voix qui n'était peut-être pas aussi assurée qu'il l'eût voulu.

— Gaspard, répondit le fantôme, le seul et vrai Gaspard, cultivateur de profession, braconnier par goût, exterminateur de poisson et de gibier, chasseur sans permis de chasse et pêcheur à grandes et petites mailles à la barbe de tous les gardes du monde.

— Ah! c'est toi, la Loutre? Sais-tu que tu m'as fait peur? Je t'ai pris pour le roi Hérode, et déjà je m'attendais à sentir sur mon pauvre dos une grêle de coups de bâton.

— Tu crois encore à toutes ces sottises-là? répondit le camarade de Michel. Moi, je me moque du roi Hérode comme de tous les contes de vieilles femmes... Mais, puisque tu en es encore à toutes ces balivernes, comment ne t'es-tu pas rappelé que le roi Hérode ne tient la campagne que depuis Noël jusqu'à la fête des Rois?

— Je n'y ai pas pensé dans le moment; mais toi, à ton tour, quelle mascarade fais-tu de t'en aller ainsi la tête empaquetée, comme s'il gelait à pierre fendre, et avec cette perche plus longue que celle dont se sert le maître d'école pour allumer les cierges de l'église?

Le camarade de Michel avait à détruire dans un de ses champs, au bord du bois, un formidable nid de guêpes, opération qui ne peut se faire que de nuit. Par crainte des piqûres, il s'était si bien encapuchonné la tête avec des mouchoirs et une blouse, qu'à peine lui voyait-on les yeux, et il

s'était armé d'une gaule de douze à quinze pieds. « A manger avec le diable, dit le proverbe, la fourchette n'est jamais trop longue. » Tel était l'accoutrement. Voici l'homme. Son habileté et sa passion pour la pêche l'avaient fait surnommer *la Loutre*. Il pêchait au trémailler, aux filets de mailles étroites, aux lignes dormantes, et en général à toutes les pêches prohibées. Il n'était pas moins passionné pour le gibier, chassait sans permis en toute saison, et détruisait à lui seul plus de lièvres que tout le reste des chasseurs et braconniers du pays. Braconnier d'une autre façon encore, il ne respectait pas plus la paix des familles que les règlements de pêche et de chasse, et les promesses de mariage ne lui coûtaient pas plus à faire qu'à violer. Il n'est pas rare dans le Jura que deux jeunes gens se promettent le mariage avec stipulation d'une somme à payer par celui qui en viendrait à retirer sa parole. On accusait le braconnier d'avoir joué une indigne comédie dans une affaire de ce genre; mais le fait n'était pas prouvé, et la villageoise elle-même, peut-être par amour-propre, l'avait toujours démenti. Les mères de famille redoutaient Gaspard, les honnêtes gens l'estimaient peu; mais par sa gaieté, ses mœurs faciles et son audace, il avait pour lui une partie de la jeunesse des deux villages.

— Eh bien! comment vont les *Sarrazins*? Voilà quinze jours que je ne suis pas descendu au village, dit Michel à Gaspard, une fois que

celui-ci eut expliqué le but de sa course nocturne.

— A Sarraz, c'est comme partout. Ceux qui ont des femmes sont contents; ceux qui n'en ont pas en cherchent.

— Heureux ceux qui peuvent en trouver une selon leur sentiment ! murmura Michel avec un profond soupir, qui lui échappa malgré lui.

Gaspard éclata de rire. — Toujours le même, dit-il, toujours *Fillette*, comme quand nous étions à l'école. Te rappelles-tu ce temps-là ? Tu n'osais faire la moindre niche par crainte du maître, ni tourner la tête à l'église par crainte du curé, ni enjamber une haie par crainte du garde-champêtre. Tu n'as pas changé, pauvre Fillette, je le vois bien. Ne sais-tu pas ce qu'on dit : « Agneau, tu bêles, tu perds une bouchée, et la chèvre broute pendant ce temps-là. » Tu ne bêles pas, toi, mais tu pousses des soupirs à déraciner un hêtre. Veux-tu que je te parles en pêcheur ? Les filles, vois-tu, c'est comme les truites ; ne va pas t'amuser à les pêcher à la ligne, il te faudrait attendre que le poisson vînt de lui-même mordre à l'hameçon; c'est trop long. Prends ton trémailler, mon garçon, et, sans t'inquiéter de rien, lance-le hardiment où cela frétille. Tiens, moi qui te parle, je suis en train, dans ce moment-ci, d'en amorcer une à Alaise, et ce n'est ni la plus laide ni la moins riche du village. Suffit, tu en entendras bientôt parler... Mais voilà que les coqs chantent déjà; je n'ai que le temps de courir à mon guêpier avant qu'il soit jour. Au revoir,

Fillette; n'oublie pas la chèvre et l'agneau.

Gaspard s'éloigna; Michel retourna à ses fourneaux, plus agité et plus malheureux que si toutes les guêpes du champ du braconnier l'eussent percé de leurs aiguillons. La jeune fille sur laquelle Gaspard avait jeté ses vues était, d'après son dire, une des plus riches et des plus jolies d'Alaise; évidemment il avait voulu parler de Cyprienne. Ce jour-là, Michel laissa brûler un de ses fours; c'était la première fois que lui arrivait pareil malheur. Alaise n'a que trente-quatre feux, partant peu de filles nubiles, ou, si l'on aime mieux, peu de pots de fleurs sur les fenêtres. Les pots de fleurs sont, dans les campagnes jurassiennes, l'enseigne des filles à marier, enseigne involontaire, mais qui n'en est pas moins infaillible. La jeune villageoise aime les fleurs et se plaît à en orner ses fenêtres; une fois pourvue d'un mari et les soucis venus, giroflées, œillets et rosiers, disparaissent bien vite. A en juger par cette enseigne d'un nouveau genre, Alaise comptait alors vingt-sept filles à marier; mais les deux tiers étaient ou trop pauvres ou trop peu jolies pour répondre au signalement donné par Gaspard. Michel se mit à passer en revue le tiers restant en parcourant par la pensée chaque maison l'une après l'autre.

A la première, deux sœurs d'un caractère bien différent : l'une méchante et colère, surnommée la *Bise-Noire*, l'autre douce et calme à l'excès; cette dernière avait pour surnom la *Pacifique*, elle

était le souffre douleur de tous les siens. Personne au monde n'eût voulu de la *Bise-Noire*, et quant à la pauvre *Pacifique*, elle était si calme et d'humeur si peu romanesque, que Gaspard ne pouvait avoir pêché de ce côté-là. La maison suivante était appelée dans le village le *Paradis*, et c'était bien le *paradis sur terre*, selon le mot du pays. Sept enfants, dont trois filles, y vivaient, sous la direction de sages et pieux parents, dans l'amour du travail, les bonnes mœurs et l'union la plus parfaite. Gaspard n'avait également rien eu à entreprendre là, rien non plus aux *pots de fleurs* suivants qui allaient bientôt disparaître, car la jeune villageoise qui les arrosait était au moment de se marier, et déjà les ouvrières en robes et en linge remplissaient la maison. Un peu plus loin demeurait la *Belle Image*, villageoise coquette et jolie, qui trois fois déjà avait eu le cerisier. Restait Cyprienne; plus de doute, c'était elle que le braconnier avait voulu désigner. Michel se la représenta malheureuse avec cet indigne garçon, et son cœur saigna. Il l'aimait tant et craignait tant pour elle, qu'il eût consenti à n'être que son frère pour avoir le droit de la protéger.

II

Gaspard n'avait pas fait une vaine fanfaronnade. Moins de quinze jours après sa rencontre avec le charbonnier, les deux villages ne s'entretenaient plus que de ses amours avec la belle Cyprienne. On les avait vus causer ensemble près

du rucher; Gaspard, qui depuis plusieurs années n'avait pas paru à l'église, était à la messe le dimanche précédent; Cyprienne, si coquette jusqu'alors, s'était montrée tout à coup froide envers les autres garçons. Michel ne pouvait plus descendre à Alaise ou à Sarraz sans avoir le cœur déchiré par vingt récits de ce genre. Pour se soustraire à une telle torture, il prit le parti de passer hors du massif toutes ses journées du dimanche en excursions à travers les régions les plus sauvages du pays. Michel s'applaudissait beaucoup de ces courses désordonnées, qui changeaient le cours habituel de ses pensées. Il avait résolu de visiter un dimanche la cascade du *Pont-du-Diable* et la magnifique forêt de sapins qui commence à moins de deux lieues d'Alaise; mais le dimanche venu, au moment même où il allait se mettre en route, l'image de Cyprienne s'empara si fortement de lui qu'il ne put résister au désir de la voir. Il alla à Alaise, la vit au sortir de la messe, n'osa point lui parler, joua aux quilles (le jeu de quilles touchait à la maison de la belle villageoise), et perdit tout ce qu'il avait apporté d'argent. Cette journée fut loin cependant de lui être défavorable. Comme il retournait au Fori, découragé et tout mécontent de lui-même, il s'entendit appeler par un individu posté au bord du bois, et qui n'était autre qu'Urbain Bordi, le père de Cyprienne.

— J'ai à te parler, lui dit Urbain; mais d'abord avoue une chose : tu aimes Cyprienne, n'est-il pas vrai, mon garçon? Allons, ne rougis pas;

je suis bien loin de t'en faire des reproches.

Michel avoua son amour en exprimant toute sa surprise de voir le père de Cyprienne initié à un secret qu'il croyait n'avoir jamais laissé soupçonner à qui que ce fût.

— C'est bien simple, mon garçon, dit le père Urbain; à mon âge, on ne dort pas toute la nuit. Je t'ai vu arracher le cerisier et planter l'if. Cyprienne ne sait rien de tout cela, et bien heureusement; elle en serait morte de chagrin. Elle a de l'honneur, vois-tu, Michel ! Elle en a, je le sais, moi qui suis son père. Tout son tort est d'être bien jeune, et peut-être l'ai-je un peu gâtée; sa mère était morte, et je n'avais qu'elle pour tout enfant. Tu l'as sauvée, Michel, en arrachant ce cerisier maudit; je viens te demander de la sauver encore une fois. Gaspard la poursuit, tu ne l'ignores pas, et hier il a osé me la demander. A lui ma fille, ma Cyprienne ! Il la ruinerait et en ferait la plus malheureuse des femmes. Il me sait vieux, et c'est ce qui l'enhardit. Il faut que tu la voies, Michel, et que tu te fasses aimer d'elle. Tu te gênes trop avec les filles : c'est bon avec les demoiselles de la ville; mais au village il ne faut pas tant de biais ni tant de façons. Plaisante avec elle, comme font les autres garçons; amuse-la et fais-la rire; je suis son père, et je te le permets. Je t'aiderai tant que je pourrai; je parlerai chaudement pour toi, et il faudra bien qu'elle finisse par nous écouter. Tu viendras demeurer avec nous; Dieu veuille que ce soit bientôt! Allons, mon garçon, puis-je compter sur ta parole ?

Michel ne s'était attendu ni à un tel allié, ni à une telle proposition. Il remercia le père Urbain avec effusion, et tous deux convinrent que le jeune homme ferait dès le lendemain une première démarche près de Cyprienne. Comme il importait qu'elle ne sût rien de leur accord, le père Urbain dut ne pas assister à l'entrevue. Le lendemain, Michel était prêt de très bonne heure; mais comment aborderait-il la jeune villageoise, et avec quelles paroles? Le charbonnier trouva Cyprienne seule au poêle et jouant avec un oiseau apprivoisé que lui avait donné Gaspard.

— Bonjour, Michel, dit-elle au jeune homme; vous voilà beau comme pour une procession de Fête-Dieu ! Vous avez à parler au père Urbain, n'est-il pas vrai ? Il doit être au village; je vais le chercher.

— Ne vous dérangez pas, Cyprienne, répondit le charbonnier, j'attendrai. Savez-vous que vous avez là un joli bouvreuil ? Sait-il chanter?

L'oiseau parut avoir compris la question, car il se mit sur-le-champ à siffler une chanson du pays.

— Moi aussi, fit Michel, j'ai un oiseau apprivoisé, mais il n'est pas aussi joli que le vôtre. Je n'ai pas peur de le noircir en le caressant, c'est un corbeau. Je n'ai jamais pu lui apprendre que trois mots qu'il répète cent fois par jour; mais je n'ose pas vous les dire, vous vous fâcheriez.

— Lesquels ? demanda Cyprienne à moitié curieuse, à moitié indifférente.

— Vous allez vous fâcher, dit Michel en rou-

gissant : Eh bien ! ce que dit mon corbeau, c'est *aime Cyprienne*, et il dit ces trois mots cent fois par jour.

— Voilà un corbeau galant, repartit vivement Cyprienne. Si l'oiseau parle si bien, que sera-ce de la personne qui lui a fait la leçon ? Voyons, Michel, je vous écoute.

Cyprienne avait dit ces paroles d'un ton de gaieté railleuse.

— Écoutez-moi sans moquerie, dit Michel tout à fait ému. Vous êtes riche et je n'ai rien, vous êtes belle à rendre jalouses toutes les filles du pays, et moi, je ne suis qu'un pauvre charbonnier noir comme suie six jours de la semaine. Et cependant je vous aime, Cyprienne ; je vous aime depuis le jour du mariage de votre cousine Sidonie, il y aura bientôt deux ans ! Vous étiez en blanc avec toutes les filles du village ; c'est vous qui avez fait le compliment aux mariés, vous vous en souvenez bien, et qui leur avez présenté les dragées de noce et le mouton tout couvert de rubans. La mariée passait pour jolie, mais personne ne la regardait, tous les yeux étaient fixés sur vous. Depuis ce jour, je vous aime, mais personne n'en a rien su, pas même vous, Cyprienne. J'aurais continué à me taire, mais j'ai appris ces jours derniers qu'un véritable danger vous menaçait...

— Vous m'effrayez, Michel, dit la moqueuse villageoise en riant aux éclats ; notre maison court-elle risque de tomber ? Y a-t-il des vipères

dans ces fagots? J'ai une peur mortelle de ces bêtes-là. Parlez, Michel, parlez, je vous en prie.

— Votre maison est solide, et vous n'avez rien à craindre des vipères; mais il y a bien d'autres dangers pour les personnes jeunes et confiantes comme vous... Demandez au père Urbain ou à M. le curé; tous deux vous diront qu'à mal placer sa confiance on s'expose à tout perdre, et qu'être mordu par une vipère n'est pas toujours le plus grand des malheurs.

— Bien prêché, Michel; mais, dites-moi, ne craignez-vous pas qu'on vous réponde, comme au putois la poule : Tu me détournes du renard, putois; c'est pour m'attirer vers ton trou!

Cette ironique sortie eût peut-être achevé de déconcerter le jeune homme, s'il n'eût pas eu un de ces cœurs sans alliages, qui ne manquent jamais de rendre au moindre choc le son pur de l'honnêteté. Cyprienne l'avait blessé au vif. Il répondit, non plus en amant timide et gauche, mais en honnête homme qui se sent outragé:

— Moi, vous ne me connaissez pas, Cyprienne; je vous aime, c'est vrai, mais je sais ce que je suis et ce que vous êtes. Pourquoi ne suis-je pas votre frère? Je vous parlerais à cœur ouvert, je pourrais tout vous dire, et peut être finiriez-vous par m'écouter; mais je n'ai pas les droits d'un frère, et il y a bien des choses qu'il faut que je taise. Puissé-je me tromper! puissiez-vous être heureuse avec celui qui vous poursuit maintenant! Mais si jamais mes craintes venaient à se réaliser, votre père

est vieux, appelez-moi à votre défense, Cyprienne; j'accourrai avec ce cœur prêt à tout braver pour vous, et avec ces bras qui n'en craignent point d'autres, et alors malheur à celui dont vous aurez eu à vous plaindre! Adieu, Cyprienne, je rentre au Fori; je ne vous importunerai plus de mon amour. Oubliez tout ce que je vous ai dit d'abord et ne vous souvenez que de mes dernières paroles.

Michel sortit sans attendre la réponse de la jeune fille. Pendant qu'il parlait, son visage avait pris une expression si mâle et sa voix des accents si énergiques, qu'il parut à la jeune villageoise tout autre qu'elle ne l'avait vu jusqu'alors. Elle ne put demeurer insensible à un dévouement si désintéressé, et une larme, larme bien légère il est vrai, et bien vite essuyée, mouilla ses yeux. Le charbonnier ne vit point cette larme, qui l'eût payé de toutes ses peines; il était déjà loin de la maison.

Gaspard triomphait dans ses amours, mais il ne triomphait plus que là. Il ne se passait pas de jour qu'il n'éprouvât comme braconnier quelque désagréable mésaventure. Une main invisible détruisait ses pièges à lièvres et à chevreuils; la même main effaçait les coupes du gibier et en faisait ailleurs d'autres parfaitement imitées : Gaspard plaçait là ses collets et ne prenait rien. Ses déceptions de pêcheur étaient plus grandes encore : levait-il ses lignes dormantes, au lieu de truites et d'ombres, c'étaient des quadrupèdes morts qui s'y trouvaient attachés. Ses nasses

étaient placées à rebours et l'entrée tournée dans le sens du cours de l'eau ; un jour il les trouva toutes suspendues aux arbres du bord. Était-ce Michel qui causait au braconnier tous ces désagréments? Peut-être était-il trop honnête et trop fier pour descendre à de pareils moyens de vengeance. Gaspard s'embusqua vingt fois pour chercher à découvrir l'individu qui se permettait ces mystifications envers lui ; ce fut en vain. Une autre surprise non moins désagréable lui était réservée encore. Cyprienne, on le sait, avait la tête légère; son cœur valait mieux. C'était une enfant gâtée, très gâtée même, pleine de caprices, se croyant tout permis parce qu'elle était la plus riche du village et aussi la plus jolie; mais au fond elle n'avait rien de vraiment mauvais et rien surtout qu'un peu d'expérience de la vie ne pût corriger. Quel que fût son amour ou plutôt son engouement pour Gaspard, elle ne pouvait se cacher ni le chagrin qu'en ressentait son père, ni les jugements peu favorables qu'en portaient les gens du village. Le père Urbain ne lui avait adressé aucun reproche, mais il avait perdu toute sa gaieté, et il ne lui prodiguait plus ses caresses comme autrefois. Cyprienne crut même s'apercevoir une fois qu'il avait pleuré.

Certain dimanche après vêpres, Cyprienne se trouvait dans le jardin de la ferme du père Urbain. Une jolie robe neuve, qu'elle avait mise ce jour-là pour la première fois, lui avait valu une foule de compliments. Dans la journée la chaleur de-

[illegible] les joueurs de quilles eux-mêmes suspendirent leur jeu et vinrent s'asseoir au nombre de dix ou douze sous le mur du jardin, à l'ombre d'une cabane toute de roseaux. Cyprienne, qui se promenait dans le jardin, entendit facilement la conversation suivante.

— Je ne parlez pas de les [illegible], disait un villageois ; c'est la peste dans une maison !

— C'est bon, Simon, répondit un autre; on sait bien pourquoi le renard ne veut pas de miel.

— Vraiment ! j'aimerais mieux me marier avec la Jeanne-Claude, qui n'a pas seulement de quoi acheter un peigne dans une boutique à quatre sous ! Au moins la Jeanne-Claude travaille, elle est sage, on est sûr d'avoir la paix dans la maison ; mais les écervelées comme la Cyprienne, merci ! ça n'a que la paresse dans les bras et la folie dans la tête.

— Le Sarrazin la battra, c'est bien sûr ! dit un autre, et je gage qu'il ne se passe pas huit jours après la noce...

— Eh ! pourquoi ne la battrait-il pas ? répliqua un loustic du village. Le beurre ne se fait qu'à force de le battre, et ce n'est qu'en les battant qu'on obtient quelque chose des gerbes de blé.

— Bah ! dit le doyen des joueurs de quilles; elle n'aura que ce qu'elle mérite. Ce n'est pas elle que je plaindrai jamais, mais bien ce pauvre père Urbain ! Le vieux brave homme dépérit à vue d'œil. Aussi pourquoi l'a-t-il autant gâtée ? C'est tout de même bien triste de n'avoir qu'une

fille et de se voir mettre par elle au tombeau!

Cyprienne ne s'était d'abord nullement reconnue dans le portrait de la coquelicante tracé par le premier villageois. Son nom, prononcé un instant après, fut pour elle comme un coup de foudre. Elle pâlit, elle courut s'enfermer dans sa chambre, où elle versa en une heure plus de larmes qu'elle n'en avait répandu dans toute sa vie. Son père étant monté auprès d'elle, elle lui dit qu'elle était indisposée, et elle l'embrassa avec effusion, mais sans rien lui raconter de ce qui s'était passé. L'effet de cette scène fut plus profond qu'on n'eût pu l'espérer en tenant compte d'un caractère aussi mobile; mais le bien ne s'en dégagea pas tout de suite et sans difficulté. Une lutte s'engagea dans le cœur de Cyprienne entre son amour-propre et les nouveaux sentiments qui venaient d'être réveillés en elle. Toutes ses actions durant cette période trahirent l'état orageux de son âme et le combat violent qui s'y livrait. Elle se jeta un jour dans les bras de son père en disant qu'elle lui ferait bientôt une confession complète, et quand il la pressa ensuite de tenir sa parole, elle répondit qu'elle n'avait dit cela que dans un moment de léger chagrin oublié depuis longtemps. Elle renvoyait brutalement les pauvres qui venaient à sa porte, puis elle les rappelait, leur demandait pardon et les chargeait d'aumônes. Après avoir juré cent fois de ne plus revoir Gaspard, elle fut un instant presque résolue à quitter le pays avec lui et à aller vivre loin de ces affreuses

gens d'Alaise, qui s'étaient permis sur son compte des propos si noirs et si épouvantables

Cette crise dura près d'un mois ; l'issue en fut heureuse. Cyprienne n'en sortit pas une fille accomplie, mais elle s'y dépouilla cependant de bon nombre de ses défauts. Dès lors plus de coquetterie ni d'humeur moqueuse, bien moins de caprices et d'orgueil. Elle avait regardé jusqu'à ce moment comme fort au-dessous d'elle d'aller travailler aux champs; à la grande surprise de son père, qui ne pouvait en croire ses yeux, elle y alla certaine après-midi. A toute bonne action sa récompense. C'était le moment des regains; fraîche comme une églantine à peine ouverte, elle était charmante sous son grand chapeau de bergère, et quand par moments elle s'appuyait, pour reprendre haleine, sur le long manche du râteau, elle avait tant de grâce dans cette attitude que les faucheurs s'arrêtaient tous pour la regarder. Elle était lasse le soir et ses mains étaient blessées, mais elle n'annonça pas moins en soupant qu'elle retournerait faner le lendemain.

— Et tes mains! lui dit son père; vois dans quel état elles sont déjà!

— Elles s'y feront, répondit Cyprienne; il faudra bien qu'elles s'habituent.

— Non, non, je ne le veux pas, répliqua le vieillard.

— Eh bien! père, dit-elle, c'est moi qui porterai la soupe aux ouvriers le matin et à midi; vous m'accorderez bien cela, n'est-il pas vrai ?

Urbain consentit, et, tant que durèrent les fenaisons, elle porta le déjeuner et le dîner.

La conduite de Cyprienne vis-à-vis de Gaspard était dictée par les mêmes sentiments. Un jour, le jeune homme étant venu lui offrir un panier de truites toutes fraîches et qui sortaient à peine de l'eau, elle eut le courage de les refuser, en lui disant qu'il ferait mieux de s'occuper de ses champs, et qu'elle n'épouserait jamais un braconnier. Gaspard eut beau insister, il dut remporter son poisson. Elle ne lui fit pas toujours, il est vrai, un accueil aussi sévère; mais quelque beau que fût le temps, elle le reçut toujours à la maison, et non plus comme autrefois sous la treille du jardin.

Gaspard fut fort étonné de ce changement subit dont les causes lui étaient entièrement inconnues. Voyant qu'elle ne l'écoutait point, il se décida à se réformer lui-même ou au moins à s'en donner l'apparence. Il paya quelques dettes criardes, fréquenta moins certains garçons du village, alla moins souvent au cabaret. Il essaya de renoncer à la chasse et à la pêche; mais c'était là une résolution bien difficile à exécuter. Durant une semaine, il réussit à s'abstenir, et déjà il se félicitait de cette victoire remportée sur ses habitudes, quand un soir, au moment même où il allait se coucher, deux habitants du village vinrent frapper à sa fenêtre.

— Apprête-toi, lui dit l'un d'eux, nous descendons au Lison.

— Est-ce que je vous empêche d'y descendre? répondit Gaspard avec humeur. Ne connaissez-vous pas les chemins?

— Plaisantes-tu? C'est toi qui as organisé la partie; vas-tu reculer maintenant? Allons, dépêche-toi!

Entre Nans et Sarraz, le Lison traverse un parc où il forme un gour long d'un quart de lieue, ou peu s'en faut. Cette partie de la rivière est très peu pêchée, et seulement pour les besoins de la table des propriétaires du parc. Aussi le poisson y foisonne-t-il; c'est là que se prennent les plus belles pièces du Lison. Gaspard avait su quelque temps auparavant que le garde de Mme Fontanet, propriétaire du parc, devait assister au mariage d'une de ses parentes, domiciliée à dix lieues de Nans, et le braconnier avait alors averti ses deux camarades de tenir leurs engins prêts pour descendre à la rivière au premier signal. Ils venaient maintenant à leur tour lui dire que le moment était arrivé. Malgré toutes leurs instances, Gaspard persévéra dans son refus, et ils se dirigèrent vers le gour, non sans maugréer contre lui. Le jeune homme se coucha, mais il ne put dormir. Il voyait la rivière et les filets pleins de poissons, et il n'était pas là! Il se leva et ouvrit sa fenêtre. Le vent du sud soufflait, la nuit était tout à fait noire et promettait une entière sécurité. Le braconnier ne résista plus à toutes ces tentations.
— Pourquoi ne descendrais-je pas à la rivière? se dit-il à la fin. Je ne pêcherai pas; quel mal

peut-il y avoir à se promener au bord de l'eau ?

Le chemin de Sarraz à Nans est plein de cailloux roulants et en outre tout à fait rapide. Malgré l'obscurité, Gaspard s'y élança, comme s'il eût couru dans un pré tout uni. Arrivé au bord de la rivière, il jeta un morceau de pain au chien du moulin pour l'empêcher d'aboyer, escalada une haie, puis une autre encore, puis un mur de clôture haut de dix pieds, et il se trouva dans le parc. Il imita alors le cri de la chouette pour faire savoir aux deux pêcheurs que c'était lui qui arrivait, et, se glissant le long des saules, il fut bientôt près d'eux.

— Tu t'es enfin décidé, lui dirent-ils à voix basse. Allons, prends le filet; à toi l'honneur.

— Pas ce soir, leur répondit-il; je ne suis pas disposé à me mettre à l'eau; je vous regarderai faire.

Un des pêcheurs lança le trémailler dans un des endroits les plus poissonneux. Le coup avait été mal donné; il ne produisit presque rien.

— Maladroit ! dit Gaspard, tu ne mérites pas de toucher à un trémailler !

En une seconde il fut dans l'eau et lança lui-même le filet, qui cette fois se remplit de truites. Dix fois il recommença, et dix fois avec le même succès. Ce n'était plus une pêche, mais une extermination de poissons. Les paniers une fois pleins, ils cachèrent jusqu'au lendemain le trémailler dans le bois; puis tous trois, pliant sous le faix, se dirigèrent vers Salins, où pendant deux jours

la truite se vendit au prix du *poisson blanc*.

Cette pêche fit plus de bruit que n'eût voulu Gaspard. Malgré ses recommandations réitérées, ses camarades s'en vantèrent, et le fait arriva jusqu'à Cyprienne, mais sans détails précis. Elle lui adressa de vifs reproches; Gaspard soutint qu'à la vérité il était bien descendu ce soir-là au Lison, mais seulement pour prendre quelques écrevisses, et qu'il n'avait touché ni à poissons ni à filet. Cyprienne ne le crut qu'à demi, et elle lui dit nettement qu'à la première récidive tout serait fini entre eux. Le braconnier jura ses grands dieux qu'elle serait ponctuellement obéie, et le soir même il viola sa promesse. En rentrant à Sarraz, il avait trouvé chez lui le billet suivant :

« J'attends demain à déjeuner des amis du dehors qui raffolent de vos petites truites du Lison. Dépeuplez la rivière. Tâchez d'être à Salins avant neuf heures.

« LANQUETIN. »

Gaspard était fermier de M. Lanquetin et lui devait deux ou trois termes. Comment lui refuser quelques-unes de ces agréables petites truites ? Il descendit à la rivière seul et tout à fait de nuit. Cyprienne ne sut rien cette fois. Le braconnier tira de ces divers faits deux conclusions : c'est d'abord qu'étant né pêcheur comme la loutre, dont il portait le nom, il ne pourrait jamais, quoi qu'il fît, rester huit jours sans pêcher, en second lieu qu'à pêcher toujours seul et toujours de nuit, il pourrait pêcher impunément. Pour mieux

tromper Cyprienne, il lui annonça qu'il allait vendre tout son attirail de pêche et de chasse, et il afficha en effet le lendemain à la porte des maisons communes de Sarraz et d'Alaise qu'on trouverait à acheter chez lui fusil, carnier, nasses, paniers à poissons et filets de toute sorte. Quelques acheteurs se présentèrent; Gaspard demanda à dessein un prix exagéré, et il garda son matériel, dont il ne se servit guère moins souvent que par le passé.

III

Michel était cependant plus découragé que jamais. Il n'avait plus qu'un désir, oublier Cyprienne, l'effacer de sa vie. Le moment des coupes était arrivé. Tant que dura ce travail, l'excessive fatigue du corps et la compagnie des autres bûcherons le protégèrent encore contre ses pensées noires; mais, la neige une fois venue, il dut rentrer dans sa solitude. L'hiver, toujours fort rigoureux dans le Jura, fut cette année-là plus long et plus rude encore que de coutume. Le pauvre garçon ne quittait le Fori que deux fois par semaine, le dimanche pour aller à la messe et le mercredi ou le jeudi pour renouveler ses provisions. Sarraz n'ayant point d'église, il allait à la messe à Nans ou à Myon, mais jamais à Alaise, où il s'était promis de ne pas retourner avant que Cyprienne ne l'y appelât. Les cinq autres jours, il ne lui restait pour ressources contre lui-même que son corbeau Colas et quelques vieux livres

dépareillés, déjà lus vingt fois. Partout autour de lui s'étendait le désert de neige, immense, éblouissant de beauté sereine, mais plein aussi de tristesse navrante et froid comme la mort. Le silence n'en était troublé que par les croassements de quelques corbeaux affamés, et pendant la nuit par les hurlements des loups. Certaine après-midi où soufflait une bise glacée, un oiseau vint frapper du bec à la fenêtre du charbonnier, qui courut ouvrir. L'oiseau entra; c'était un bouvreuil. A peine réchauffé, il se mit à siffler un air, comme pour remercier son hôte, précisément l'air que Michel avait entendu chez Cyprienne. Dans un de ses accès de colère contre Gaspard, celle-ci n'avait rien voulu garder qui vînt de lui, et l'étourdie avait lâché l'oiseau, sans penser ni à la neige ni au froid. Le charbonnier s'empressa de lui donner à manger, il le caressa et le baisa mille fois.

Cette nuit-là, quoique couché depuis longtemps, Michel n'avait pu s'endormir. Tout à coup il lui sembla que la montagne s'emplissait d'une étrange clarté. Il se hâta de sortir. Une immense lueur planait sur la forêt avec des oscillations pareilles à celles de l'éclair. Michel jeta les yeux du côté de Sarraz; tout le village était en feu. Le jeune homme s'élança pour porter secours, courant droit devant lui et sans s'inquiéter des amas de neige où il enfonça plus d'une fois jusqu'à la ceinture. Rien de plus affreux que le commencement d'un incendie nocturne, surtout dans les

villages du Jura, où le désastre et l'horreur sont aggravés encore par les amoncellements énormes de foin dans la grange, par les toits, la plupart en bardeaux, l'absence de pompes, le manque presque absolu d'eau et la difficulté des chemins. Les paysans, réveillés en sursaut, à peine vêtus, noircis par la fumée et le feu, les cheveux en désordre, l'épouvante sur le visage, s'agitent et courent en tous sens, sans savoir ni où ils vont ni ce qu'ils doivent faire. Les enfants crient et pleurent en demandant leurs mères. Les bœufs, à peine sortis des écuries, s'échappent tout effarés à travers le village, et dans leur course furibonde renversent tout devant eux. La flamme menace les maisons voisines du foyer de l'incendie : point de pompes! Les flammèches s'abattent comme une pluie de feu sur les toits les plus éloignés : point d'eau! De toutes parts ce cri retentit : " De l'eau, ou tout est perdu!"

Michel arriva dans ce premier et terrible moment. La maison attaquée par les flammes était celle d'une pauvre mère de famille qui venait de perdre son mari. Deux fois déjà elle était entrée dans l'écurie, d'où sortaient d'affreux beuglements, pour rompre les attaches du bétail et le faire sortir, et deux fois la chaleur de l'air et la fumée l'avaient repoussée.

— Mes enfants, mes pauvres enfants! criait-elle d'une voix à déchirer le cœur, et elle cherchait à se débarrasser des bras qui la retenaient et à pénétrer de nouveau dans l'étable.

— Personne n'aura donc pitié de nous? criait-elle encore, presque folle de douleur; personne ne détachera ces pauvres bêtes?

Tous se regardaient avec stupeur; nul ne répondait. Ce fut alors qu'arriva Michel.

— Une serpe! cria-t-il, vite une serpe pour couper les attaches!

Il fit le signe de la croix et se précipita tête baissée dans l'horrible caverne. Les mugissements redoublèrent. Au bout de quelques secondes, une vache parut sur la porte, s'y arrêta un instant toute stupéfaite, et se décida cependant à sortir. Un jeune bœuf suivit et s'élança tout éperdu, comme si mille taons l'eussent piqué à la fois. Puis de nouveau une vache sortit, et bientôt trois ou quatre autres, les unes furieuses, les autres paralysées par la peur. Michel parut alors sur le seuil, haletant, ruisselant de sueur, les habits tout en lambeaux.

— Est-ce tout? demanda-t-il. Y en a-t-il encore?

— Encore cinq dans l'écurie du fond, répondit un des paysans.

L'intrépide jeune homme plongea dans une cuve plein d'eau sa tête noircie et toute brûlante, et il s'apprêtait à rentrer dans l'écurie.

— N'entre pas, Michel, crièrent vingt voix, n'entre pas! le toit va tomber.

— Je ne risque que mon corps, répondit-il; je n'ai ni femme ni enfants. Puisse seulement le bon Dieu me pardonner mes fautes!

Il se signa comme la première fois et de nou-

veau se précipita au milieu du gouffre qui vomissait des torrents de fumée chargée d'étincelles. Un bœuf encore sortit de l'écurie, mais déjà avec le poil à moitié brûlé, et presque au même instant un craquement épouvantable se fit entendre. Le toit tomba, entraînant dans sa chute une partie du plafond de l'écurie. Tous les assistants sentirent le frisson courir dans leurs veines; et de toutes les poitrines sortit le cri : " Il est perdu! "

Au bout d'une minute d'anxiété mortelle, à la grande joie de tous, Michel reparut encore, mais dans quel état! Il avait les cheveux et les habits à moitié brûlés, et ressemblait à un fantôme plutôt qu'à un être vivant.

— Décidément la mort ne veut pas de moi! dit-il à voix basse. Vingt seaux d'eau furent jetés sur ses habits; on lui présenta de tous côtés du vin; tous lui demandaient à la fois s'il était blessé; la pauvre fermière faillit l'étouffer en l'embrassant. Michel était impatient d'échapper à toutes ces démonstrations. Il parvint à se dégager sous prétexte d'aller prendre un peu de repos dans une maison du village, et dès qu'il se vit seul, il se dirigea vers le Fori, où il n'arriva pas sans peine après une si rude épreuve, meurtri comme il l'était par les pieds et les cornes du bétail.

La nuit fut mauvaise. La fièvre et le délire s'emparèrent du pauvre garçon. Tombé dans une rivière de feu, il faisait des efforts surhumains pour en sortir; mais au moment où il saisissait la berge, des bœufs furieux le rejetaient à coups de

cornes dans la fournaise. Ce ne fut qu'au bout de quarante-huit heures que Michel revint à lui. Il se leva et voulut boire. Avait-il dans sa fièvre épuisé sa provision d'eau? L'avait-il renversée? Pas une goutte n'en restait. Colas était tout languissant, le bouvreuil de Cyprienne était mort de soif. Il fit fondre de la neige et but à longues gorgées. Tous, à Sarraz et à Alaise, vantaient son dévouement héroïque; personne ne venait s'assurer s'il était mort ou vivant. La fermière dont il avait sauvé le bétail était absorbée par mille soins, et les autres habitants ne songeaient pas qu'il pût avoir besoin d'eux. Au bout de quelques jours, la pauvre femme commença cependant à s'inquiéter de n'avoir point de nouvelles de celui qu'elle appelait son sauveur, et elle envoya ses fils au Fori. Ils trouvèrent Michel dans un état de faiblesse extrême et presque sans connaissance. Un jour plus tard, et le pauvre garçon serait mort de faim et de froid. Le même soir, la bonne femme s'assit au chevet du malade, et tout péril fut bientôt écarté par ses soins vraiment maternels, secondés par la vigoureuse constitution du charbonnier. Le printemps approchait; ses premiers souffles favorisèrent la convalescence du jeune homme et lui versèrent promptement de nouvelles forces.

Le dimanche des *Brandons* est connu sous d'autres noms dans le Jura, et en particulier sous celui de fête des *Chevânes*. Les *chevânes* sont les feux allumés sur les hauteurs en l'honneur des

mariés de l'année. Cette coutume s'observe encore dans beaucoup de villages jurassiens. Le soir de cette fête, tout ce qu'il y avait dans Alaise de garçons et de filles s'achemina vers les Montfordes, où avaient été dressés autant de mâts chargés de fagots que le curé avait béni de couples cette année-là. Des barils de vin avaient été apportés aux frais des nouveaux époux, et aussi, selon l'usage, les *pois grillés*. Cyprienne et Gaspard étaient de la fête. Michel avait résolu de n'y point prendre part; mais il fut entraîné malgré lui par quelques jeunes gens. Après une première libation, le feu fut mis aux *chevânes*, qui remplirent tout à coup de lueurs la forêt et le ciel. Tous alors, garçons et filles, la main dans la main, entonnèrent, en dansant autour des feux, une ronde chantée tantôt par le chœur tout entier, tantôt seulement par un des coryphées.

L'usage veut que la plus proche parente de la mariée remplisse le rôle de marraine. Elle sort des rangs et choisit elle même son compère. Cyprienne était cousine de celle des mariées pour qui avait été dansée la première ronde. A la fin du second couplet, déjà Gaspard s'apprêtait à lui tendre la main, et peut-être n'eût-il pas attendu pour l'embrasser que le chœur l'y invitât ; mais Cyprienne alla droit à Michel. Le brave garçon fut si ému qu'il faillit tomber à la renverse. La jeune villageoise offrit ses joues de bon cœur. puis, quand ce fut à son tour d'embrasser Michel, elle lui donna un franc et cordial baiser. La cousine de

Cyprienne offrit ensuite les *pois grillés* et on fit circuler le vin. La même ronde et les mêmes libations recommencèrent pour chacun des autres couples. Les barils une fois vides et les *chevânes* éteintes, tous redescendirent vers Alaise en continuant à chanter.

Grande joie passe vite, dit le proverbe. Michel se demanda le lendemain s'il irait ou non chez Cyprienne. Pouvait-il se regarder comme appelé par elle ? N'avait-elle pas au contraire cédé seulement à un de ces caprices qui étaient le fond même de sa nature ? L'accueil moqueur qu'il avait reçu d'elle quelque temps auparavant le glaçait d'épouvante. Même en la supposant sincère et bien disposée envers lui, ne trouverait-elle pas ridicule un tel empressement ? Michel prit un moyen terme : il irait à Alaise dans l'espoir d'y rencontrer Cyprienne, mais il ne se présenterait pas chez elle. Deux heures après, il arriva au village.

— A la bonne heure ! lui dit le premier villageois qu'il rencontra, tu bats le fer pendant qu'il est chaud. A quand cette noce ?

— J'espère que tu vas nous faire danser ? lui dit un peu plus loin un jeune paysan.

— M'as-tu déjà choisi un compagnon ? lui demanda une jeune fille.

Michel, contrarié de voir son amour ainsi deviné, n'osa pas s'engager plus avant dans le village par crainte d'autres propos du même genre, et il prit un chemin qui conduisait dans

[illegible] velle poursuite.

Pendant que Michel s'abandonnait [illegible] au découragement, le braconnier [illegible] au contraire d'activité pour [illegible] des Monts fordes. Il demeurait fidèle à sa devise [illegible] au lieu de hêler et ne pas perdre un seul [illegible] dent. Jamais il n'avait été plus assidu auprès de la jeune fille, et il ne reculait, pour l'amener à ses fins, devant aucun moyen. Il mentait [illegible] imperturbablement. A l'entendre, il ne chassait plus, ne pêchait plus, double sacrifice qui lui avait été bien pénible, mais devant lequel il n'avait néanmoins pas hésité un instant. Il [illegible] tait et mentait ainsi en toute circonstance et à propos de tout. Un jour Cyprienne s'était blessée légèrement à la main; à la vue de quelques gouttes de sang, elle se crut tout à fait perdue.

— Ah ! dit-elle à Gaspard en pleurant [illegible] vais seulement de la [illegible] ! Mais [illegible]

en avoir ? On dit qu'elle ne croît que sur les rochers du Lison et dans les endroits où il faut risquer sa vie.

La *souveraine* est une plante qui, au dire des paysans du Jura, guérit tous les maux.

— Dans deux heures vous en aurez, répondit le braconnier, ou bien on me trouvera au pied des rochers tout fracassé et n'ayant plus besoin de rien.

Il feignit de se diriger vers les rochers du Lison, et alla cueillir la plante incomparable à cent pas derrière sa maison, dans un endroit tout à fait uni, où selon le mot villageois, un aveugle eût dansé en sabots. De retour à Alaise, il raconta avec emphase à Cyprienne les vipères qu'il avait tuées, celles qui avaient failli le mordre, et les chutes de trois ou quatre cents pieds auxquelles il n'avait échappé que par miracle.

— Merci, lui dit Cyprienne en lui tendant affectueusement la main, c'est un service que je n'oublierai pas.

— A quand la récompense ? demanda aussitôt Gaspard; vous savez qu'il n'en est qu'une pour moi, et que je la réclame depuis longtemps.

— Bientôt peut-être, répondit la jeune fille.

Grâce à toutes ces supercheries, le braconnier regagnait chaque jour du terrain, d'autant plus que, par timidité et scrupule poussés à l'excès, son rival lui laissait le champ entièrement libre. Une année s'écoula de la sorte. Le mois de juin revint, et avec lui la fête d'Alaise. A cette occa-

sion eut lieu une *faille*, c'est-à-dire une pêche *aux flambeaux* ou plutôt aux *fagots allumés*.

Elle commença vers neuf heures du soir. En quelques instants, la rivière se couvrit de pêcheurs, les uns portant les fagots enflammés, les autres harponnant le poisson attiré par ces lueurs, d'autres encore lançant les filets. Les femmes et les enfants faisaient la guerre aux écrevisses. Tous étaient munis de lanternes; de grands feux brillaient çà et là sur les deux rives, aux points où les pêcheurs avaient déposé leurs habits et où ils devaient apporter leurs prises. Effrayés par toutes ces lueurs, les renards, martres, loutres, blaireaux et fouines, dont le bois est rempli, glapissaient et cherchaient à fuir. Les martinets et les corneilles, qui nichent par milliers dans les rochers, tournoyaient au-dessus du gouffre en poussant dans leur vol effaré des cris d'effroi, auxquels s'ajoutaient encore les aboiements des chiens, les plaintes des chouettes et les ricanements lugubres du hibou que les paysans du Jura nomment *huperon*. Les échos des rochers répétaient tous ces bruits en leur prêtant des accents vagues et indéfinissables qui semblaient entièrement étrangers au monde que nous habitons.

Gaspard et Michel étaient au nombre des pêcheurs. Le père Urbain était venu lui-même, en laissant Cyprienne pour garder la maison. Armé du filet, Gaspard foudroyait le poisson d'une main infaillible. Tous admiraient son adresse; il était vraiment le roi de la fête. Tout à coup on ne

le vit plus. On le cherchait partout, on l'appelait de tous côtés; point de réponse. Ses habits étaient bien à l'endroit où il les avait déposés au moment d'entrer dans l'eau. S'était-il noyé? Il nageait comme un poisson et plongeait comme un martin-pêcheur. Pendant qu'on le cherchait ainsi d'aval et d'amont, Gaspard s'était vêtu en toute hâte d'autres habits qu'il avait cachés dans les bois, et il s'était mis à gravir le long et rude sentier qui du Lison mène à Alaise. Il savait le village presque désert et Cyprienne seule au logis, et il se proposait de l'enlever; mais il avait compté sans son rival. Michel ne l'avait pas perdu de vue un seul instant, et, devinant bien vite son projet, il avait juré de sauver à tout prix Cyprienne et le père Urbain. Il fallait arriver avant lui au sommet de la berge. Malgré la nuit, malgré tout le danger d'une pareille escalade, le jeune homme n'hésita point à gravir un de ces rochers presque à pic par où les coupeurs précipitent jusqu'au chemin d'exploitation parallèle à la rivière les bois qu'ils viennent d'abattre au sommet même de la berge. La chute des fagots et des souches avait entraîné toute la terre et mis entièrement le rocher à nu. Michel s'accrocha aux saillies, profita de chaqne fente de la roche et de chaque relief, tomba et se releva, se meurtrit les mains, se meurtrit tout le corps, et continua d'avancer. Il touchait au but, quand un dernier et formidable obstacle se dressa devant lui. Il n'avait plus qu'un rocher à gravir, mais droit comme un mur

et impitoyablement à pic. Un arbuste, un seul, sortait d'une crevasse et pouvait faciliter l'escalade; c'était un buis, plante cassante s'il en est. Si l'arbuste venait à rompre, rien n'arrêterait la chute du jeune homme jusqu'au fond du gouffre de cinq cents pieds.

— A la garde du bon Dieu ! dit Michel en se signant, comme il avait déjà fait à Sarraz en présence d'un danger non moindre. Le buis tint bon; d'un nouvel élan l'intrépide jeune homme atteignit la crête. Il était tout haletant, tout épuisé de fatigue; il eut toutefois le temps de reprendre haleine avant l'arrivée de Gaspard. Le sentier suivi par celui-ci n'atteignait en effet la plateforme qu'au prix de détours sans nombre.

— Qui vive ? dit le braconnier en apercevant un individu tranquillement assis au milieu du chemin et barrant le passage.

— Ami, répondit ironiquement Michel.

Gaspard reconnut la voix et fut sans doute peu satisfait de la rencontre.

— Ote-toi de là et laisse-moi passer, dit-il brusquement.

— Impossible, répondit Michel du ton le plus calme.

Et lui montrant à la clarté de la lune ses mains meurtries et tout en sang :

— Regarde, ajouta-t-il, ce n'est que pour arriver ici avant toi que je me suis mis dans cet état.

— Je te le répète, reprit Gaspard en s'animant de plus en plus, laisse-moi passer !

— Je te le répète à mon tour, c'est impossible.

— C'est ce que nous allons voir.

Une lutte terrible s'engagea sur le bord du rocher. Le braconnier avait le dos vers l'abîme; son adversaire n'employa pas d'abord toutes ses forces par crainte de l'y précipiter, mais il parvint enfin à lui faire prendre une autre position, et alors, par une brusque et foudroyante secousse, il le terrassa aussi aisément qu'un enfant.

— Je pourrais t'envoyer d'ici engraisser les truites, lui dit-il, mais je veux encore t'épargner pour cette fois. Lève-toi et retourne à la rivière; tu ne feras pas, c'est moi qui te le dis, d'autre pêche aujourd'hui.

Gaspard écumait de rage : il fit mine un instant de vouloir recommencer la lutte; mais le calme de Michel et la vue de ses poings terribles refroidirent bien vite son humeur batailleuse, et il redescendit le sentier.

A partir de cette rencontre, la lutte des deux rivaux ne pouvait plus se prolonger. Michel eut un jour à se rendre à Myon pour le règlement de ses comptes. Il s'était de nouveau interdit le chemin par Alaise; il prit celui du Lison. On était au mois d'octobre; toute forêt est belle à ce moment de l'année, mais toute forêt n'a pas une variété d'arbres égale à celle qui avoisine le Lison, ni par conséquent la même richesse de ces teintes automnales, éclatantes et veloutées, qui sont à la fois la joie et le désespoir du peintre, et dont l'ensemble forme le plus magnifique et le plus suave

des tableaux. Au confluent du Lison et du Todeure est un oratoire rustique qui est en grande dévotion dans le pays; on le nomme l'oratoire de Marghoué. Les hommes se signent en passant, les femmes s'agenouillent et disent de longues prières. Parmi les dévots les plus zélés de la madone de Marghoué était un de ces vieux mendiants qu'on appelle dans le pays des *branle-ticlets*. Le père Benoît (c'était son nom) avait une soixantaine d'années; trois fois par semaine, son sac de toile sur le dos, il faisait sa tournée sur le massif, et trois fois par semaine il exploitait l'autre rive; le dimanche, il restait dans son village et chantait au lutrin. Les paysans lui donnaient peu d'argent, mais beaucoup de morceaux de pain, avec lesquels il engraissait un porc et des poules. On n'ignorait pas dans le pays l'usage qu'il faisait de ces aumônes, mais le père Benoît était si gai, il savait tant de vieilles histoires; bref; il avait tant de manières d'amuser le monde, qu'il ne trouvait jamais ni porte ni huche fermées. La dévotion ne l'empêchait point de rire avec les jeunes villageoises, dont il savait tous les secrets, et au besoin de se faire le messager de leurs amours.

Le vieux mendiant ne manquait jamais de s'arrêter à l'oratoire après sa tournée sur le massif. C'était là qu'il payait en prières les aumônes qu'il avait reçues. Il s'était fait un tarif invariable : pour un sou, un *Pater* et un *Ave*; pour un morceau de pain, un *Ave* seulement. Une paire de souliers ou un pantalon étaient cotés dix *Ave* et

autant d'oraisons dominicales. Pour ne point se tromper dans ses comptes, le branle-ticlets commençait par étaler son argent sur la balustrade de l'oratoire, et il ne le remettait dans le sachet de cuir qui lui servait de bourse que sou par sou, et seulement chaque pièce une fois rachetée. Il vidait ensuite sa besace et procédait de la même manière. Quand le dernier morceau de pain était rejeté dans le sac, le mendiant se levait, content comme un débiteur qui vient enfin de solder ses créanciers, et si quelque fillette passait en ce moment, il était plus que jamais en verve de joyeux propos.

Benoît se trouvait à la Marghoué au moment où Michel y arriva. En apercevant le charbonnier, il se leva avec une vivacité toute juvénile, et se mit à lancer son chapeau en l'air en criant de toutes ses forces :

— Il ne l'aura pas, Fillette, il ne l'aura pas!... Ah ! je ne suis qu'un vieux fainéant ! je ne suis qu'un vieux mendiant ! « Passe ton chemin, vieux mendiant, ou je t'enferme dans l'étable avec les porcs. » Il m'a dit cela, Fillette, mais il s'en repentira. Il ne l'aura pas, c'est moi qui te le dis.

— Michel ne comprenait rien à ces étranges paroles; il crut le mendiant devenu fou. Celui-ci expliqua aussitôt à Michel que, passant à Sarraz quelques mois auparavant, il avait demandé un morceau de pain à Gaspard, qui, non content de le lui refuser, l'avait menacé, en présence de

[illegible]

— [illegible]

— [illegible]

Michel [illegible] tout le jour presque [illegible]. Plus d'une fois il lui arriva de lancer son chapeau en l'air, comme le vieux mendiant, en criant : [illegible] ne l'aura pas ! — Pendant toute une semaine, il ne s'écarta pas un instant de sa baraque et fut toujours en grande toilette et prêt à partir pour Alaise. Point de Benoît : fatigué d'attendre, il alla à Refrancie. Le branle-tickets avait ce jour-là son sac sur le dos, et il faisait sa tournée par les villages. Comme Michel revenait, un paysan de Sarraz lui apprit que Gaspard avait annoncé partout son mariage, et que le jour du repas de fiançailles était déjà fixé. Le pauvre garçon fut obligé de s'appuyer à un arbre pour ne pas tomber. Plus de doute, le mendiant s'était joué de lui,

comme Cyprienne, comme le père Urbain, comme le monde tout entier. Il résolut de quitter le pays. Le lendemain matin, il allait sortir pour aller chercher du travail aussi loin que possible d'Alaise, quand s'ouvrit la porte de sa baraque, et le vieux mendiant entra, la figure riante, comme un messager de bonne nouvelle.

— Es-tu prêt ? lui dit Benoît; nous allons dîner chez Cyprienne.

— Elle a donc changé de sentiments ? s'écria le charbonnier, elle ne l'aime donc plus ?

— Je ne t'ai pas dit cela, mon garçon; mais la sainte Vierge est bien bonne pour ceux qui ont foi en elle, et il peut se passer bien des choses dans un tour de soleil. Allons, dépêche-toi!

— Je vous remercie, père Benoît, mais je n'irai pas.

— Vas-tu faire l'enfant ? Veux-tu qu'elle soit malheureuse toute sa vie avec ce misérable-la ? La sainte Vierge ne te le pardonnerait jamais ! Et le père Urbain qui t'attend comme un sauveur, et qui, ce matin encore, m'a demandé, les larmes aux yeux, de ne pas manquer de t'amener aujourd'hui même chez lui ! Tu le trouveras bien vieilli; il a tant souffert de ce qui se passe dans sa maison ! Veux-tu lui donner le coup de la mort ?

— J'irai, père Benoît, bien que n'attendant de ma démarche qu'un affront de plus; mais je ne veux pas que ma conscience puisse rien me reprocher.

Il y avait ce jour-là grand dîner chez Urbain;

sept ou huit notables du village y assistaient. Gaspard était assis près de Cyprienne : il avait l'air radieux. Le dîner n'était commencé que depuis quelques instants, quand entra le mendiant suivi de Michel. Urbain leur souhaita cordialement la bienvenue et les invita à prendre place à table. Cyprienne parut surprise; elle salua Michel avec embarras, mais d'un air qui n'avait rien d'hostile. Gaspard au contraire était tout à fait mécontent, et, comme il se croyait déjà le maître de la maison, il ne cherchait nullement à cacher sa mauvaise humeur.

— Eh bien ! la Loutre, dit Benoît, qui voulut brusquer l'attaque, comment va la pêche ? On dit que tu prends maintenant plus de rats que de truites et que tu as inventé une nouvelle manière de poser tes nasses : est-il vrai que c'est sur les arbres que tu les mets à présent ? Ce n'est guère le chemin du poisson.

Gaspard s'était bien gardé de raconter à qui que ce fût les mystifications dont il était l'objet. La scène qui s'était passée à Sarraz entre le mendiant et lui se présenta tout à coup à sa mémoire, et il se souvint en même temps d'avoir rencontré deux fois Benoît au bord de l'eau avec des allures singulièrement suspectes.

— C'est donc toi, vieux scélérat s'écria-t-il avec colère et comme tout hors de lui-même; tu vas me le payer !

Benoît se replia vers Michel, dont la vue seule suffit pour arrêter tout court l'agresseur.

— Je ne vous comprends vraiment pas, père Urbain, dit le braconnier en battant en retraite; comment pouvez-vous recevoir chez vous et faire asseoir à votre table un vieux besacier comme celui-là ?

— Moi, dit avec calme le mendiant, fort de la protection de Michel, je vaux mieux que toi et cent fois mieux. Je demande mon pain, c'est vrai, mais ai-je jamais fait tort à personne ? M'a-t-on vu voler, comme toi, le poisson et le gibier qui ne m'appartenaient pas ? On me donne un sou, je suis content, et je prie la sainte Vierge pour celui qui me l'a donné; mais il te faut, à toi, des cinq cents francs d'un seul coup, et Dieu sait par quels moyens tu te les procures !

Gaspard pâlit à ces dernières paroles du mendiant.

— Il faut que je vous raconte une histoire, continua le père Benoît avec le même calme. Vous connaissez tous Agathe Bergier; elle avait perdu ses parents, elle était riche. Gaspard est allé lui faire la cour, et il est parvenu à s'en faire aimer. Il se souciait peu de l'épouser, aimant mieux continuer sa vie malhonnête. La pauvre Agathe était confiante; il lui a fait signer un papier par lequel ils s'engageaient à s'épouser dans les six mois, avec charge pour celui des deux qui retirerait sa parole de payer cinq cents francs à l'autre. Une fois le papier signé, ce mauvais sujet alla tous les dimanches se griser et se battre à Myon. Effrayée du sort qui l'attendait

avec un pareil homme, la pauvre fille retira sa parole et lui envoya les cinq cents francs. Est-ce vrai ? Qu'as-tu à répondre à cela ?

— Mensonge, affreux mensonge ! s'écria Gaspard, qui avait cru pouvoir compter sur la discrétion intéressée de sa victime.

— Garde pour toi le nom de menteur, répliqua le mendiant; il te convient mieux qu'à moi. Je suis allé trouver Agathe ; elle a commencé par me dire qu'on m'avait trompé. Je lui ai fait remarquer alors qu'il s'agissait de sauver des pièges de Gaspard une aimable et excellente jeune fille. Agathe a bon cœur; elle s'est mise à pleurer, et elle est allée chercher dans son armoire le reçu des cinq cents francs. Tu as dit tout à l'heure que je mentais : connais-tu cette signature ?

Gaspard eut un nouveau moment de confusion; mais il se remit bientôt.

— Que signifie tout ceci ? dit-il avec une assurance effrontée. Est-ce un complot contre moi ? Il faudrait le dire. Est-ce ma faute si Agathe s'est mise à m'aimer ? Je ne lui ai fait aucune avance : c'est elle qui a rêvé un mariage entre elle et moi, et c'est elle qui, pour mieux me lier, a imaginé ce dédit de cinq cents francs. Elle pensait que je ne pourrais jamais payer une pareille somme. Je ne suis pas riche; je gagne ma vie en travaillant. Plus tard elle a changé d'avis, et elle a payé les cinq cents francs; valait-il mieux qu'elle ne les payât pas ? Est-ce que ce vieux mendiant a

quelque chose à voir dans tout cela ? Il dit que je me suis grisé : je ne m'en souviens nullement; mais quand même cela me serait arrivé une fois ou deux, y a-t-il là de quoi pendre un homme ? Pour ne rien cacher, j'étais malheureux, et je cherchais à m'étourdir. C'est précisément alors que j'ai vu Cyprienne pour la première fois, et dès ce même jour j'avais juré que je n'en aimerais jamais une autre; mais comment me dédire ? Je n'avais pas le premier sou des cinq cents francs. J'ai bien souffert; vous pouvez me croire. Pourquoi n'ai-je pas connu Cyprienne un an plus tôt ?

Ce système de défense parut ne pas trop déplaire à la jeune villageoise, dont le visage irrité se radoucit sensiblement. Le mendiant s'en aperçut et il eut recours aussitôt, pour en finir, à un dernier argument qu'il savait irrésistible.

— Tais-toi, impudent, dit-il; c'est trop d'effronterie. Cyprienne, il faut que j'achève de vous ouvrir les yeux. Votre amour-propre sera peut-être un peu blessé; mais qu'importe, si c'est pour votre bien et pour le bien de tout le monde ? L'an dernier, dans la nuit du 1er mai...

— Taisez-vous, père Benoît, s'écria Michel, de grâce, taisez-vous !

— N'est-ce pas lui qui a planté l'if sous ma fenêtre ? demanda Cyprienne. Il me l'a dit cent fois.

— Il était avec le Rougeaud. Gaspard a apporté un cerisier de Sarraz, et tous deux ils l'ont planté. Le Rougeaud s'en est vanté le

lendemain en présence de dix garçons du village; j'y étais, et je l'ai entendu. C'est à vous Cyprienne que Gaspard a fait l'insulte du cerisier, l'emblême des coquelicantes. Michel est venu un peu plus tard; il a arraché l'arbre d'affront, et a mis à la place l'arbre d'honneur. Est-ce vrai, Fillette? est-ce vrai, père Urbain ?

— J'ai vu tout cela de mes yeux, dit Urbain à sa fille; mais je n'ai jamais osé t'en parler: j'avais peur de te faire trop de peine.

Cyprienne tomba évanouie. Tous se précipitèrent vers elle, sauf Gaspard, qui profita du moment pour gagner la porte et disparaître. Revenue bientôt à elle, la jeune fille se jeta aux genoux de son père en lui demandant pardon, puis elle tendit la main au charbonnier et le pria de lui pardonner aussi. Le vieux mendiant s'était agenouillé dans un coin de la salle, et il remerciait à haute voix la madone de la Marghoué par un déluge d'oraisons latines dont il ne comprenait pas le premier mot. On se remit à table, Michel occupant la place de Gaspard; mais tous étaient encore émus. Le père Benoît prononça un de ses sermons burlesques qui ramena bien vite la gaieté.

A un mois de là, Michel quittait l'état de charbonnier; Cyprienne et lui recevaient des filles du village les dragées nuptiales et le mouton enrubanné Cyprienne était ravissante ce jour-là, et les anciens du pays disaient tout haut n'avoir jamais vu une aussi belle mariée. Michel voulut donner la clé des champs à Colas, dont les ailes

étaient repoussées; mais le corbeau ne voulut jamais se séparer de son maître. Le vieux mendiant fut plus sauvage ; en vain Michel et tous les siens le pressèrent-ils de venir demeurer avec eux, Benoît préféra garder son sac et son indépendance. Cyprienne devient de jour en jour plus attentive à tous ses devoirs, sans rien perdre de sa piquante et gracieuse vivacité. Les pots de fleurs s'étalent encore sur les fenêtres de la maison, et peut-être, contre l'ordinaire, ne doivent-ils pas de longtemps disparaître.





LE GARDIAN

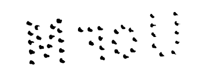
DE LA CAMARGUE

Souvenirs des Maremmes du Rhône

I

A l'embouchure du Rhône et dessinée par les sinuosités du fleuve, s'étend une région célèbre dans tout le midi pour la sauvage étrangeté de ses aspects: c'est la Camargue. Avant d'y conduire le lecteur et de lui faire connaître les habitants par un épisode tiré de leur vie même, on nous permettra de dire quelques mots du théâtre où s'est passée la simple histoire que nous voulons raconter. Ici comme dans certaines terres vierges, la nature et l'homme sont unis par des liens dont on comprendrait mal la puissance, si la description ne venait compléter le récit.

Ce pays n'a pas toujours été abandonné à cette sorte d'état sauvage dont le spectacle nous étonne en pleine civilisation. De belles et actives cités s'y élevèrent: les Saintes-Maries, Aigues-Mortes, jouirent longtemps du mouvenent et de la prospérité d'un véritable port de mer. Bientôt cependant les inondations et les atterrissements du Rhône vinrent changer les conditions de la contrée et ruiner à la fois son agriculture, son commerce et son industrie. Touchant au terme de son cours, non moins bizarre et désordonné que celui du Nil, le grand fleuve venu des Alpes charrie des débris d'origine diverse, qu'il abandonne sur le sol riverain avant de disparaître dans la mer. Ces débris, qui, enlevés souvent aux montagnes de la Suisse, ont traversé les calmes eaux du lac de Genève, puis les gouffres du Dauphiné, viennent s'amonceler près de la Méditerranée avec les détritus d'animaux et de végétaux en décomposition. Ainsi s'est formé peu à peu le terrain exceptionnel de la Camargue. Ce terrain offre de singuliers contrastes. Un épais limon qui borde le delta du Rhône y donne les plus riches produits; on ne rencontre sur cette terre d'alluvion que champs aux épis d'or, vertes prairies, arbustes aux fruits veloutés; mais pénétrez dans l'intérieur de l'île de la Camargue, et le plus sévère des spectacles attristera vos regards. Vous serez en face d'un marais immense. Un étang profond, l'étang de Valcarès, en occupe le milieu. Quelques landes sablonneuses où de



sombres *pinèdes* (bois de pins) coupent seules çà et là cette plaine verdâtre à demi liquide. Et pourtant dans ce triste paysage il y a encore un charme étrange, qui naît de la majesté des lignes, du calme partout répandu, de ce silence ininterrompu qui est une des harmonies du désert.

Tout dans la Camargue montre l'action puissante de la nature en travail. Les dépôts de la mer et ceux des fleuves y sont sans cesse mêlés et confondus. Pendant l'hiver, les étangs, grossis par les pluies, inondent la plaine et vont se rejoindre à la mer; pendant l'été, des flaques d'eaux stagnantes infectent le pays de miasmes délétères. Pierres et cailloux sont inconnus sur cette terre plate et grise. Les plus petites fleurs y ont un cachet bizarre qui les distingue des fleurs de même espèce venues en d'autres pays. Le feuillage des marguerites, des camomilles, des asters, si léger d'ordinaire et si frêle, devient lourd et glauque dans ce sable limoneux et salin.

Le contact de la mer donne à la Camargue un autre caractère original. Comme si elle voulait disputer au Rhône son empire et ensevelir le delta sous ses flots, la Méditerranée bat sans relâche ses côtes sablonneuses. Son passage se trahit partout, ici par des miasmes pernicieux, là par d'âcres parfums, plus loin par des dépôts salins, ailleurs par des algues séchées, et des bassins d'eau salée s'étendent de loin en loin sur le sol. La Camargue en un mot est le royaume du sel: l'air, l'eau, les plantes, le sol, les canaux qui

distribuent les eaux du Rhône, tout en est imprégné.

La principale récolte de ces savanes aqueuses ou *rozelières*, comme on appelle ces prairies paludéennes, consiste en joncs et en roseaux. Excellente nourriture pour les bestiaux, ces plantes servent aussi à former la toiture et les cloisons des chaumières, à fabriquer des chaises, à faire d'immenses paillassons pour garantir de la pluie les tas de sel et préserver des efflorescences salines les terres nouvellement ensemencées. La saunaison apporte chaque été le mouvement et la vie sur ces landes incultes, qui fournissent à la France son meilleur sel.

La population est digne du pays. Elle est faite pour la lutte sous deux formes différentes, la lutte hardie et la lutte patiente. C'est tantôt à dompter des animaux à l'état sauvage, tantôt à braver pour la récolte du sel les émanations d'un sol délétère, que l'homme doit s'employer. Moustiques altérés de sang, pléiades de sauterelles jaunâtres, oiseaux de marais silencieux comme des ombres, reptiles venimeux s'enroulant dans la fange, rappellent sans cesse à l'habitant de la Camargue les forces de la nature qui pèsent sur lui, et auxquelles son honneur est d'opposer un invincible courage. Ici paissent des taureaux sauvages enfoncés jusqu'au poitrail dans les joncs des rozelières; là galopent des chevaux farouches, la crinière en désordre, sur la terre durcie par le sel. Chose étrange, ces taureaux de la Camargue

sont tous d'un noir d'ébène, et la robe des chevaux est au contraire d'une parfaite blancheur.

Au milieu des taureaux règne le *gardian*. C'est un pâtre chargé de les surveiller, comme l'indique son nom, et il accomplit cette tâche avec le concours d'un bœuf des plus pacifiques, le *dondaïre* ou bœuf sonneur, dont le collier de bois porte une large clochette. Par quel moyen mystérieux ce bœuf paisible impose-t-il sa volonté à ses turbulents compagnons, que jamais sa sonnette ne trouve rebelles? C'est un de ces mille secrets de la nature qu'on remarque sans pouvoir les expliquer. Quant au gardian, il a pour toute arme un trident de fer. Monté le jour sur sa blanche cavale, dormant la nuit à la belle étoile, coiffé d'un mouchoir que recouvre un vaste chapeau de feutre, vêtu d'une blouse de peau, les jambes nues et le teint hâlé, l'athlétique gardian de la Camargue rappelle les sauvages cavaliers des pampas américaines. Ces hommes indomptables aiment leur vie indépendante et rude. On les voit tantôt lancer audacieusement à travers les marais leurs cavales frémissantes, tantôt passer comme un éclair sur la lisière d'une pinède, escortés d'un noir troupeau qui les suit en mugissant. Ils sont connus et redoutés des farouches animaux dont la garde leur est confiée. A leurs cris stridents, on voit accourir de tous les points de l'île des bandes tumultueuses de chevaux et de taureaux qui bondissent autour d'eux. Le gardian est le véritable roi de la Camargue.

Tout autre est l'existence du *Saunier*. Enfermé l'hiver dans une petite masure devant les bassins déserts, l'été il devient le chef d'une armée de travailleurs. A l'opposé des gardians, les sauniers, enchaînés aux bords de leurs salines, ne connaissent d'autres joies que celles de la famille et du foyer. Une bande d'enfants rachitiques et pâlis par les fièvres jouent au soleil devant les portes de leur demeure. La vue de ces misérables familles est d'une navrante tristesse. Des privations de toute sorte, la monotonie de leur existence, les maladies qu'amène le voisinage des marais, feraient de ces pauvres gens les créatures les plus à plaindre du monde, si à côté d'eux on ne trouvait des êtres plus malheureux encore, les douaniers, qui sont condamnés à végéter sur cette plage aride, sans connaître même les douceurs de la vie de famille.

Tel est l'aspect général, telle est la population de la Camargue. Qu'on veuille bien nous suivre maintenant dans une des parties les plus sauvages de cette région, dans une île formée au sud de la Camargue par deux bras du Rhône, — le *Rhône-Mort* aux eaux lourdes et jaunâtres, le *Petit-Rhône* aux flots tumultueux et rapides. Aucun hameau ne dessine sa silhouette dans cette partie de la Camargue : une sombre pinède s'y étale au bord de la mer ; la solitude des marais n'y est troublée que par le vol alourdi des oiseaux aquatiques; les traces des sabots des taureaux et des chevaux sont les seules empreintes qui se voient sur le

sable. Aussi dans le pays désigne-t-on cette île inculte, malsaine et déserte sous le nom caractéristique du *Sauvage*. Au milieu du Sauvage se trouve une lande vraiment désolée : une pauvre masure de saunier s'élève sur le bord, et un petit poste de douaniers apparaît sur la dune voisine. Cela s'appelle le *rode du Sansouïre* (le lieu salin). Le souvenir d'un épisode assez rare dans la vie monotone des populations de la Camargue, l'amour d'une saunière pour un gardian, recommande cette humble masure à notre attention.

Dans les premiers jours de l'hiver de 1840, par une bise glacée qui faisait craquer les branches sèches des pins et frémir les roseaux, une famille de sauniers vint s'installer au rode du Sansouïre, qui, à cause de ses miasmes pernicieux et de ses chétifs revenus, avait été abandonné. Les nouveaux sauniers étaient de pauvres gens qui avaient travaillé à des rizières sur le bord du Rhône. Des inondations survenues dans ces parages avaient emporté tout à coup, avec la récolte du propriétaire, la demeure et le gagne-pain des ouvriers. Après s'être demandé avec désespoir ce qu'ils allaient devenir sans abri, sans ressources et sans travail, ils avaient accepté comme un bonheur inespéré l'emploi de sauniers. Un jeune ménage, une vieille femme, la mère du mari et une petite fille âgée d'un mois composaient toute la famille.

Grand et maigre, le saunier, nommé
avait ce teint plombé qui annonce l'infl

mauvais air. Il était déjà courbé par le travail, et ses mains, bien que fortes et calleuses, tremblaient comme celles d'un vieillard. Sa mère était réduite par la fièvre à un tel état d'émaciation qu'on ne l'appelait que *Fennète* (diminutif de femme). Quant à la jeune épouse, elle avait reçu le surnom de *Caroubie*, sans doute à cause de son goût prononcé pour le fruit du caroubier, et aussi parce que sa taille élancée et la couleur rougeâtre de ses cheveux rappelaient la teinte propre aux gousses de cet arbre. Ayant fait péniblement la route à pied, chargée de quelques hardes et d'outils indispensables, après s'être égarée souvent au milieu des marécages, la pauvre famille arriva exténuée et grelottante au Sansouïre. Quelle ne fut pas sa surprise et sa joie de trouver la masure ouverte et égayée par un bon feu de branches de pin ! Sur la table était disposée une collation et une cruche d'eau douce, le bien le plus précieux de ces parages salins, invitait à se désaltérer.

Les sauniers hésitaient pourtant à prendre place à la table servie, lorsque la porte s'ouvrit doucement, et un jeune homme maigre et pâle apparut sur le seuil. C'était un des douaniers du poste voisin. Affaibli, presque brisé par une existence automatique, le jeune douanier avait appris que de nouveaux sauniers allaient s'établir au Sansouïre. Il faudrait avoir vécu longtemps avec un ou deux camarades fiévreux et taciturnes pour comprendre le bonheur qu'avait entrevu dès ce

moment le pauvre douanier. Il avait salué d'avance des amis dans les hôtes inconnus du Sansouïre. N'allait-il pas retrouver une famille, une voix de femme à entendre, des compagnons de misère à consoler? Mais si la chétive masure du rode n'allait pas convenir aux sauniers! Elle avait quelque chose de lugubre qui pouvait bien les empêcher de s'y installer, et, désireux de rendre le séjour du Sansouïre aussi agréable que possible, Alabert (c'était le nom du douanier) s'était efforcé de nettoyer, de raviver la maisonnette, de transformer la pauvre chaumière en une joyeuse demeure.

Les premières semaines que la famille du saunier passa au Sansouïre furent marquées par bien des journées laborieuses; mais les nouveaux-venus ne s'en plaignirent pas : le travail régulier représentait pour eux le vrai bonheur. L'été arriva, Alabert fut choisi parrain de la petite fille et il l'appela *Manidette* (fillette). Elle était d'une santé frêle, plusieurs fois on craignit de la perdre et cela accrut encore la tendresse qu'on avait pour elle.

Pendant sa dernière maladie, Caroubie la tenait sur ses genoux, il lui semblait que la mort ne viendrait pas la prendre dans ses bras, et elle la serrait convulsivement sur son cœur. Toute blanchie et ridée, Fennète se penchait sur ce pauvre petit être, comme pour lui insuffler le peu de vie qui lui restait. La bonne aïeule priait le ciel de prendre ses jours en échange de ceux de

l'enfant bien-aimé. Assis devant le foyer, Berzile regardait avec angoisse sa mère, qui demandait à mourir et dont la mort ne voulait pas et son enfant qui voulait vivre et que le trépas menaçait. C'était un jour d'hiver terne et pluvieux; un triste feu s'éteignait sous les ondées qui tombaient par rafales, la girouette grinçait sur le toit, les chevaux hennissaient dans les pinèdes en secouant leur crinière mouillée, et les taureaux beuglaient en piétinant la lande. En ce moment, la porte de la masure s'ouvrit, et le douanier Alabert, à petits pas et retenant son souffle, entra dans la salle basse. Ses habits étaient trempés, et il tenait à la main une coquille appelée dans le pays, à cause de sa forme, *oreille de madone.*—La mer étant fort agitée ce matin, dit-il à voix basse à Caroubie pour ne pas réveiller l'enfant, je suis allé voir sur la plage s'il ne s'y trouverait pas quelque oreille de madone pour porter bonheur à votre Manidette.—Et Alabert donna à la jeune femme le joli coquillage.

— Ah ! merci ! s'écria-t-elle en le posant bien vite sur la bouche de son enfant. Dis à la Vierge que tu souffres et prie-la bien, murmura-t-elle en se penchant vers Manidette; elle t'écoutera si tu sais parler à son oreille.

L'enfant répéta d'une voix faible les mots prononcés par sa mère, tandis que le contact de la nacre fraîche et polie rendait un peu de fraîcheur à ses lèvres brûlantes. Caroubie reprit la coquille, et la porta à l'oreille de l'enfant.

Personne n'ignore l'espèce de murmure confus qui s'élève d'un coquillage lorsqu'on l'applique contre l'oreille. La fièvre de la pauvre enfant accrut beaucoup ce bruit, et, comme bercée par les sons mystérieux qu'elle entendait, Manidette s'endormit doucement. Sa mère tenait toujours le coquillage sur sa petite oreille chaude et veloutée. Hissés sur la pointe du pied, Berzile, Alabert et Fennète s'approchaient avec précaution pour tâcher de lire sur le visage de la jeune malade la réponse de la Vierge. Le sommeil de l'enfant se prolongea, ses nerfs se détendirent peu à peu, sa tête alourdie se dégagea, et au réveil on la vit sourire, puis se mettre à jouer avec sa belle coquille rose. Les souhaits de la pauvre famille venaient d'être exaucés : l'enfant était hors de danger, et chacun s'agenouilla pour remercier la madone.

Le salin, qui avait rapidement prospéré par les soins de Berzile, occupait trop le mari et la femme pour qu'ils pussent jamais quitter le Sansouïre. Affaiblie par son grand âge, Fennète se traînait péniblement et n'abandonnait plus guère la salle basse où d'une main tremblante elle tenait encore le sceptre du ménage ; c'était donc Alabert qui promenait Manidette au bord de la mer pour chercher des coquilles, au fond des pinèdes pour cueillir des bruyères, ou sur la lande pour tâcher de trouver des cailloux ronds et polis. Il lui apprit à lire, à écrire, à compter, tout ce qu'il savait enfin. Quand elle eut douze

ans, il la conduisit chaque semaine aux Saintes-Maries pour y entendre le catéchisme.

Ce fut sous l'égide de cette calme et pure tendresse que Manidette grandit doucement. Dans les campagnes, l'amour d'un homme de trente cinq ou quarante ans pour une jeune fille de quinze paraîtrait une dérision. "Il serait son père" est un argument sans réplique. Les sauniers continuèrent donc à laisser en toute sécurité leur fille sous la garde d'Alabert. Le douanier avait d'abord suivi avec un intérêt tout paternel le développement de Manidette, qui d'enfant joyeuse et insouciante était devenue peu à peu une jeune fille modeste et réfléchie. Il avait espéré l'aimer comme une sœur. Un jour vint cependant où cette illusion ne lui fut plus permise, et il soupira profondément en se demandant où aboutirait son amour. Manidette le regardait comme un second père : la demander en mariage, c'était se couvrir de ridicule. Qu'étaient devenus les doux moments où, prenant la petite fille dans ses bras, il l'emmenait jouer au soleil sur le sable brillant ? Les courses de taureaux avaient depuis longtemps remplacé les promenades sur la lande et les jeux au fond des pinèdes. Véritables événements dans la vie paisible de la Camargue, les courses de taureaux sont l'origine de presque tous les mariages du pays, car c'est là que les jeunes gens vont choisir leur fiancée. Manidette entrait dans sa seizième année ; c'était le moment de lui chercher un mari, et comme la surveillance du

[illegible] accompagner. [illegible] Manidette aurait [illegible] ses [illegible] mais il ne s'agissait pas d'un bouquet [illegible] panier de jonc à remplir de coquilles [illegible] maintenant [illegible] paraître assez belle [illegible] quetterie n'était pas à son adresse.

Le genre de beauté de Manidette ne pouvait plaire aux paysans. Une harmonie parfaite dans les lignes et une douceur même dans la physionomie faisaient le plus grand charme de son visage. Trop frêles pour s'occuper au salin, ses mains étaient restées douces et fines, et comme elle lisait avec plaisir le petit nombre de volumes qu'Alabert parvenait à lui procurer, qu'elle brodait elle-même ses parures, qu'elle parlait peu et à voix basse, qu'elle glissait sans bruit en marchant, qu'à la levée du sel elle ne se mêlait jamais aux danses ni aux chants des ouvriers, on ne l'appela plus que la *doumaisèlette* (petite demoiselle).

Les douaniers ne restent guère que quelques années au même poste, et l'ocasion se présenta souvent pour Alabert de quitter le Sansouïre; mais, attaché à ce pauvre sol depuis l'enfance de Manidette, il avait demandé chaque fois la grâce d'y rester. Tout en s'étonnant de cette singulière constance, ses supérieurs n'eurent garde de l'en dissuader. Alabert se disait que, loin de Mani-

dette, il ne pourrait goûter aucun bonheur, et pour rester auprès d'elle il n'hésita pas à faire le sacrifice de son avancement.

II

On était à la fin du printemps ; la saison d'été s'annonçait belle. C'était un dimanche ; il devait y avoir une *muselade* (1) au *téradou* (2), et pour s'y rendre Alabert et Manidette cheminaient sur le sable argenté qui, comme un tapis moelleux, s'enfonçait sous leurs pas.

Le soleil montait dans les cieux, et les pins dessinaient leurs ombres sur le sol aride. On était déjà loin du Sansouïre. A la vue des bruyères qui tapissaient de bouquets blancs et roses le sable de la forêt, Manidette, avec une joie d'enfant, se mit à courir çà et là pour admirer et cueillir les agrestes fleurettes. Heureux d'échapper à une de ces fêtes où il tremblait toujours que Manidette ne trouvât un fiancé, Alabert suivait la jeune fille sans lui rappeler que l'heure de la muselade ap-

(1) Opération qui consiste à serrer le museau des veaux, lorsqu'ils sont arrivés à un certain âge, dans une espèce de pince de bois qui, en les empêchant de téter, leur laisse la possibilité de paître dans les marais.

(2) Dans ce pays désert, privé de hameaux et de villages, on nomme *téradou* la lande, le salin, le rode, le terrain enfin sur lequel on vit. Au lieu de se partager en communes, la Basse-Camargue est toute divisée en téradous.

prochait. Tout à coup, à l'instant où, rouge de plaisir, Manidette se relevait avec son tablier plein de fleurs, un taureau furieux apparut à travers les arbres. Arrivant par bonds désordonnés, les flancs haletants, les yeux sanglants et frémissants, les naseaux couverts d'écume, il se dirigeait vers la jeune fille. Lorsque celle-ci l'aperçut, une pâleur livide couvrit son visage. Aucun moyen de salut, pas même la fuite. Les hautes bruyères qui s'entrelaçaient à ses pieds l'emprisonnaient dans un étroit labyrinthe. Glacée d'effroi et adossée contre un tronc d'arbre, elle regardait le taureau qui s'avançait en beuglant. Alabert ne les vit que lorsque le souffle brûlant de l'animal effleura la poitrine de Manidette. Une large barrière de pins et de buissons épineux le séparait de l'animal. Par un effort désespéré, et pour tâcher d'attirer sur lui la colère du taureau, il poussa un cri strident en agitant convulsivement son mouchoir ; mais rien ne put détourner la bête, qui, après avoir regardé le douanier d'un air farouche, s'élança tête baissée vers la malheureuse enfant. En ce moment arrivait comme un éclair un gardian monté sur son cheval. Il repoussa vigoureusement l'animal d'un coup de son trident de fer. La douleur fit faire volte-face au taureau, qui fondit aussitôt sur le pâtre ; mais ce dernier, qui se tenait sur ses gardes, le reçut sur son trident. L'arme entra profondément dans les naseaux de l'animal, qui s'enfuit plein de rage, laissant après lui un rouge sillon.

Immobile, Manidette était restée appuyée contre le grand pin. Sautant à bas de sa cavale, le gardian l'enleva comme une plume, la prit en croupe et partit avec elle.

— Où allons-nous? dit Manidette tremblante.

— A la muselade, où vous vous rendiez sans doute, répondit le cavalier d'une voix rude. La muselade allait commencer, lorsque j'ai entendu le cri du douanier, et j'ai lancé ma cavale dans cette direction, pensant bien qu'un *coureur* (taureau qui a déjà servi aux courses) s'était jeté dans la pinède.

Manidette et le gardian avaient à peine échangé ces quelques mots qu'ils arrivaient à l'endroit choisi pour la muselade; c'était un immense cirque sablonneux entre la pinède du Sauvage et la mer. Mouillé par les flots qui, agités par le mistral, déferlaient sur la lande, un troupeau de taureaux surveillés par des gardians à cheval et maintenus par des dondaïres se pressait sur le rivage. On remarquait au milieu les veaux, héros de la journée; ils semblaient comprendre le danger qui les menaçait et se serraient avec crainte contre leur mère. Certains d'entre eux, déjà grands et forts, regardaient d'un œil farouche la multitude éparse sur la lisière de la forêt. Pour assister au spectacle de ce singulier sevrage, on était accouru de bien des points de la Camargue, et depuis la veille des familles entières campaient sur la plage. Les charrettes, rangées en ligne,

formaient une barrière derrière laquelle on pouvait se mettre à l'abri en cas de danger.

Après avoir déposé délicatement Manidette à terre et l'avoir recommandée aux soins des curieux qui se pressaient autour de la jeune fille encore toute tremblante, le hardi gardian s'était élancé au galop vers le noir troupeau qui attendait frémissant l'opération de la muselade. Coiffé d'un mouchoir rouge, comme pour braver l'armée farouche qu'il commandait, le corps libre dans une blouse blanche et flottante, les jambes serrées dans d'étroites guêtres de cuir, bien assis sur sa selle et le trident au poing, Bamboche, c'était le nom du gardian, maintenait du regard les taureaux dans les rangs, ou, rapide comme l'éclair, poursuivait au loin un veau furieux. Manidette n'avait plus d'yeux que pour l'intrépide cavalier; elle ne remarquait pas Alabert, resté en arrière, et qui, les habits déchirés, les pieds meurtris et le visage ensanglanté par les broussailles, attachait de loin sur elle un triste regard.

La muselade venait de commencer; les veaux, touchés légèrement par le trident d'un gardian à cheval, sortaient du troupeau tandis que d'autres gardians, debout au milieu du cirque, les attendaient, les renversaient sur le sable en saisissant leurs cornes naissantes, et plaçaient le *musel* sur leurs naseaux. Dès que l'opération était finie, l'animal secouait son mufle si étrangement emprisonné, puis il s'enfuyait dans la pinède, où sa mère le rejoignait en beuglant. Quelques-unes

des vaches suivaient leurs petits au milieu du terrain, les léchaient tendrement, et regardaient avec menace les gardians qui les entouraient.

Dédaignant le premier acte de la muselade, où ne figurent que les plus jeunes veaux, Bamboche buvait et plaisantait avec Paradette, une belle cabaretière qui faisait joyeusement circuler la cruche de vin autour de sa charrette. — Voilà le moment venu, dit le jeune gardian quand il vit qu'il ne restait à museler que de belles génisses et des veaux forts et trapus. — Pleins de méfiance et arrivés à l'âge où ils sont le plus dangereux, ces jeunes taureaux menaçaient. C'était à Bamboche que devait revenir l'honneur de les museler.

Les paysans de la Camargue aiment à ce point les taureaux qu'ils ne manquent jamais, quoi qu'il arrive, de prendre fait et cause pour eux. Si un gardian est blessé, c'est un maladroit, il n'a que ce qu'il mérite, dit-on, et on le raille au lieu de le plaindre; mais si, pour sauver sa vie, il blesse grièvement l'animal menacé, c'est une indignation générale : — Pauvre bête ! quelle barbarie ! s'écrie-t-on. Avec Bamboche, on n'avait jamais à redouter aucun accident de ce genre. Habile, souple, doué d'une force herculéenne, il mettait si rapidement le taureau sur le flanc, que personne n'avait le temps de trembler pour l'un des deux adversaires. Avec lui, on était sûr que les opérations difficiles de la ferrade ou de la muselade se termineraient toujours d'une façon satisfaisante, et que dans les courses de taureaux,

après avoir fait passer la foule par mille émotions diverses, il la laisserait enchantée de son adresse.

La sécurité est le plus grand plaisir que puisse procurer à ses spectateurs le héros d'une scène dangereuse. Aussi chaque muselade de Bamboche était-elle accueillie par des applaudissements frénétiques. Lorsqu'après avoir terrassé le dernier veau, Bamboche, remontant sur son cheval, vint recevoir les félicitations des spectateurs, toutes les jeunes filles se rangèrent sur son passage et battirent des mains. Toutes parlaient à la fois, c'était à qui obtiendrait une parole ou un regard du beau gardian. Seule silencieuse, Manidette n'était pas la moins émue. Calme et digne, Bamboche recevait froidement cette ovation. Il n'accorda un peu d'attention qu'à la belle cabaretière. Satisfaite de cette préférence, la sémillante Paradette présenta un verre d'alicante au gardian, qui le vida d'un trait. A votre santé, dit-il. A vos succès, répliqua-t-elle.

Une fois la muselade finie, chacun s'apprêta à revenir. On harnacha les mulets, on attela les baudets aux charrettes ; les femmes relevèrent leurs jupes, les hommes reprirent leurs bâtons, les fillettes s'entassèrent dans les chariots, les enfants dans les corbeilles d'ânes, et on se mit en route. C'était un singulier coup d'œil que celui de ces caravanes se dirigeant de tous côtés au milieu des landes et des pinèdes, où, à défaut de sentier tracé, les regards exercés des paysans cherchaient de légers indices parmi les joncs et les bruyères.

Alabert avait rejoint enfin Manidette. Ils marchaient d'un bon pas vers le Sansouïre. Le douanier était triste et pensif, et la jeune fille tournait souvent la tête, comme si elle eût cherché à découvrir quelqu'un au milieu des marais.

Au sortir du lieu de la muselade, et sur la lisière de la lande du Sansouïre, on rencontre le Maset, pauvre masure composée de deux pièces; une espèce de hangar qui sert d'écurie et une cuisine ornée d'une énorme cheminée où rôtirait un bœuf. C'est là que les propriétaires du troupeau donnent aux gardians le diner traditionnel qui termine la journée de la muselade ou de la ferrade. Il fallait passer devant le Maset pour retourner au Sansouïre; Alabert et Manidette y arrivèrent à la nuit tombante. La carriole de Paradette était dételée devant la porte. On venait, d'achever la dernière miette de pain et bu la dernière goutte de cognac. Les joues des gardians étaient violacées, leurs yeux étincelants. Séparé de ses grossiers compagnons, qui répétaient en chœur des refrains cyniques, Bamboche était accoudé avec Paradette sur le rebord de la fenêtre basse ouverte sur la lande. Manidette devina qu'ils se parlaient d'amour ; elle pâlit soudain, et comme elle chancelait, Alabert lui proposa d'entrer au Maset, afin d'y prendre un peu de repos.

— Tiens, voilà la saunière au châle vert! s'écria en ce moment même Paradette. Elle est si

maigrelette qu'elle disparaît sous ce fichu comme un moustique sous une feuille.

Elle allait continuer sur ce ton, mais Bamboche l'interrompit. — Vous savez bien, lui dit-il gravement, que je n'aime pas qu'on plaisante les honnêtes filles; celle que j'ai sauvée le matin ne doit pas être raillée le soir sous mes yeux.

Manidette remercia le gardian par un regard expressif et s'éloigna tristement, appuyée sur le bras d'Alabert. Depuis ce jour, Manidette resta pensive. Élevée dans une atmosphère sereine, ne comprenant le bonheur que dans le calme et l'ordre, elle se demandait quel charme singulier pouvait exercer sur elle une nature impétueuse et violente comme celle du gardian. Elle s'efforçait de l'oublier, et regardait son amour comme un crime. Trop sensée pour ne pas apprécier tous les obstacles qui la séparaient de Bamboche, elle se disait d'ailleurs que jamais, petite, grêle et pâle comme elle était, elle ne saurait plaire à ce rude enfant du désert, et pour la première fois elle regretta que la Providence ne lui eût pas donné une beauté fraîche et puissante comme celle de Paradette.

Un matin pourtant, Manidette reprit gaiement sa place à la croisée; son aiguille ne s'arrêta plus dans ses doigts; un doux sourire revint animer ses lèvres. Ses parents qui l'avaient crue souffrante de l'effroi causé par l'attaque du taureau le jour de la muselade, rendaient grâce au ciel de son rétablissement, tandis que, persuadé que la

raison avait enfin triomphé d'un amour dont il avait mesuré les progrès avec une jalouse sollicitude, Alabert ne se possédait pas de joie. Seule, la vieille Fennète hocha la tête. — La santé de l'âme est comme celle de corps, dit-elle; lorsqu'on fait mystère du remède en même temps que de la maladie, c'est qu'il se passe quelque chose de grave.

Fennète ne se trompait pas. Ayant compris que l'amour s'allume, grandit et s'éteint dans le cœur sans que la volonté puisse jamais en alimenter ni en modérer la flamme, Manidette venait de se résigner à accepter franchement celui que le gardian avait fait naître dans son cœur. Seulement elle l'acçeptait sans espoir de mariage. Elle se traçait courageusement une vie d'abnégation, et retrouvait dans cette résolution même le calme de son esprit et la quiétude de son âme. Désireuse de sanctifier sa passion par un de ces actes qui, pour les âmes pieuses, sont d'indissolubles liens, Manidette avait résolu d'aller jurer fidélité au gardian sur l'autel des Saintes-Maries.

La tradition prétend que, chassées par les Juifs après le crucifiement de Jésus, Marie Salomé, Marie Jacobé et Marie-Madeleine, montées sur une mauvaise barque, traversèrent la mer, et vinrent aborder en Camargue, à l'embouchure du Rhône. Madeleine alla pleurer ses péchés dans le désert de la Sainte-Beaume; restées en Camargue, les deux autres Maries y prêchèrent le christianisme, et firent bâtir au bord de la mer un

oratoire dans lequel elles furent enterrées. Un prince chrétien, pour mettre leurs cendres à l'abri de toute profanation, fit construire sur l'emplacement même de leur petite chapelle une église qu'il fortifia et entoura d'épais remparts. Cette église est celle des Saintes-Maries. Placée dans une chapelle au dessus du chœur, une châsse y renferme encore les os des deux Maries. Le 25 mai de chaque année, on va adorer en pèlerinage ces saintes reliques, qui ce jour-là seulement sont descendues sur l'autel. Il suffit, assure-t-on, de toucher avec foi la sainte châsse pour être guéri de tout mal et voir ses vœux exaucés. On comprend dès lors que de tous les points de la Camargue paralytiques et fièvreux aillent aux Saintes-Maries demander la santé, en même temps que femmes et filles y prient pour leurs enfants ou leurs fiancés.

Se rappelant que, pour se les rendre plus favorables, il est d'usage d'offrir un *ex-voto* aux saintes, Manidette ouvrit son armoire, y prit un joli coquillage et l'enferma dans un petit sachet pour le déposer sur leur autel. Trésor le plus précieux de la pauvre demeure, cette coquille était l'oreille de madone qu'Alabert avait autrefois trouvée près de la mer, et qui, croyait-on, avait sauvé Manidette. La jeune fille attendit avec impatience le 25 mai.

Le grand jour arriva enfin. Manidette n'avait parlé de son projet à personne. Alabert avait été obligé de partir la veille en corvée pour Aigues-

Mortes; mais la jeune fille ne fut pas fâchée d'accomplir seule et libre l'acte qui allait donner à jamais son cœur au gardian. Vêtue de ses plus beaux babits, elle annonça au point du jour à ses parents son désir d'aller en pèlerinage aux Saintes-Maries. Les sauniers firent d'abord quelques objections : c'était bien loin, la chaleur menaçait d'être forte; la lande du Sansouïre était déserte... Elle eut réponse à tout. Son grand chapeau de feutre la garantirait du soleil, et sa cruche remplie d'eau fraîche la désaltérerait en route; si la lande était solitaire, elle n'y ferait pas de mauvaise rencontre, et puis l'isolement n'était à craindre que jusqu'au Maset. Après avoir dépassé cet endroit, elle trouverait certainement des pèlerins allant aux Saintes-Maries, et elle se mettrait sous leur sauvegarde. Enfin ne fallait-il pas aller prier pour toute la famille et pour le salin, qui commençait à prospérer ? Cette dernière raison décida les sauniers. Berzile donna un grand bâton à sa fille, et Caroubie entoura sa cruche d'un *tourtiliado* (gâteau en forme de couronne et parfumé à l'anis). — Encore si Alabert avait été ici pour t'accompagner ! dit-elle en embrassant sa fille.

Fennète s'approcha de Manidette, et, se penchant à son oreille : — Je ne te demande pas le nom de celui que tu aimes, dit-elle à voix basse; mais souviens-toi que lorsqu'on va faire un vœu d'amour, c'est pour la vie. La route est longue, tu réfléchiras, mon enfant.

Troublée de voir une partie de son secret devinée par son aïeule, Manidette s'enfuit toute rougissante, tandis que, ne pouvant supposer que sa petite-fille, si sage et si réservée, se fût éprise d'un gardian, la vieille femme souriait à l'idée qu'avant peu la localité compterait un saunier de plus. « Raisonnable comme elle est, Manidette aura choisi quelque bon ouvrier des salins, disait-elle. Justement il me semble que sa tristesse a coïncidé avec l'absence de Pierrotte, le premier ouvrier qui est parti malade pour son village. Elle va certainement demander son rétablissement aux Saintes-Maries. Tant mieux; c'est un bon garçon, je sais que Manidette lui plaît, et comme il n'a pas son pareil au travail, le salin prospérera rapidement avec lui. »

Heureuse de cette pensée, Fennète reprit joyeusement son balai de bruyère, pendant que, toute confuse, Manidette s'empressait de tourner l'angle du Sansouïre.

III

Manidette marchait vite car c'était la première fois qu'elle se trouvait ainsi seule dans la campagne, et elle éprouva d'abord un certain effroi à parcourir ces plaines nues, où le bruit de ses pas, sans rompre le silence, s'amortissait dans le sable; mais bientôt, heureuse de pouvoir penser sans contrainte à celui qu'elle aimait, elle ralentit sa

marche et se prit à rêver. On était au printemps. Comme il arrive souvent à cette époque de l'année, de pâles nuages s'élevant de la mer montaient vers le soleil, dont ils tempéraient l'ardeur, et donnaient au rivage ces reflets d'opale qui en font le plus grand charme. Les lignes de l'horizon se fondaient dans le ciel, les teintes un peu crues des marécages s'adoucissaient sous des vapeurs légères, la nature semblait s'entourer d'un poétique réseau, et Manidette se sentit émue aussi bien par la majesté de ce paysage grandiose que par les pensées d'amour qui agitaient son cœur. Elle arriva ainsi devant le Maset. La fenêtre où elle avait vu Paradette causer et rire avec le gardian était fermée. La masure était redevenue triste et silencieuse; mais l'image de Bamboche animait ces murs déserts. Comme si elle dût y revoir le beau gardian, la jeune fille s'assit en face de la croisée. La moitié du chemin était faite, et pour se reposer elle resta là quelque temps. Le soleil envoyait déjà sur la lande ses feux les plus éclatants. Depuis le Maset jusqu'à l'horizon, une nappe d'un sable gris et fin étincelait devant elle. Aucun arbre, aucune pierre, aucun insecte ne rompait l'uniformité de ce tapis d'argent, sinon les parcelles innombrables qui le composaient, et qui brillaient séparément comme autant de rivales. Fascinée par les lointains lumineux, l'âme de Manidette semblait flotter en même temps que son regard sur la surface éblouissante. La jeune fille tressaillit soudain; elle venait d'apercevoir,

à demi enterrée dans le sable, une grosse perle bleue. Elle avait bien vite reconnu dans cette perle un des ornements dont Paradette aimait le plus à se parer. Manidette ramassa la jolie perle, la fit reluire au soleil, la rapprocha de son visage et l'éloigna tour à tour. Cette perle, d'un beau bleu de turquoise, la charmait. A ce jeu dangereux, un vif sentiment de coquetterie finit par s'emparer de la pauvre fille.— Qui sait, dit-elle, si avec de tels atours je ne paraîtrais pas aussi jolie que Paradette ? — Et, d'une main, approchant la perle de son oreille, elle prit de l'autre sa cruche pour s'en faire un miroir. Penchée sur le vase rustique, elle tâchait de saisir dans la mignonne image qui s'y dessinait l'effet que produisait la blancheur de son teint rehaussée par la perle, lorsqu'un cri poussé tout à coup derrière elle lui fit lâcher la cruche, qui tomba à ses pieds. Elle ne se brisa pas, mais l'eau se répandit et s'en alla glisser sur le sable comme un ruisseau.

Manidette n'était pas revenue de son effroi, qu'elle aperçut Paradette dans sa carriole. « Eh ! reprit la cabaretière en sautant à terre, ne vous gênez pas, la fille; mais, ajouta-t-elle en s'emparant de la perle et en la replaçant à sa boucle d'oreille, apprenez, ma mie, que pour juger de l'effet d'une parure, il faut qu'elle soit complète. » Et, balançant la tête avec coquetterie, elle écouta complaisamment le cliquetis que produisit la boule de verre en frappant sur le collier formé de perles semblables qui décorait son cou. — Je

pensais bien que c'était ici que j'avais perdu ma boule bleue, ajouta-t-elle : aussi venais-je l'y chercher en allant aux Saintes-Maries ; mais vous, comment se fait-il que vous l'ayez trouvée ? Pour venir au Maset, il faut y avoir perdu quelque chose ou y attendre quelqu'un. Or comme je ne connais que Bamboche qui puisse y donner de rendez-vous, il faut donc que vous soyez venue ici pour dérober mon bijou, ou pour m'enlever le cœur du gardian, dit-elle en s'animant à sa propre colère.

—Je suis partie ce matin du Sansouïre pour les Saintes-Maries, et si je suis au Maset, c'est pour m'y reposer, répondit la jeune saunière d'un ton ferme. J'ai trouvé votre perle par hasard, je comptais vous la faire remettre par quelque pèlerin ; mais je croyais qu'il m'était permis, avant de la rendre, d'essayer si le bijou d'une jolie fille pourrait m'embellir.

Paradette regretta de s'être emportée aussi injustement, et, flattée de la modestie de la jeune saunière, elle employa le tutoiement comme signe de réconciliation.— Il se fait tard, dit-elle, veux-tu monter dans ma carriole ? Nous irons ensemble aux Saintes-Maries.

Manidette hésitait. Il ne lui paraissait guère convenable de voyager avec une cabaretière. D'un autre côté, elle craignait de froisser sa susceptibilité au moment même où ses paroles méritaient une marque de confiance. Cette pensée triompha de ses scrupules, et elle consentit à faire une partie de la route avec Paradette ; mais quand on fut près

des Saintes-Maries, la jeune fille se sépara de sa nouvelle amie pour faire à pied le reste du chemin.

La ville des Saintes-Maries présentait ce jour-là un pittoresque spectacle. Bien des pèlerins arrivés de la ville campaient déjà sur le rivage, d'autres s'étaient arrangé un abri sous les remparts, quelques-uns, comme dans une demeure ambulante, s'étaient installés dans leur charrette sur la place même de la ville, et quelques pêcheurs y avaient dressé leurs tentes. A travers les fentes de la toile déchirée se voyait une pauvre petite famille rachitique qui attendait des saintes la santé et la force. Non loin de là, des *gitanos* déguenillés, au teint bronzé, aux cheveux crépus, s'emparaient d'un petit coin du sol pour y planter leur marmite, unique bien de cette peuplade nomade, tandis que le cri aigu et lamentable d'un avorton à demi caché par des lambeaux de couverture annonçait que le rétablissement d'un pauvre estropié était le but du voyage. Manidette traversa la foule et ayant pénétré dans la chapelle, elle put distinguer dans la pénombre une vieille femme qui marmotait des prières entre deux ifs. A l'un de ces ifs pendillaient une multitude de scapulaires bénits sur le tombeau des saintes, sur l'autre brûlaient des cierges de toute grandeur.

— Voilà pour les vivants et voici pour les morts, lui dit tout bas la vieille femme en lui montrant les deux ifs ; l'un est l'emblème de l'espérance, l'autre celui du souvenir.

Manidette choisit un petit scapulaire de drap

noir sur lequel était brodée en blanc une naïve image représentant les saintes Maries. — Il ne me quittera plus, pensa-t-elle en le suspendant à son cou, car il me rappellera sans cesse les mystérieuses fiançailles qui m'ont liée à Bamboche.

Une grosse chandelle rousse dominait le second if, et comme la jeune fille s'étonnait de cette flamme rougeâtre brûlant au milieu de la blanche clarté des cierges : — Celle-là, lui dit la vieille femme d'un ton de mépris, c'est la neuvaine du gardian.

— Quel gardian ? demanda vivement Manidette.

— J'ignore son nom, reprit la vieille ; mais je sais qu'il ne fréquente guère les églises.

— Alors pourquoi ce cierge ? reprit Manidette.

— Il paraît qu'il n'a jamais connu ni père ni mère, ajouta la vieille, devenue plus expansive depuis que la jeune saunière lui avait donné une pièce d'argent en échange du scapulaire. Ne sachant pas s'ils sont vivants ou morts, il fait dire chaque année une messe et brûler neuf cierges pour le repos de leur âme. Il y a une couple d'années qu'il vint exprimer ce désir à M. le curé; je l'entrevis comme il sortait de la sacristie : c'était un beau garçon d'une vingtaine d'années, bien découplé, brun, leste et d'air résolu. Chaque année, à la veille de la fête des saintes Maries, il paye ses neuf chandelles et le prix de la messe.

— Tenez, dit Manidette en donnant à la vieille le cierge mignon qu'elle tenait à la main, je désire qu'il achève de brûler à côté de la grosse chandelle

du gardian. — La jeune fille ne mettait plus en doute que ce gardian ne fût Bamboche, et elle sortit tout émue de l'église.

Le soleil descendait vers la mer, les pèlerins retournaient chez eux chargés de chapelets et de médailles. Sur la place, de bruyants groupes de filles et de garçons se disposaient à la danse. C'était le moment de partir, et Manidette se mit en route. Le cœur joyeux et le pied leste, elle marchait de ce pas égal et rapide qui indique l'accomplissement d'un projet longtemps médité. Elle se sentait fière d'avoir donné irrévocablement son cœur au beau gardian. Tout entière au charme de ses pensées, elle glissait légèrement sur le sable et sans regarder les rubans de feu que déroulait le soleil en se couchant dans la Méditerranée, sans se laisser effrayer par les évolutions des animaux qui bondissaient dans les marais, elle avançait, les yeux fixés sur la lande, comme pour mesurer l'espace qu'il lui restait à parcourir. Elle n'aurait point aperçu Bamboche, qui se trouvait assis sur la lisière d'un petit bois de pins, si un mystérieux avertissement du cœur ne lui eût fait tourner les regards de son côté. Le gardian était soucieux. Au timide salut de la jeune fille il répondit par une brusque question : — Avez-vous vu le *Sangard?* demanda-t-il.

— Je ne sais pas même ce que c'est que le Sangard, répondit Manidette toute confuse.

— Vous ne connaissez pas le Sangard ? reprit le gardian, le plus beau taureau de la Camargue !

On l'a surnommé le roi des marais, et j'étais fier de l'avoir dans mon troupean. Lorsqu'on nous voyait arriver ensemble dans les courses, on applaudissait d'avance, car on savait bien qu'excepté Bamboche, tout le monde reculerait devant lui. Sangard n'a peur ni du trident ni du dondaïre. C'est le seul taureau qui ait une étoile blanche au milieu du front. Cette étoile est la marque d'un coup de trident que je lui donnai pour le renverser à sa ferrade. Voyez-vous, doumaïselette, le gardian et le taureau qui ont lutté ensemble ressemblent à deux hommes qui se sont battus en duel : ils ont mesuré leurs forces, ils s'aiment et se respectent d'une certaine façon qui ne ressemble à aucune autre. Eh bien ! hier, aux arènes de Nîmes, ce taureau que j'aime comme un ami a été tellement criblé de *banderillas* par des *toreadores* espagnols, qu'il s'est échappé en mugissant, et que Drapeau, mon dondaïre, n'a pu le retrouver encore. Sangard est annoncé pour une course qui doit avoir lieu dimanche à Aigues-Mortes. De toute la Camargue on doit aller nous voir courir ensemble. Manquer au programme, c'est manquer à l'honneur. On dira que j'ai peur. Si Sangard ne se retrouve pas d'ici à dimanche, vous pouvez prier Dieu pour moi.

Et sans attendre la réponse, Bamboche enfourcha son cheval. — Allons, Drapeau, en route ! dit-il en se tournant vers un grand bœuf pacifique qui paissait dans le marais voisin. Et il s'éloigna dans la lande.

Quelques instants plus tard, comme elle approchait du Maset, Manidette vit une lourde masse noire se dessiner parmi les joncs, tandis que, sinistre comme un râle, un sourd beuglement interrompait le silence des landes. Elle pensa au Sangard et s'avança avec précaution vers le marécage. C'était bien en effet le taureau favori de Bamboche. Il releva la tête et montra aux dernières clartés du jour la touffe de poils blancs qui, comme un croissant de neige, se détachait sur l'ébène de son front. Comme un géant blessé, le roi des pinèdes semblait attendre la mort. Le sang et la sueur ruisselaient sur ses flancs ; couverts d'une épaisse écume, ses naseaux se soulevaient sous un souffle inégal. Plein de rage, il se tordait sur les roseaux. Tournant un œil sanglant vers Manidette, il se mit à mugir avec force. La jeune saunière aperçut bien vite sur sa croupe les banderillas, qui, enlevées d'ordinaire après la course, ne font aux taureaux qu'une piqûre légère, mais qui, restées cette fois dans les chairs, les avaient labourées cruellement. Elle hésitait à s'approcher de l'animal irrité ; mais celui-ci s'accroupit et fixa sur elle un regard tranquille. Manidette se décida dès lors à avancer vers le colosse. Elle fit timidement quelques pas et se hasarda à mettre la main sur son échine hérissée. Le Sangard ne bougea pas, et, encouragée par son attitude, elle essaya, en le flattant de la main, d'enlever doucement les banderillas. C'était une opération difficile, mais ses mains délicates en vinrent à bout. A diverses

reprises la jeune saunière imbiba son mouchoir avec l'eau fraîche de sa cruche qu'elle avait remplie de nouveau et lava les blessures du Sangard qu'elle pansa avec des herbages; puis elle déchira son tablier et en fit des bandes pour assujettir le pansement. La fraîcheur et le suc onctueux que renfermaient les compresses aromatiques calmèrent les douleurs du taureau. Cependant la soirée menaçait d'être humide, une nuée de moucherons bourdonnait dans les airs, et Manidette craignit que ses soins ne fussent perdus, si le Sangard passait la nuit à la belle étoile. Avec quelques caresses données à l'animal, elle réussit à se faire suivre de lui jusqu'à l'étable du Maset, où il entra sans difficulté.

Lorsqu'elle se remit en marche, Manidette crut apercevoir une ombre humaine s'allonger sur le sable. Effrayée, elle se mit à courir vers le Sansouire. Assise devant la porte de la masure, toute la famille attendait son retour avec impatience. Alabert, qui était allé à sa rencontre, revint à la saunerie en même temps que la jeune fille y arrivait tout essoufflée. Après avoir expliqué, non sans hésitation, la cause de son retour à une heure si tardive, en disant qu'elle s'était égarée dans les landes, Manidette parla longuement de la belle messe des Saintes-Maries, de l'affluence des pèlerins, et termina en annonçant la course de taureaux qui devait avoir lieu à Aigues-Mortes le dimanche suivant; mais elle ne fit aucune allusion à son vœu, ni à Bamboche, ni au Sangard.

— Te voilà quasiment mariée, ma fille, lui dit Fennète à voix basse en lui donnant le baiser du soir; les saintes béniront ton choix. Je sais respecter un secret, et je ne te parlerai plus de ton engagement mystérieux ; mais rappelle-toi que je suis vieille, et qu'avant de mourir je voudrais connaître celui à qui tu as donné ton cœur.

Pour toute réponse, Manidette se cacha la figure et alla se coucher. Elle ne dormit pas, elle pensait au moyen de retourner au Maset, aux soins à donner au Sangard, à l'espoir de le guérir avant le dimanche suivant.

Le lendemain, comme elle allait sarcler quelques herbes dans le jardin potager pour ses lapins, elle posa sa corbeille à terre et s'assit sur un petit tertre qui dominait le jardin. Le temps était clair, on apercevait de là le Maset, et, tout en essayant de distinguer la petite bicoque au milieu de la lande, la jeune fille se mit à chercher un prétexte pour s'y rendre. Elle était là immobile et songeuse, lorsqu'Alabert passa, la carabine sur l'épaule. Il s'arrêta devant elle. — Si vous alliez jusqu'au Maset, lui dit-il d'un ton de voix assez naturel, quoique un peu tremblant, vous y trouveriez des herbes bien meilleures pour vos lapins que les choux et les poireaux.

La jeune saunière alla bien vite faire part à sa mère de ce conseil, et quelques minutes après, sa corbeille sur la tête, elle se dirigeait prestement vers le Maset. Elle trouva le Sangard en voie de guérison. Elle appliqua de nouveau des simples

sur ses blessures, elle lava ses naseaux avec de l'eau fraîche, elle passa le peigne sur l'extrémité soyeuse de sa longue queue. Le taureau, qui se sentait redevenir vigoureux et superbe, regardait sa libératrice avec des yeux dilatés par la reconnaissance.

Comme elle revenait joyeusement, elle aperçut de loin le douanier. Ses yeux étaient rougis par les larmes, et il lui fit signe qu'il avait à lui parler. Elle posa son fardeau à terre et s'assit sur un tertre. Il l'eut bientôt rejointe, et lui prenant la main : — Vous avez juré aux saintes Maries de n'aimer que Bamboche, lui dit-il d'un accent ému; vous voilà donc comme sa femme, et qu'il vous épouse ou non, vous ne devez jamais vous marier avec un autre. Je n'ai plus de conseils à vous donner, ajouta-t-il avec mélancolie, et puisque vous voilà la fiancée du gardian, je vous prie d'oublier tout ce que j'ai pu dire de malveillant sur son compte; mais, en donnant son amour à un homme on peut conserver son amitié à un autre, n'est-ce pas, doumaïselette? Celui qui vous a bercée dans ses bras, qui pour vous voir grandir n'a jamais voulu quitter le Sansouïre, celui qui n'a aimé que vous enfin réclame votre confiance et votre affection. Pourquoi m'avez-vous caché la courageuse entreprise de guérir le Sangard? Avec la fièvre de l'anxiété, je suis allé vous attendre au Maset. Que dirait-on de vous, si l'on savait que vous soignez le taureau de Bamboche? mais je ferai si bonne garde que nul ne pourra vous en

voir approcher. Comme autrefois je guidais vos pas et préservais votre faiblesse sur le sable des landes, je voudrais aujourd'hui pouvoir vous suivre et vous protéger dans une vie nouvelle. Que voulez-vous que je devienne, si je n'ai pas la consolation de vous aider à être heureuse?

Manidette s'était levée, et, reprenant sa corbeille d'une main, elle tendit l'autre à Alabert. — Vous serez toujours mon meilleur ami, lui dit-elle. C'est vrai, j'aime Bamboche, qui ignorera peut-être le serment qui me lie à lui; mais il me reste à vous apprendre qu'il est digne de mon amour.

Et, sans se douter de la torture qu'éprouvait Alabert, elle lui raconta l'histoire mystérieuse du cierge de l'église des Saintes-Maries et les détails de sa rencontre avec le gardian dans la lande. La jeune saunière et le douanier marchaient lentement vers le Sansouïre, et pendant que la fillette parlait avec animation, Alabert écoutait, silencieux et surpris. — Vous m'aiderez à guérir le Sangard, vous m'accompagnerez dimanche à Aigues-Mortes, et je vous aimerai comme un frère, dit Manidette, en embrassant Alabert sur le seuil de la masure.

La jeune fille était déjà entrée dans la maison, mais, le pauvre douanier, pâle et tremblant, restait toujours immobile à la porte. — Hélas ! pensait-il, faudra-t-il me priver aussi des innocentes caresses qui depuis sa naissance ont fait ma félicité ?

Cependant, rétabli par les soins attentifs de Manidette, le Sangard était redevenu le fier tau-

reau qui faisait trembler toute la Camargue sous son farouche regard. Son poil luisant avait repris le reflet de l'ébène polie, l'étoile blanche brillait d'un nouvel éclat sur son front, son œil lançait des jets de flamme. Il mugissait, non plus de douleur, mais d'impatience et de regret. Le roi des pinèdes était retrouvé; impétueux, courroucé, il labourait de son vaste pied le sol humide de l'étable.

Le samedi soir, la porte du Maset s'entr'ouvrit doucement, et Manidette apparut sur le seuil. Apaisé tout à coup, le colosse regarda la jeune fille avec une singulière expression de tendresse, et il exprimait sa joie par les évolutions les plus folles. La jeune saunière avait son tablier rempli de rubans ; elle en décora les cornes du taureau, puis ouvrant la porte : — Te voilà libre, mon beau Sangard, lui dit-elle. C'est demain course à Aigues-Mortes, soutiens l'honneur de Bamboche.

Sangard, qui, quelques minutes auparavant, ne pensait qu'à aller retrouver les marécages de son agreste royaume, maintenant immobile au milieu de l'étable, hésitait à la quitter. Étonnée, Manidette l'encourageait de la voix, lorsque soudain le galop d'un cheval et la sonnette d'un dondaïre retentirent dans la plaine ; un bruit de pas inégaux et lourds se faisait entendre en même temps. C'était Bamboche et Drapeau qui conduisaient le troupeau à Aigues-Mortes pour la course du lendemain. A cette vue le Sangard partit comme un trait et alla rejoindre ses compagnons ; mais,

comme la nuit était sombre, le gardian ne vit pas que le roi de la lande reprenait sa place dans les rangs de son armée sauvage. Pour recruter quelques taureaux de plus, la caravane parcourut ainsi les pinèdes et les marais. Grossissant sans cesse et galopant dans le silence de la nuit, cette lourde cohorte, conduite par un seul gardian, avait un aspect fantastique. Pendant quelques minutes, un bruit confus de pas interrompit le silence des landes, puis le désert reprit son calme, et la nuit sa tranquillité.

IV

Bien que située en dehors du delta du Rhône, Aigues-Mortes peut être considérée comme la capitale de la Camargue, car la nature qui l'entoure offre les caractères étranges et monotones qui appartiennent à l'île provençale. Isolée au milieu d'une plaine marécageuse toute sillonnée de canaux, Aigues-Mortes ne possède en fait de routes qu'une longue chaussée élevée sur des étangs profonds. Une sorte de tour, appelée *la Carbonnière*, qui faisait partie des fortifications de la ville, s'élève au milieu de la chaussée, à un quart d'heure d'Aigues-Mortes. C'est en quelque sorte la porte du territoire de cette ancienne cité. Cernée de tous côtés par des marécages saumâtres, des lacs salés et des canaux de navigation qui s'enchevêtrent sous ses murs, Aigues-Mortes, avec l'immense tour qui la domine et les remparts

épais qui la protègent, semble avoir arrêté la marche du temps sur ses crénaux. La vie s'écoule égale et tranquille dans cette cité endormie. Les agitations du siècle ne franchissent guère ses remparts. Pâles, mélancoliques et ravagés par les fièvres, les habitants d'Aigues-Mortes semblent porter sur leurs traits le triste reflet des marais verdâtres et monotones qui les entourent. Un seul divertissement a le privilège de les arracher à leur torpeur habituelle, et la physionomie attristée de la ville change tout à coup quand revient l'époque des courses de taureaux.

Aigues-Mortes s'éveilla donc joyeusement un matin sous un vif soleil d'été. Les filles se firent belles, les jeunes gens se réunirent sur la grande place. De bonne heure, des chariots de toute forme défilèrent sur la chaussée en s'avançant vers les remparts. Partis à l'aurore et vêtus de leurs plus beaux habits, des paysans arrivaient tumultueusement aux portes de la ville, tandis que des groupes bruyants se formaient çà et là pour attendre les retardataires. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on voyait rouler sur le sable des landes, ces petits chars à deux roues qui sont les voitures des notables de la contrée. Chargées de femmes et d'enfants, de vieilles juments trottinaient sur le bord sablonneux des marais, pendant que, montés par des gardians, leurs fringants rejetons franchissaient les rozelières avec la rapidité d'une flèche. Au lieu des pèlerins estropiés ou fiévreux des Saintes-Maries, c'était une popu-

lation agile et pimpante qui arrivait joyeusement dans de petits bateaux sur le canal, en chariots sur la route, ou pédestrement par la lagune.

La course était déjà commencée lorsque Manidette et Alabert arrivèrent à Aigues-Mortes. Ce n'est pas sans peine que la jeune saunière et le douanier purent se glisser entre les barricades et s'installer sur une charrette occupée déjà par de nombreux spectateurs, parmi lesquels se faisait remarquer la sémillante Paradette. Plusieurs taureaux, plusieurs gardians avaient déjà paru dans l'arène ; mais Bamboche ne s'était pas montré. Le regard perçant de Manidette l'avait cependant découvert, perdu et caché volontairement au milieu de la foule. Le gardian ignorait que le Sangard fut retrouvé. Humilié de ne pouvoir jouter avec son taureau favori, il se tenait à l'écart, sombre, immobile ; il regardait au lieu d'agir. Tout à coup on annonça un taureau appelé l'Enfer, bête farouche et vindicative qui était la terreur des paysans de la Camargue. Le hautbois donna le signal d'une joute. Bamboche ne put résister plus longtemps à ses instincts de dompteur. Il sauta dans l'arène, et d'unanimes applaudissements le saluèrent. Aveuglé par la fureur, l'Enfer fondit presque aussitôt tête baissée sur Bamboche, qui, impassible, l'attendait à une extrémité de l'arène. Personne ne respira ; mais le gardian avait si justement calculé le moment où l'animal arriverait sur lui, que, sans changer de place, il prit dans sa main gauche la corne qui

l'effleurait, appuya fortement dessus, et, saisissant un des larges pieds de l'Enfer dans sa main droite, obligea l'animal à s'étendre tout de son long sur le sol. L'enthousiasme des spectateurs ne se fit pas attendre. Ce furent des trépignements, des bravos frénétiques qui interrompirent la course pendant un quart d'heure. — Il pouvait être tué ! dit Manidette en frissonnant, puis, tirant son scapulaire, elle fit à voix basse une courte prière. Drapeau vint en ce moment chercher l'Enfer, qui, confus et humilié, semblait un bloc de granit noir gisant au milieu de l'arène.

Le geste de la jeune saunière n'avait pas échappé au gardian. — Sans qu'il y paraisse sur son visage, Manidette sait mieux aimer que bien des femmes, se dit-il d'un air songeur en caressant le bon dondaïre, qui agitait sa sonnette pour faire relever l'Enfer.

Les courses se succédaient. Après avoir terrassé l'Enfer, Bamboche avait encore réduit à l'impuissance quelques autres taureaux ; mais le Sangard ne paraissait pas. Le moment de la dernière course était venu. Bamboche, décidé à sortir de l'arène, s'était placé près du chariot où s'était assise Manidette.

— Dans l'arène, Bamboche ! dans l'arène ! criait-on de tous côtés. Appuyé contre le chariot et comme paralysé, Bamboche ne bougeait pas. La timide jeune fille eut alors un de ces élans que donne seul l'amour. Sautant à bas de la carriole et s'approchant du gardian : — Descendez dans

l'arène, lui dit-elle à l'oreille, car le Sangard est revenu ; il s'est joint cette nuit au troupeau. — Il suffit de ces quelques mots pour changer la physionomie du gardian. De sombre et farouche, elle devint rayonnante. Quelques instants après, Bamboche, debout au milieu du cirque, déployait sa ceinture écarlate, et, comme un étendard, la faisait flotter dans les airs. Au lieu de remonter sur la carriole, Manidette s'assit bravement sur un des bancs qui entouraient l'arène.

— Vous êtes folle ! lui cria dédaigneusement Paradette.

— Celle qui se met sous ma protection est moins folle que celle qui renie mon courage, riposta Bamboche.

Les amateurs se groupèrent en peloton sous l'estrade du hautbois : les gardians prirent leurs tridents et se rangèrent de chaque côté de la porte ; un silence solennel se fit dans l'assemblée, et tous les regards se tournèrent vers la porte de l'étable. Le Sangard s'avança fièrement.

En voyant arriver si beau et si paré le taureau favori qu'il croyait mourant au fond de quelque marais, Bamboche eut une sorte d'éblouissement. Comme pour se montrer à l'assemblée entière, le Sangard marchait lentement autour du cirque, élevant de temps en temps la tête, remuant la queue et respirant largement. Arrivé devant Manidette, il s'arrêta et fit entendre un long mugissement. — Elle est perdue ! s'écria-t-on; mais, à la grande stupéfaction de la foule, la jeune fille

lissa de ses petits doigts le poil de velours du Sangard, le flatta de la voix et renoua les rubans autour de ses cornes, tandis que, comme un chien fidèle, le colosse lui léchait les mains. — Je comprends tout, se dit Bamboche; c'est Manidette qui a sauvé mon beau Sangard.

Le tambourin faisait entendre son roulement martial, et le hautbois ses sons aigus. Les deux champions s'étaient placés face à face dans la lice. Immobile et comme cloué au sol, le Sangard fixa ses yeux ardents sur ceux de son adversaire. Le pied leste, le corps souple, prêt à suivre chaque mouvement du taureau, Bamboche, pour l'exciter, fit tournoyer comme un nuage rouge sa ceinture au-dessus de sa tête. Ils restèrent ainsi quelque temps à se mesurer du regard. Le gardian prit le premier l'offensive; poussant un cri provocateur, il s'élança vers le Sangard, et avant que l'animal s'y fût préparé, il arracha à son front la grande cocarde qui le décorait.

— Bravo! cria la foule, et l'on se pencha avec curiosité pour voir celle à qui le gardian offrirait le trophée. Plus d'une fillette se flattait en secret de lui plaire assez pour mériter cet hommage. A la surprise générale, il se dirigea vers la petite saunière, à laquelle personne ne pensait.

— Vous seule la méritez, lui dit-il en posant la cocarde sur ses genoux.

Tout heureuse, Manidette piqua la rosette à son fichu; mais ce n'était là qu'un prélude: il fallait enlever un à un tous les rubans du taureau.

Allant, venant, sautant, rampant autour du Sangard, Bamboche semblait jouer avec le danger. Comme sur un tremplin, il rebondissait sur le sol de l'arène, et chaque fois que les spectateurs effrayés criaient : Il est mort ! Bamboche répondait en jetant de nouvelles cocardes à Manidette. Il arriva enfin un moment où, privé de tous ses rubans, le taureau se trouva noir et nu dans le cirque comme il était au sein des marais. Dès que Drapeau eut ramené le Saugard, chacun descendit dans l'arène pour applaudir et admirer de plus près le vainqueur ; mais Bamboche se déroba brusquement à cette ovation.

Quelques jours après, Manidette avait dirigé comme de coutume sa promenade du côté du Maset. Bamboche était là, il semblait l'attendre. Elle voulut s'éloigner ; mais le gardian lui prit la main : — Doumaïselette, lui dit-il d'une voix douce et grave, vous devez être surprise que j'aie quitté Aigues-Mortes sans vous faire mes adieux; mais ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu que de vous.

Manidette, toute temblante, gardait le silence. Bamboche étala son manteau sur le sable du sentier. — Asseyez-vous, reprit-il, vous devez être lasse.

La jeune fille obéit sans répondre. Resté debout, Bamboche la contempla quelques instants avec un mélange de tendresse et de respect. — Doumaïselette, dit-il enfin, le meilleur de mon âme, c'est-à-dire mon estime et ma reconnaissance,

vous appartient à jamais, car c'est vous qui m'avez rendu le Sangard. Au lieu de vous conduire en femme faible et timide, vous avez agi comme l'homme le plus courageux ; aussi ne sais-je comment vous remercier. Je n'ai rien de plus précieux que mon amitié, c'est pourquoi je vous l'offre ; je ne sais comment vous dire cela, mais le sentiment qui m'entraîne vers vous est si étrange que moi, le galant gardian, comme on m'appelle, je ne saurais dire si vous êtes belle ou laide ; mais ce que je sais bien c'est que votre doux visage me plaît entre tous. Vous êtes jeune et frêle, et cependant j'ai pour vous le respect qu'on a pour une mère ; vous êtes femme, et j'ai pris avec vous le ton franc et libre d'un camarade ; je ne vous ai vue que trois fois, et il me semble que je vous connais depuis l'enfance. Quelle est donc cette affection mystérieuse qui fait de moi un homme nouveau ? Pouvez-vous me le dire ?

Et Bamboche fixa ses regards sur Manidette, attendant sa réponse. Aussi tremblante que les feuilles de la clématite qui frissonnaient sous le vent du soir, la jeune fille roula dans ses doigts la frange de son châle, et, baissant les yeux, elle resta silencieuse.

— Je sais qu'une honnête saunière ne peut guère parler d'amour à un gardian qui n'a ni feu ni lieu, reprit Bamboche d'un air pensif, et que d'ordinaire elle choisit pour mari un riche et tranquille saunier. Aussi, ajouta-t il en faisant un effort sur lui-même, je crois bien que l'amitié

est tout ce que je peux vous demander. — Et il s'arrêta encore, interrogeant la jeune fille du regard.

La lune était montée dans les cieux, sa pâle lueur avait peu à peu dissipé les teintes rosées que garde si longtemps l'atmosphère dans les belles nuits d'été ; les marais avaient repris leurs tons verdâtres, les étangs leur blancheur, et les pinèdes leur sombre aspect.

— Adieu, Bamboche! dit Manidette toute troublée, et, croisant son petit châle sur sa poitrine, elle fit quelques pas vers la masure du Sansouïre.

— Il doit y avoir une ferrade le 1er juillet au Brézimberg, promettez-moi d'y assister, dit le gardian en la retenant par la main.

— J'y viendrai, répondit simplement la saunière ; puis, se dégageant doucement de l'étreinte du jeune homme, elle se mit à glisser d'un pas léger jusqu'à la porte de sa demeure. Bamboche siffla son cheval qui paissait au milieu d'un marais voisin, et, s'élançant sur lui, partit pour aller retrouver ses taureaux au val de Psalmodi.

Manidette ne dormit guère, elle se répéta cent fois les paroles de Bamboche : elle hésitait, tant elle était heureuse, à en comprendre le véritable sens ; mais une crainte venait bientôt refouler sa joie. Cette crainte qui la rendait silencieuse sous les regards de sa mère et lui faisait renfermer dans son cœur son secret d'amour comme une faute, cette crainte qui la fa [illegible]
heures dans sa char [illegible]

sition que ses parents feraient à son mariage. — Ils aimeront mieux me voir mourir dans un coin du Sansouïre que de me marier à un gardian, pensait-elle.

Cependant le 1er juillet arriva. De grand matin la jeune fille, debout devant son petit miroir peigna ses longs cheveux, qu'elle arrangea en fins lisérés sous sa blanche coiffe, elle brossa soigneusement son petit châle ; puis, toute pensive, elle descendit devant la porte. Il était encore de bonne heure ; la ferrade ne devait commencer qu'à midi, et comme le Brézimberg n'était éloigné que d'un kilomètre du Sansouïre, Manidette, voyant que le moment de partir n'était pas encore venu, s'assit sur le seuil de sa demeure et regarda le ciel avec inquiétude. Le soleil ne devait pas briller ce jour-là. De lourds nuages chassés par un vent aigu couraient dans l'espace comme de gigantesques flocons d'écume, tandis qu'une teinte grisâtre s'élevait sur toute la campagne. Enveloppé d'épaisses vapeurs, l'horizon ne laissait rien percer sous ces voiles ; ternes et sans reflets, les objets dessinaient vaguement leur profil sur un sol détrempé.

Berzile et Caroubie fermaient les écluses, étendaient de vastes paillassons sur les tas de sel pour mettre la récolte à l'abri de l'orage qui menaçait, tandis que, se traînant péniblement en dehors du logis, Fennète allait retirer les poissons du vivier et renfermer les volatiles. Préoccupée d'une seule idée, Manidette ne voyait rien de ce qui se pas-

sait autour d'elle ; son imagination la transportait au Brézimberg, à la ferrade, près de Bamboche, et si elle redoutait l'orage, ce n'était que pour lui. Elle se leva soudain, et, courant à sa grand'mère pour lui montrer une grande nuée qui s'élevait de l'horizon :—Voilà le *marin blanc* qui souffle, lui dit-elle. Voyez les nuages, ils viennent tous de la mer, ils passeront sur notre tête et nous n'aurons pas de pluie.

— Dieu t'entende! dit la vieille saunière ; mais je comprends, ajouta-t-elle tristement en regardant la toilette de la jeune fille : tu veux aller à la ferrade, et c'est pourquoi tu ne trouves pas que le marin soit mauvais. Écoute, Manidette ; assez de mystères comme cela : j'ai deviné une partie du secret de ton cœur le jour de ton pèlerinage aux Saintes-Maries ; mais aujourd'hui je veux tout savoir.

Et la vieille saunière s'arrêta résolûment devant sa petite-fille.

— Eh bien! dit Manidette, intimidée par le regard scrutateur de son aïeule, que pourrais-je vous dire ? J'aime, il est vrai, un honnête garçon ; mais je ne suis pas encore certaine qu'il puisse m'épouser.

— Que me dis-tu là ? s'écria Fennète en levant les bras au ciel. Je voudrais bien savoir quel est le saunier qui ne s'estimerait pas heureux d'épouser la doumaïselette du Sansouïre!

— Mais si ce n'était pas un saunier ? insinua Manidette.

— Ah! ce n'est donc qu'un simple ouvrier? reprit Fennète. Et tu crains qu'il ne puisse venir ici à cause des engagements qui le lient à un autre salin. Rassure-toi, ton père est encore, Dieu merci, assez valide pour surveiller le travail pendant longtemps encore, et, bien que je sache qu'il désire te garder près de lui et s'aider d'un gendre, il consentira à ton départ, puisque telle est ta destinée. Tu nous reviendras dès que ton mari sera libre, et, fille du saunier du Sansouïre, tu en seras à ton tour la saunière.

Manidette baissait la tête; de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Tu ne me réponds pas! Ce n'est donc ni un saunier ni un ouvrier. Parle donc; tu me fais mourir. Serait-ce par malheur quelque Monsieur de la ville? Voilà ce que c'est que d'envoyer les jeunes filles dans les villes et les fêtes. Qui m'aurait dit que Manidette, si simple et si modeste, voudrait quitter son salin pour aller habiter derrière les noirs remparts d'Aigues-Mortes ou les tristes rues des Saintes-Maries, et remplacer ses parents par un notable qui les reniera?

Manidette releva fièrement la tête. — J'aimerais mieux me noyer au fond du Valcarès, dit-elle avec vivacité, que de changer ma coiffe de saunière contre un bonnet de dame, mes souliers ronds contre des brodequins de soie, mes marécages et mes pinèdes contre de tristes murailles! Sacrifier ma liberté! Ah! grand'mère, vous ne le pensez pas!

Fennète respira. — Eh bien ! qui aimes-tu donc? demanda-t-elle d'un ton radouci.

— Alabert vous dira le nom de mon fiancé, dit Manidette en s'enfuyant.

Sa carabine sur l'épaule, le douanier passait en effet en ce moment devant la masure. La vieille femme l'interrogea d'un regard anxieux. — Je comprends que Manidette n'ait pas eu le courage de le nommer elle-même, dit Alabert. — Et, prenant dans ses mains la main de Fennète, il soupira profondément. — Nous n'y pouvons plus rien, dit-il, comme pour la consoler d'avance ; apprenez donc sans trop de chagrin que notre chère doumaïselette a donné son cœur au gardian Bamboche.

Quelques minutes s'écoulèrent sans que la vieille saunière, surprise par cette nouvelle, pût prononcer une parole ; puis, se levant et serrant convulsivement le bras d'Alabert : — Vous vous trompez ! Manidette ne peut aimer ce coureur de landes, dit-elle d'une voix sourde. Non, le fiancé de notre enfant ne peut être cet histrion, qui, sans sou ni maille, va jouer sa vie contre quelques bravos! Non, vous dis-je, cet homme sans asile, qui couche ici ou là sur l'herbe ou dans la fange, pêle-mêle avec ses taureaux, qui est sans Dieu et sans famille, sans demeure et sans nom, ne peut être aimé de notre doumaïselette!

— Tenez, dit Alabert en montrant du doigt la pinède du Sauvage, regardez là-bas, et vous verrez si je dis vrai. — Glissant sur le bord d'un

marais, Manidette, son petit châle enflé par le vent, marchait rapidement vers le Brézimberg. Sans mot dire, la vieille femme la suivit des yeux jusqu'aux chariots qui, blanchissant dans le lointain, annonçaient l'emplacement de la ferrade.

— C'est vrai, dit-elle d'un accent étouffé.

En ce moment, Berzile et Caroubie rentrèrent pour déjeuner.

— Malgré le temps incertain, Manidette a voulu assister à la ferrade, dit le saunier en se mettant à table.

Fennète regarda Alabert et mit un doigt sur ses lèvres.

— La fête sera très belle, poursuivit Berzile, et je ne suis pas fâché que Manidette y soit allée. Pierrotte, doit s'y trouver. Ils reviendront sans doute ensemble, car je dois m'entendre avec lui pour la fin de la saison. Ma fille ne paraît pas lui déplaire. C'est un brave garçon, laborieux et docile. Buvons à la santé de tous les deux, grand'-mère, ajouta-t-il en tendant son verre.

— Vous savez bien, mon fils, que cela porte malheur de trinquer à des amours que l'église n'a pas encore sanctifiées, dit Fennète d'une voix creuse en repoussant tristement son gobelet.

— Les vieilles femmes sont toutes superstitieuses, grommela Berzile. Tiens, Caroubie, dit-il en présentant la bouteille à sa femme, tu es plus jeune, et tu ne dois pas avoir de si tristes idées ; bois au mariage prochain de ta fille.

— Il faudrait savoir d'abord si Pierrotte plaît à

Manidette, répondit Caroubie en écartant doucement le toast proposé.

— Tu refuses aussi, reprit le saunier surpris; eh bien! Alabert, ce sera vous alors qui célébrerez avec moi les fiançailles de votre filleule, ajouta-t-il en faisant passer un verre au douanier.

— Je ne connais pas Pierrotte, dit avec hésitation Alabert, et on ne boit qu'à la santé de ceux qu'on aime.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le saunier piqué au vif, c'est Manidette elle-même qui tranchera ce soir la question, et nous verrons ce qu'une honnête fille pourra objecter contre un projet qui peut assurer son bonheur.

Et il vida d'un trait la rasade destinée au douanier.

V

Il était près de midi lorsque la jeune saunière arriva au Brézimberg. De nombreux spectateurs étaient déjà réunis sur le terrain, les chariots et les voitures dessinaient, comme pour les courses, un cirque sur la lande; seulement, selon l'étrange coutume des ferrades, le troupeau de bétail en formait lui-même une partie. Pressés les uns contre les autres, surveillés par quelques gardians à cheval, les jeunes taureaux se tenaient immobiles. Un brasier incandescent et quelques fers à marquer se voyaient au milieu de l'arène.

Steppe entouré de marécages profonds, le Brézimberg étend sa nappe de sable entre la mer et

la pinède du Sauvage. C'était au milieu de cette lande grisâtre, que l'enceinte de la ferrade avait été formée. Mornes comme le ciel qui les enveloppait, les spectateurs silencieux s'abritaient de leurs vêtements ; mais le vent perçait les plus lourdes étoffes. Ce vent de mer, qui vient tout à coup changer les conditions de l'atmosphère et remplacer une chaleur ardente par des brouillards humides, est le plus grand fléau de la Camargue; il affaiblit le corps, ronge les murs, oxyde les métaux et répand sur la campagne un voile de tristesse. Chaque bruit paraît sinistre sous ces lourds nuages, qui viennent ramper comme des ombres sur la terre. La mer gronde avec furie sur la rive, le vent siffle aigrement dans les pinèdes, les cris perçants des mouettes retentissent dans les nues, le murmure des roseaux qui plient sur le marais ressemble à des gémissements, et les beuglements des taureaux ont la sonorité du tonnerre.

Le cirque de Brézimberg offrait un aspect presque funèbre. Roulés dans leurs capes et leurs feutres rabattus sur les yeux, les gardians tenaient avec méfiance leur trident en arrêt. Nulle musique ne retentissait sur l'estrade, car il n'y a point de hautbois dans les ferrades. Au lieu du spectacle joyeux de la course, c'est un travail dangereux pour lequel il faut garder toute sa présence d'esprit.

Le notable à qui appartenait le troupeau, ayant regardé sa montre, donna l'ordre de commencer.



Bien qu'il fût accouru au Brézimberg des gardians de toutes les localités, le propriétaire ne s'adressa qu'à ceux de son troupeau, les seuls auxquels il avait le droit de commander ; mais soit que, connaissant mieux que personne la force de leurs animaux, ils n'osassent les attaquer, ou que l'influence du vent de mer eût paralysé leurs membres, aucun ne bougea. Malgré de nouveaux ordres, les gardians se regardèrent d'un air significatif.

— Il vente du malheur, dit l'un d'eux à voix basse en secouant ses épaules glacées ; descendre aujourd'hui dans l'arène, c'est risquer d'attraper deux morts, celle qui vient des cornes et celle qui vient du vent.

— Sans le vent du sud-ouest pour donner du courage, la ferrade est trop dangereuse, dit un autre.

Ce fut donc vainement que le propriétaire des taureaux gesticula, encouragea et promit aux gardians un bon pourboire. La foule anxieuse attendait en silence ; mais l'espoir éclaira tout à coup les visages, un certain frémissement de joie courut dans la morne assemblée ; les gardians se rangèrent devant leur troupeau ; les fers furent placés dans le brasier ranimé. Comme s'ils eussent compris que l'heure du supplice approchait, les jeunes taureaux mugirent sourdement, et le cœur de Manidette battit bien fort, car Bamboche venait d'apparaître sur la lisière du Brézimberg. Sautant lestement à bas de sa cavale et se débarassant de sa cape, le jeune gardian descendit dans l'arène,

tout aussi fringant que si l'humide vent n'eût pas terni le ciel.

— Il faut donc que ce soit un étranger qui fasse votre ferrade ? cria-t-il aux gardians confus. Est-ce gagner loyalement vos gages que de refuser de marquer ces animaux au chiffre de votre maître ? Attendrez-vous qu'ils soient adultes ? Avant tout, un gardian doit se faire respecter de son troupeau. Comme les hommes, les taureaux ont de la mémoire, et ceux-ci, se rappelant plus tard votre lâcheté, pourraient bien vous en rendre victimes. Si c'est le vent qui vous paralyse, je vais vous montrer comme on triomphe à la fois des nuages malsains et des taureaux récalcitrants.

Et il s'élança vers le troupeau. — Les fers! cria-t-il d'une voix tonnante. Ayant saisi brusquement un de ces animaux par les cornes, il le renversa sur le flanc au moment même où un gardian accourait, un fer rouge à la main. Lorsque Bamboche rendit la liberté à l'animal, il s'enfuit vers la pinède, portant à tout jamais gravées dans ses chairs fumantes les initiales de son maître.

Si la peur est contagieuse, le courage l'est plus encore peut être. Électrisés par l'exemple de Bamboche, les gardians se décidèrent peu à peu à poser leur cape, à descendre dans l'arène et à faire leur devoir. Armés de leurs tridents, quelques vieillards restèrent autour du troupeau pour y maintenir l'ordre. Terrifiés par le traitement qu'ils voyaient infliger à leurs compagnons, les victimes haletantes regardaient le brasier avec angoisse.

Pour les faire sortir des rangs, il fallait les piquer fortement ; mais, arrivées dans l'arène, elles y retrouvaient toute leur ardeur, et, furieuses, écumantes, elles s'y débattaient avec violence contre ceux qui voulaient les terrasser. Ce fut bientôt une véritable mêlée, où l'on vit rouler dans la même poussière les lourdes masses des taureaux et les corps agiles des gardians. Le sourd mugissement des animaux se mêlait aux cris aigus des hommes, et à l'appel strident « les fers! les fers! »

Après deux heures de cette lutte acharnée, où Bamboche à lui seul fit plus de besogne que tous les autres gardians réunis, le propriétaire satisfait remonta dans sa voiture et annonça que la ferrade était finie. Il restait bien encore quelques taureaux, mais on les avait déjà jugés trop forts l'année précédente pour être marqués sans danger, et le maître comprit que, s'il ne voulait exposer la vie de ses gardians, il devait en faire le sacrifice. Forts, trapus, la queue fauve et le poil hérissé, ils appartenaient à l'espèce la plus farouche et regardaient l'arène d'un œil sanglant, et courbaient vers le sol, comme pour les aiguiser, leurs cornes effilées et aussi dures que des épées d'acier.

Chacun, croyant donc la ferrade terminée, se disposait à repartir. Les spectateurs secouèrent leurs vêtements, trempés par l'humidité, les gardians rattachaient sur leurs corps transis leurs habits déchirés ; d'autres étanchaient le sang de quelques blessures ; le brasier s'était éteint. Bam-

boche se rapprocha de Manidette. Celle-ci avait déjà quitté le tertre sur lequel elle s'était assise, et elle arrangeait sur ses épaules les plis de son petit châle. En voyant venir Bamboche, elle lui tendit la main. Le gardian avait pris une grande résolution; il voulait, par un coup d'audace, sortir ce jour-là même de cet état de pauvreté qui lui interdisait de prétendre à la main de la saunière.

— Donnez-moi le baiser des fiançailles, doumaïselette, dit-il avec un accent d'énergique confiance, car je vous jure qu'avant que le vent d'ouest souffle, j'aurai acquis le plus beau troupeau du Sauvage; je serai riche, et l'on ne me refusera pas votre main.

Émue, surprise, Manidette tendit sa joue à Bamboche, qui, par une timidité toute nouvelle pour lui, osait à peine l'effleurer de ses lèvres. S'élançant alors dans l'arène, le jeune homme ralluma le brasier éteint, y mit chauffer des fers portant la lettre B, puis s'approcha du propriétaire. — Maître, dit-il en arrêtant son cheval, pensez-vous qu'il soit juste de reconnaître le coup de main que j'ai donné à votre ferrade?

— Certainement, répondit le notable, et je t'aurais déjà offert une bonne récompense, si je ne savais que ta coutume est de refuser en pareil cas.

— C'est vrai, et je ne demanderais certes rien, si j'étais libre comme je l'ai été jusqu'à présent, répliqua Bamboche ; mais j'aime une jeune fille, et je ne puis l'épouser, si je n'ai quelque bien. Sage et délicate, elle n'a pas craint d'exposer sa

vie pour me rendre un grand service; à mon tour, ne dois-je pas savoir faire quelque chose pour elle?

— Que désires-tu donc? Si ta demande est raisonnable, je suis prêt à te l'accorder.

— Voulez-vous me donner tous les taureaux que je parviendrai à terrasser et à marquer à mon chiffre? reprit Bamboche en montrant ceux qui avaient été épargnés comme trop dangereux.

Le notable regarda le gardian avec surprise. — J'y consentirais de grand cœur, mon pauvre garçon, lui dit-il; mais c'est ta vie que tu jouerais ainsi, et j'aurais un remords de t'accorder cette faveur.

Et comme le gardian insistait : — Qu'il soit donc fait selon ta volonté! dit le propriétaire, curieux de voir comment Bamboche allait s'y prendre pour dompter les farouches animaux.

— Les fers! les fers! cria aussitôt le jeune gardian, et, nouant sur sa tête un foulard rouge, il prit son trident et enfourcha son cheval, qui hennit et secoua sa blanche crinière comme pour s'animer au combat.

Depuis longtemps, la foule avait quitté la lande du Brézimberg. Les voitures glissaient déjà sur le sable de la plage, les grandes roues des chariots commençaient à tracer leurs sillons sur les roseaux des marais; les piétons suivaient les sentiers d'un pas rapide, les ânes trottinaient sur la berge des canaux, les gardians tâchaient d'apaiser, au milieu des pinèdes, le bétail nouvellement marqué. Paradette avait repris en riant les rênes de sa charrette,

Seuls, immobiles comme un rampart d'ébène, les taureaux, fascinés, fixaient d'un œil farouche le brasier qui se rallumait sous le souffle du vent ; mais, comme ces traînées de poudre qui s'enflamment instantanément sur tout leur parcours, la nouvelle de ce qu'allait faire Bamboche courut soudainement sur tout le Brézimberg. Les chariots s'arrêtèrent, les piétons s'assirent ; cabaretiers, gardians, notables et sauniers, tous enfin voulurent assister à un spectacle imprévu.

Une sourde lueur, déchirant soudain les nuages, éclaira le Brézimberg. Comme s'il eût attendu ce rayon lumineux pour commencer le combat, Bamboche s'assujettit sur sa selle, prit d'une main son trident, de l'autre un fer rouge ; aiguillonnant un animal, il le fit sortir du troupeau, et, l'ayant amené au milieu de la lande, il l'y poursuivit à outrance. Comprenant parfaitement son rôle, le cheval du gardian manœuvrait autour de la victime sans avoir besoin d'être dirigé par les rênes, ni par la voix, ni par l'éperon. Sa nature sauvage lui faisait aimer cette chasse énergique. Il voyait dans ce taureau un ennemi dont son maître voulait triompher, et avec un admirable instinct il bondissait, se cabrait ou s'arrêtait tour à tour. Le gardian et sa monture ne semblaient faire qu'un seul être.

Lancé à fond de train, Bamboche, le trident en avant, fondit sur le taureau, l'atteignit à l'épaule et l'abattit sur le sable. D'une main il le tint ainsi immobile, tandis que de l'autre il appliquait le fer sur ses flancs. Cette manière hardie d'attaquer

le taureau à cheval et de le renverser d'un coup de maître émut vivement les spectateurs. L'animal furieux tentait d'éventrer Bamboche et se relevant, et tout le monde l'engageait à renoncer à ce moyen d'attaque dangereux et inusité.

— Un taureau terrassé ne peut songer à se venger, je pense qu'à lui, répondit-il en montrant l'animal, qui, marqué, sanglant et plein de rage, bondissait vers les prairies pour y cacher sa honte. Jusqu'à la nuit, sans recevoir la moindre égratignure, Bamboche aiguillonna, poursuivit, fatigua, ramena et marqua.

— Vous avez bien gagné votre troupeau, Bamboche, lui dit le notable en lui serrant la main, et même quelque chose de plus. Aussi je vous offre de grand cœur Drapeau pour le conduire. Ce sera mon cadeau de noce.

— Drapeau est mon plus vieil ami, je l'accepte avec reconnaissance, dit Bamboche.

— Ici, Drapeau ! cria le notable au bœuf paisible, qui, immobile près du brasier, ressemblait à un énorme chien de garde.

Le massif animal accourut aussi vite que le lui permettaient ses lourdes jambes.

— Je n'aurai jamais le courage de lui imprimer le fer, dit Bamboche en caressant la bonne bête, qui, sans appréhension, s'approchait du fer rougi.

— Aimes-tu mieux entailler ses oreilles comme le font certains propriétaires ? demanda le notable en présentant à Bamboche une gigantesque paire de ciseaux.

— Non, répondit le gardian en regardant les longues et soyeuses oreilles du dondaïre, qui, comme deux ailes de velours, se dressaient de chaque côté de sa tête. Puis, prenant les ciseaux :
— Voilà la seule marque qui convienne à cet ami pacifique, ajouta-t-il. — Et, s'agenouillant près de l'animal, il découpa un large B sur son poil épais. Drapeau ne bougea pas plus qu'un terme, et, comme s'il eût compris qu'au lieu d'être son simple gardian, Bamboche devenait son maître, il lui lécha les mains dès que l'opération fut terminée.

— Va, bon Drapeau, va maintenant rallier mon troupeau, dit Bamboche avec cet accent intraduisible d'un homme qui goûte pour la première fois la joie de la propriété.

Bien que la nuit s'avançât, que le vent devînt de plus en plus âpre, et que les vêtements des paysans fussent aussi mouillés que s'ils eussent été trempés dans l'eau, personne ne paraissait songer au départ. Des groupes d'hommes s'étaient formés sur la lande ; des bavardages de femmes s'étaient établis de charrette à charrette. Si ce n'eussent été la bienveillance et la joie qui rayonnaient sur chaque visage, on eût cru à quelque complot. Il y a dans le triomphe d'un homme intrépide un prestige qui charme et attire la foule. Chose triste à penser, le bonheur et le succès intéressent toujours plus que l'infortune et la souffrance. Si la ferrade eût échoué, on aurait certainement compati au malheur de Bamboche ; mais on n'aurait pas songé à le dédommager de son

échec. Propriétaire d'un troupeau, il inspira un certain orgueil, et pendant qu'assis près de la jeune saunière il recevait l'aveu de son amour, la population toute entière décida qu'on lui offrirait le Sangard comme gage d'admiration et d'amitié.

— Le Sangard est le père de ceux que Bamboche vient de marquer si courageusement ; il est juste qu'il le possède aussi, disaient les uns.

— Il y a assez longtemps que Bamboche nous rend service aux ferrades et nous amuse aux courses pour qu'à notre tour nous nous cotisions pour lui donner son taureau favori, disaient les autres.

— Dût-il nous coûter cent écus, nous ne devons pas hésiter à l'acheter pour l'offrir au plus courageux des gardians ajoutaient ceux-ci.

— Qu'on aille donc vite chercher le Sangard! cria-t-on de tous côtés.

Envoyés dans plusieurs directions, des gardians, aidés de leurs dondaïres, ne tardèrent pas à revenir escortés du roi des landes. Une députation de paysans l'amena à Bamboche. — Je puis donc le marquer aussi à mon chiffre ? dit le jeune gardian, dont l'œil s'enflamma à la vue du Sangard. Merci! ajouta-t il avec émotion en tendant la main à ses amis.

— Accepte-le sans le marquer ; il te connaît trop, il voudra se venger. Prends garde, l'heure est mauvaise ; il est sur son terrain, tu es fatigué, il a trop d'avantages sur toi.

Le brouillard et les sombres heures de la nuit

tombaient ensemble sur le sol ; on ne distinguait plus les objets à travers la brume opaque. Monté sur son cheval, malgré les instances que faisaient les paysans pour le retenir, le jeune gardian, armé d'un fer rougi, aiguillonna du trident le Sangard et disparut avec lui dans les profondeurs de la lande, où, comme un rempart sinistre, le *marin* élevait ses nuées grisâtres. Accroupie près du brasier, Manidette semblait puiser dans sa chaleur le courage de ne pas mourir d'angoisse. Quelques minutes qui lui semblèrent des siècles s'écoulèrent ainsi. Personne n'osait respirer. Tout à coup un bruit sourd retentit du côté de la pinède, et des cris étouffés demandant « les fers! » se mêlèrent à des beuglements terribles. Les paysans quittèrent rapidement leurs chariots, abandonnèrent leurs montures pour se porter au secours de Bamboche, tandis qu'armés de fers, les gardians se précipitaient dans la direction d'où partaient les cris. Seule, Manidette n'eut pas le courage de les suivre. Après avoir vainement essayé de se lever, elle retomba sans force près du brasier qui s'éteignait, puis elle reprit chancelante le chemin du Sansouïre ; mais elle put encore entendre les cris joyeux qui célébraient la dernière victoire de l'intrépide gardian.

Un mois s'était à peine écoulé qu'un joyeux carillon annonçait un mariage aux habitants des Saintes-Maries. Dès les premiers tintements de la cloche, les paysans s'échelonnèrent par groupes

sur le bord des marais pour voir passer le cortège nuptial. — Pourvu que le marié ne nous renie pas maintenant qu'il est devenu propriétaire! disaient les uns. — Il est capable d'aller à l'église en voiture et en veste ronde, ajoutaient les autres. — Je suis sûre que Manidette aura encore son châle couleur feuille-morte et sa coiffe à grands tuyaux, disait d'un ton méprisant Paradette, qui, accourue avec la foule, arrangeait coquettement sur ses épaules un beau châle de cachemire.

Le cortège arriva enfin du Sansouïre. Monté sur sa cavale qui, plus ardente que jamais, piaffait joyeusement, coiffé d'un foulard rouge donné par Manidette, son écharpe écarlate enroulée autour de sa taille, Bamboche ouvrait la marche. Venait ensuite le chariot de Berzile, recouvert d'une toile neuve. Dans le fond, sur deux chaises, droites et sérieuses comme deux saunières de vieille date, étaient assises Fennète et Caroubie, tandis que Manidette se tenait debout à côté de son père. Cet usage des jeunes fiancées de ne pas s'asseoir en allant à l'église a pour but de montrer qu'elles n'ont pas été élevées dans la nonchalance, et qu'elles savent triompher de la fatigue. La jeune fille portait encore le bonnet un peu fripé, la petite robe d'indienne et le châle vert de la saunière ; seulement des bouquets, mêlés aux rubans de sa coiffe et attachés à son fichu, annonçaient en elle la nouvelle mariée. Le troupeau du gardian, le Sangard en tête, avec Drapeau fermant la marche, escortait le chariot. A la gauche de la

carriole, les hôtes pacifiques du Sansouïre se pressaient au contraire en colonne effarée. C'était l'agneau timide de la doumaïselle, sa cigogne familière, le chat du foyer, le vieux cheval aveugle du salin. Cette coutume de faire suivre jusqu'à l'église les animaux qui ont partagé la vie des fiancés est d'une simplicité patriarcale. Les villes, les villages et les hameaux ont pour leurs noces le luxe des équipages, celui de la robe de l'épousée, des cierges qui brûlent sur l'autel, et jusqu'au nombre des invités; les maremmes de la Camargue ne connaissent pour leurs noces que l'escorte du bétail : point de coups de pistolet, de dragées, de repas, de danses, de farandoles ni de fêtes sur ces humbles steppes, mais un long cortège d'animaux, peut-être bien plus dévoué et plus fidèle que celui des hommes.

Arrivé devant les Saintes-Maries, Bamboche mit pied à terre, et, traçant devant le pont une large raie sur le sol, il rassembla d'un côté son troupeau, de l'autre celui du Sansouïre. Le chariot s'arrêta au milieu. Le gardian s'approcha de Manidette. — Doumaïselette, dit-il en montrant du doigt les bêtes paisibles, voici le moment des adieux. — La jeune saunière sauta lestement à terre; tirant de sa poche un gâteau, elle l'émietta sur le sol; puis, ne pouvant retenir ses pleurs, appuyée sur le bras de son père, elle entra dans l'église.

Au moment où la foule recueillie priait les saintes pour le jeune couple, un bruit de pas résonna sur les dalles, et Alabert, en tenue de

voyage, vint s'agenouiller dans un coin de la chapelle. La cérémonie terminée, on le vit placer sa carabine sur l'épaule et se remettre en marche, les yeux remplis de larmes. — Il est étrange qu'Alabert ait reçu l'ordre de changer de poste le jour même du mariage de la saunière, dit une vieille femme en suivant le douanier des yeux. — Il va à Frontignan, ajouta un ouvrier ; c'est bien loin, mais on prétend qu'il a demandé à quitter la Camargue.

Après la messe, Bamboche, qui était remonté sur son cheval, prit Manidette en croupe, et, ralliant de la voix ses taureaux, partit pour son *téradou*.

Ainsi fut menée à bonne fin une entreprise que l'amour seul pouvait tenter et faire réussir, car le mariage d'un gardian et d'une saunière, est à peu près sans exemple dans les annales de la Camargue. Aujourd'hui le téradou de Bamboche est un magnifique domaine dont les taureaux sont renommés dans tout le pays. Comme toute saunière de race, Manidette y tient fort convenablement son rang. La voix stridente du gardian fait encore trembler les bestiaux dans le marais, et son poignet vigoureux les abat, comme autrefois, dans l'arène ; les paysans sont fiers de trinquer avec lui, mais aucun n'ose plus le tutoyer. Enfin Bamboche a fait de son vieux coursier un cheval d'attelage, qui le traîne magistralement, lui et Manidette, aux courses et aux ferrades.



EL CACHUPIN

Récit de la Louisiane

I

L'hiver de 1829, qui sévit en Europe avec tant d'intensité, fit aussi sentir ses rigueurs dans le Nouveau-Monde. On vit les lacs de la Haute-Louisiane se couvrir de glace ; il neigea sur toute la contrée basse et marécageuse qui s'étend de l'embouchure de la Rivière-Rouge à la Sabine, dans les terres chaudes et profondes où l'on cultive le coton et la canne à sucre. Les magnolias qui bordent les ruisseaux et les lataniers des savanes frissonnèrent sous le givre. Engourdis par le froid le geai bleu et le moqueur se laissèrent prendre à la main ; les flamants couleur de feu s'enfuirent vers des climats plus doux, abandonnant aux cygnes et aux barnaches les grèves du Mississipi.

Il faisait bon alors chasser dans les forêts : le gibier, peu farouche dans les temps ordinaires, semblait frappé de stupeur et s'apercevait à peine de la présence de l'homme ; mais pour le voyageur qui avait à parcourir à cheval de grands espaces déserts, ce refroidissement inaccoutumé de la température devenait une cause de souffrance véritable. Quand on fait halte pour prendre son repas au milieu des bois, il est dur de s'asseoir sur une terre glacée ; l'eau des sources, si agréable en été par sa limpidité et son extrême fraîcheur, n'est plus qu'un breuvage insipide lorsqu'il gèle et que la neige en altère la pureté. Ces observations feront sans doute sourire les touristes qui parcourent maintenant sans fatigue et avec la rapidité de la flèche l'immense territoire de l'Union ; mais alors, les chemins de fer n'étaient pas même connus de nom, et les provinces du sud-ouest des États-Unis gardaient encore, à quelque distance des fleuves et des rivières, leur aspect sauvage et primitif. Un silence profond régnait dans ces vastes solitudes, traversées à de rares intervalles par des caravanes de chariots. La passion des aventures et la soif des conquêtes qui devaient un jour pousser les Américains à déborder sur les territoires de leurs voisins ne se révélaient encore que par de vagues indices. La Sabine, qui sépare la Louisiane du Texas, — devenu depuis 1845 l'un des états de la confédération américaine, — formait alors la ligne de démarcation entre le Mexique et les États-Unis.

Aucun pont ne reliait les deux rives de ce fleuve encaissé, rapide, roulant ses eaux limoneuses sous le sombre feuillage des arbres séculaires. On le traversait dans un grand bac *(ferry-boat)*, que manœuvraient, non sans peine, un vieux nègre aux cheveux presque blancs et une négresse plus que sexagénaire.

Par une matinée de février de l'année rigoureuse que nous venons de signaler, le vieux noir et sa compagne se tenaient, dans une immobilité parfaite, blottis au fond de leur cabane, bâtie sur la rive américaine. Grelottants et résignés, pareils à deux chats sauvages cachés dans un tronc d'arbre, ils fermaient les yeux ; peut-être dormaient-ils, car depuis un quart-d'heure une voix impatiente criait de l'autre bord : *O del bote !... Ferry-boat !...* Et le vieux couple ne bougeait pas. A ces appels restés sans réponse succéda le bruit d'un coup de feu; cette fois le vieux nègre se leva en grommelant, et sa compagne le suivit. Leurs pieds étaient gonflés et fendus par le froid ; il y avait comme des écailles rugueuses sur leurs grosses mains tuméfiées. Ils saisirent d'assez mauvaise humeur les lourdes rames du bateau, et le firent lentement avancer vers la rive mexicaine. Deux voyageurs les y attendaient, un homme et une femme, portant l'un et l'autre le costume des créoles espagnols. Le *caballero,* monté sur un beau cheval des prairies, tenait sous son bras la carabine avec laquelle il venait de faire feu pour appeler le bateau. Sa tenue était celle d'un Mexi-

cain en voyage : mouchoir de soie noué autour de la tête, vaste chapeau de latanier, courte veste brodée, culotte de velours ouverte aux genoux, guêtres de cuir à l'andalouse, gigantesques éperons d'acier; une mante de laine à grandes raies rouges flottait sur son épaule. Quant à la *señora*, elle était si bien drapée dans son châle de soie qu'à peine distinguait-on le peigne d'écaille placé comme une couronne sur sa tête. Les traits réguliers de son visage portaient l'empreinte de la fatigue, et ses petits doigts blancs et effilés laissaient flotter les rênes de sa mule.

Dès que le bateau aborda près de lui, le cavalier mit lestement pied à terre. Il fit entrer dans le bac la mule de sa compagne, et, confiant à celle-ci la bride de son cheval, il aida la vieille négresse à manœuvrer l'aviron. La force du courant faisait dériver sur les eaux sombres de la Sabine le lourd bateau plat ; le cheval abaissait ses naseaux vers le bord pour se désaltérer, et la mule inquiète dressait ses longues oreilles.

— Ramons, ramons ferme! dit le cavalier. Ah! bonhomme, vous m'avez fait attendre bien longtemps!

— Il fait froid, répondit le vieux nègre en poussant de gros soupirs ; je dormais...

— Y a-t-il par ici quelque hôtellerie, quelque village?

— Non, répondit le nègre ; le village est bien loin. Vous trouverez d'abord les hautes terres où les blancs font du maïs, et puis après, vers la

Rivière-Rouge, des habitations où les planteurs font du coton...

Ayant ainsi parlé, le vieux noir se mit à geindre de plus belle, et la négresse fit chorus avec lui. Le fait est que ces deux vieilles gens n'étaient plus de force à exercer le métier qu'on leur avait imposé, et ils n'eussent pas tardé à succomber à la peine, si la route avait été plus fréquentée. Leurs gémissements étaient un appel pathétique à la libéralité des voyageurs, et cette fois il fut entendu. Touché de leurs efforts, le cavalier leur mit dans la main une pièce d'argent si brillante qu'ils faillirent tomber à ses genoux. La négresse aida la mule qui portait la *señora* à sortir du bac, et le nègre, comblant de bénédictions le généreux étranger, s'obstina à lui tenir l'étrier tandis qu'il se remettait en selle.

Le terrain sur lequel venaient de débarquer les deux voyageurs était couvert de gros cyprès, dont les rameaux noirs et dénudés laissaient pendre comme de sombres voiles des paquets de mousse longs de deux à trois mètres. Quand il eut fait quelques pas en avant, le cavalier s'arrêta.

— Jacinta, dit-il à sa compagne, sortons au plus vite de ces terres basses et fangeuses, et gagnons ce petit tertre là-haut. Nous pourrons y faire halte et prendre quelque repos...

— Le cheval, excité par l'éperon, traversa vivement les épais fourrés tout remplis de hautes herbes et de lianes entrelacées. La mule trottait aussi, évitant avec un instinct singulier les petites

flaques d'eau glacée et les racines pointues des cyprès qui hérissaient le sol. Après quelques minutes de marche, les voyageurs avaient atteint un terrain plus sec, abrité du vent par un rideau d'arbustes épineux. Ils mirent pied à terre ; le cavalier attacha les deux animaux aux branches basses d'un acacia, et étendit sur la terre froide la couverture de laine qui servait à garantir ses épaules durant les marches de nuit.

— Assieds-toi là, Jacinta, dit-il à sa compagne ; tu as froid, n'est-ce pas ?... Laisse-moi envelopper tes petits pieds dans les plis de cette mante... Tu ne me réponds pas ?... Jacinta! Jacinta!

Celle-ci baissait la tête et cachait dans ses mains les larmes qui coulaient de ses yeux. — Pauvre amie, reprit le cavalier, l'exil est dur à supporter! Au nom de leur indépendance, au nom de la liberté, les créoles du Mexique me l'ont infligé. Les fils du pays n'ont pu supporter parmi eux la présence d'un *Cachupin* qui demeure fidèle à sa patrie. Eh bien! *viva España!...* Ils ne m'arracheront ni une plainte ni une larme.

Parlant ainsi, le cavalier se redressa fièrement et se mit à rouler une cigarette. Un rayon de soleil perçant l'atmosphère brumeuse, glissa tout à coup à travers la forêt ; de grands oiseaux de proie, comme s'ils se fussent éveillés subitement, s'élancèrent vers les hautes régions en poussant des cris aigus. L'hiver semblait fuir devant le printemps. Un air doux et tiède ranima instantanément la nature engourdie. La jeune femme, levant la

tête à son tour, rejeta le châle de soie qui l'enveloppait, et tourna vers le cavalier son regard voilé de larmes.

— Pepo, dit-elle à voix basse, viens ici, près de moi, ne me quitte pas d'une minute... Je n'ai plus que toi sur la terre. Il y a dans ces forêts des cris d'oiseau qui me font peur...

— Écoute, Jacinta, écoute ce que je vais te dire, répondit le *Cachupin* en s'asseyant près de sa compagne. Si tu t'es imposé un sacrifice au-dessus de tes forces en suivant ton mari, si tu regrettes ton pays natal, ta famille, il est temps encore de retourner en arrière... La Sabine est là...

— Ai-je dit que je me repentais? reprit Jacinta. Ai-je laissé échapper une plainte?...

— Non, mais ce silence obstiné, ces larmes qui coulent de tes yeux trahissent ta douleur.

— Je souffre, répliqua la jeune femme; j'ai froid, la fatigue m'accable... Eh bien! je veux supporter ces misères avec toi et pour toi, Pepo?...

— Tiens, Jacinta, regarde devant toi; là, à travers ces masses d'arbres, ce que tu vois, c'est la terre mexicaine, c'est ton pays, ta patrie à toi; tu ne la reverras peut-être jamais!... Là sont tes parents, tes amis, les lieux où se sont écoulées les paisibles années de ton enfance...

— Oui, j'ai tout laissé sur l'autre bord de cette rivière, je le sens; j'ai tout quitté pour te suivre, toi, à qui je me suis unie pour la vie! Pepo, Pepo!... donne-moi ta main.

Pepo prit la main de sa femme; celle-ci se jeta

dans les bras de son mari en sanglotant, puis, redressant avec vivacité son front pâle : — Il me semble, dit-elle, qu'il n'y a plus sur la terre que toi et moi. Ce désert me plaît maintenant ; nulle créature humaine ne s'y montre... Et je m'y trouve bien avec toi... Le sacrifice est accompli. Où allons-nous, que deviendrons-nous? Dieu le sait! C'est comme une vie nouvelle qui commence pour nous... Heureuse ou malheureuse, je l'accepte, Pepo, et je ne veux plus pleurer... Tiens, vois plutôt, me voilà gaie, contente...

Le cavalier pressa sur son cœur la femme dévouée qui essayait de sourire à travers ses larmes. — Tu es lasse, Jacinta, lui répondit-il ; repose-toi pendant quelques instants. Tu as besoin de force pour continuer le voyage.

— Eh bien! oui, dit la jeune femme, j'essaierai de dormir, la tête sur tes genoux. Je n'ai plus froid, mon ami, le soleil me réchauffe, et ton affection me console...

Essuyant ses larmes. elle ferma les yeux et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil doux et tranquille, car la fatigue du corps a cela de bon, qu'elle fait taire les souffrances du cœur. Pareil à la nourrice qui s'endort en berçant son enfant, le *Cachupin* était près de s'assoupir, lui aussi. Il faisait de grands efforts pour se tenir éveillé, et regardait droit devant lui les troncs d'arbres, aux formes bizarres, à travers lesquels se jouaient les rayons du soleil. A la fin, sa tête tomba sur sa poitrine, ses paupières se fermèrent, et le sommeil s'empara de lui.

II

Tandis que le *Cachupin* et sa compagne, endormis au pied d'un arbre, en pleine forêt, oubliaient un instant leurs peines et leurs fatigues, deux yeux perçants se fixaient sur eux. Un homme de haute taille, aux traits fortement accentués, vêtu à la façon des planteurs américains, considérait attentivement le couple exilé qui se croyait seul dans ces mornes solitudes. Il montait un poney et tenait sous son bras un long fusil à deux coups ; une dinde sauvage et une demi-douzaine de canards suspendus au pommeau de sa selle indiquaient assez qu'il se livrait aux plaisirs de la chasse. Pendant près d'un quart d'heure, il resta immobile, caché derrière un buisson, contemplant avec un sourire ironique le *Cachupin*, qui soutenait sur ses genoux la tête de sa femme endormie.

— En vérité, dit-il à voix basse, voilà un charmant tableau d'amour conjugal... Je suis curieux de voir le visage de la dame ; il y en a de jolies dans les provinces mexicaines!

Comme il se parlait ainsi à lui-même, une troupe de daims à la peau mouchetée vint à passer par-là. Les gracieux animaux bondissaient par-dessus les buissons avec la rapidité de l'oiseau ; le bruit de leur course, si léger qu'il fût, tira le *Cachupin* de son assoupissement ; il redressa la tête, et, surpris d'apercevoir un homme à cheval qui marchait vers lui :

— Jacinta, dit-il à sa femme, éveille-toi... Nous

ne sommes pas seuls ici...

Elle se leva aussitôt, et une rougeur subite colora ses joues. La souffrance et la fatigue donnaient une expression de dignité à son visage délicat. L'étranger s'approcha d'elle avec un respect mêlé de surprise, la salua avec politesse, et s'adressant à son mari en langue espagnole :

— *Señor*, lui dit-il, votre costume m'a déjà appris ce que vous êtes et d'où vous venez ; plus d'un *Cachupin* a passé par ici avant vous. Si vous n'avez pas d'asile, je vous offre mon toit. Vous y serez accueilli comme des fugitifs dignes d'intérêt et de sympathie... Mon nom est John Hopwell, l'habitation que j'exploite se trouve à quelques lieues d'ici, dans les hautes terres.

A cette proposition cordiale qui lui était adressée dans un moment aussi opportun, don Pepo se sentit ému.

— Dieu bénisse celui qui nous offre l'hospitalité sur la terre étrangère! dit-il avec vivacité ; ma pauvre femme est accablée de fatigue, et j'accepte pour elle, plus encore que pour moi, votre bienveillante invitation.

Il tendit la main au chasseur, qui lui présenta la sienne, et tous les trois partirent au trot. Doña Jacinta, remontée sur sa mule, se tenait auprès de son mari, dont les grands éperons produisaient un bruit semblable à celui d'un serpent à sonnettes agitant ses anneaux. Le poney de John Hopwell, impatient de rentrer au logis, prenait de temps à autre le petit galop ; mais la main vigou-

reuse de son maître le modérait sans peine, et il se cabrait à tout moment en exécutant de gracieuses courbettes.

Ainsi chevauchaient au milieu des forêts américaines ces trois personnages, qui portaient chacun l'empreinte du pays qui l'avait vu naître. Dans la physionomie sévère du *Cachupin* se révélait le type castillan, franc, sérieux et fier ; sur le visage gracieux de doña Jacinta était répandu ce charme mystérieux particulier aux femmes créoles, et qui est comme un reflet mélancolique des solitudes du Nouveau-Monde. Quant au chasseur, il n'avait rien de l'allure vive et familière des planteurs louisianais d'origine française ; encore moins ressemblait-il aux *Yankees* établis dans les provinces du sud. Tout en lui trahissait un Anglais de pure race habitué à vivre en pays étranger, mais resté le même sous les divers climats qu'il avait parcourus Son regard énergique semblait dominer le *Cachupin* et effrayer un peu la jeune femme, qui n'osait se tourner vers lui. Tout en trottant à travers les bois, ils échangèrent à peine quelques paroles, car leurs pensées s'égaraient dans des directions bien différentes.

Après deux heures de marche, Pepo et Jacinta, guidés par John Hopwell, arrivèrent devant l'habitation de ce dernier. C'était une maison construite en planches, couverte avec des écorces de cyprès et traversée dans sa longueur par un corridor spacieux. Pour la mettre à l'abri de l'invasion des reptiles, on l'avait élevée d'environ

d'environ cinq pieds au-dessus du sol; une galerie en forme de balcon l'entourait des quatre côtés. Elle se trouvait située au milieu d'une vaste clairière taillée dans une épaisse forêt, où des arbres de toutes les essences, les uns morts et dépouillés, les autres pleins de vigueur et chargés de feuillage, croisaient en tous sens leurs rameaux. Sur le perron conduisant au vestibule de cette rustique demeure se tenait accoudée une jeune femme au teint douteux, aux allures molles et nonchalantes, coiffée d'un mouchoir de mousseline blanche. Son regard prit une expression de tristesse et de colère quand Jacinta, pour descendre de sa mule, s'appuya sur la main que Hopwell lui présentait avec un politesse cérémonieuse.

— Eh bien! Cora, cria celui-ci d'une voix forte, et le déjeuner?... Allons! fais-nous servir.

La mulâtresse alla exécuter les ordres de son maître, qui, donnant le bras à Jacinta, indiquait du geste à don Pepo l'entrée de la salle à manger. Des serviteurs nègres avaient emmené les chevaux et la mule; on déposa dans une chambre au fond du corridor les valises des deux voyageurs, et Hopwell fit bientôt asseoir ses hôtes devant une table copieusement servie. Bœuf fumé, tranches de venaison, vin de Bordeaux, rien ne manquait à ce repas, si ce n'est le pain, remplacé par des galettes de maïs jaunes comme de l'or. Quand on versa le café, Hopwell fit signe à Cora de se retirer, et s'adressant aux deux voyageurs:

— L'hospitalité bien entendue, leur dit-il, con-

siste à ne pas gêner la liberté de ses hôtes. Il y a sur mon terrain, à deux cents pas d'ici, une ancienne habitation dont je ne fais aucun usage: elle est à votre entière disposition ; s'il vous convient d'y demeurer, vous n'avez qu'un mot à dire, et dès ce soir vous y serez installés aussi comfortablement qu'on peut l'être en ce pays.

La fierté du *Cachupin* se révolta d'abord à la pensée de devenir l'obligé d'un inconnu à qui il ne pouvait rendre lui-même aucun service. Cette offre si cordiale lui fit sentir plus vivement encore les misères de l'exil. Jacinta semblait troublée ; elle jeta un regard à son mari pour l'encourager à refuser la proposition qui lui était faite.

— Nous vous rendons grâce du fond de nos cœurs, répondit le *Cachupin*...

— C'est-à-dire que vous acceptez, interrompit Hopwell avec un sourire, et je vous en remercie.

— Mais non, reprit don Pepo ; nous ne pouvons accepter vos offres, Monsieur Hopwell...

— Ce sont là des formules de politesse ; restez ici quelques jours ; la *señora* prendra du repos, et elle en a grand besoin ; nous, nous chasserons... Allons, veuillez me suivre, et quand vous aurez vu la maisonnette qui vous attend, vous ne pourrez refuser de vous y fixer pour quelques jours au moins...

La maisonnette, meublée avec simplicité, mais très convenablement, paraissait toute prête à recevoir les hôtes que Hopwell venait y conduire. Quelques lilas de Chine revêtus de leurs premières

feuilles l'ombrageaient du côté du midi ; devant la porte, une allée étroite se perdait au fond de la forêt. Il y avait là du silence, du calme, cette tranquille liberté qui convient à des esprits inquiets et fatigués. Jacinta se laissa choir sur un fauteuil en fermant les yeux, comme pour mieux évoquer le souvenir de la maison paternelle, et quand elle les rouvrit, Hopwell n'était plus là.

— Que veux-tu, Jacinta! dit le *Cachupin*. Puisqu'il le désire, restons ici quelques jours...

— Pepo, répondit-elle, cet homme est bon et généreux ; malgré tout, j'ai peur de lui, et quand il s'agit de lui dire non, je n'ose... Mon Dieu! que je me trouve bien ici ! La terre froide et humide ne vaut pas ce vieux fauteuil de cuir...

— C'est vrai, Jacinta, mais il faudra bientôt partir, entends-tu! Il est toujours triste d'être chez les autres...

Tout en parlant ainsi, le *Cachupin* et sa femme s'installèrent dans la maisonnette rustique. Ils en prenaient possession avec un véritable plaisir, parce qu'ils s'y trouvaient dans une parfaite liberté et comme chez eux ; mais tandis que le couple fugitif goûtait un tranquille repos sous ce toit hospitalier, Cora la mulâtresse, suivait de loin leurs mouvements avec une inquiétude jalouse. Le soir étant venu, Hopwell se mit à se promener en fumant sur la galerie de son habitation, et ce fut alors que Cora se glissa près de lui comme une ombre.

— Maître, dit-elle à voix basse, qu'est-ce que

ces gens que vous avez installés là-bas ?

— Que t'importe ? répondit Hopwell.

— Elle est belle, cette dame-là, reprit Cora.

— Oui, très belle...

— Mais enfin, maître, pourquoi les avez-vous logés dans la vieille habitation ?

— Parce que je m'ennuie dans cette solitude, et il me convient d'avoir de la société près de moi.

— Vous vous ennuyez !... Pourquoi avez-vous renoncé à naviguer ? pourquoi avez-vous vendu la goëlette ?

— Parce que je ne voulais pas être suspendu par le cou au bout d'une vergue, répliqua Hopwell. La traite et la course offrent des avantages, mais elles ont leurs dangers aussi... Il faut savoir s'arrêter à temps.

— Vous avez donc rencontré ces gens-là dans la forêt, en chassant ?...

— La *señora* dormait, accablée de fatigue, la tête sur les genoux de son mari. En les voyant, je me suis mis à sourire ; puis j'ai fait un pas en avant, et j'ai été touché de compassion. Ils avaient l'air misérable, mais bien heureux ! Je les ai regardés longtemps ; des gens heureux !... cela ne se voit pas tous les jours !...

— Mais ces étrangers n'ont pas d'asile, reprit Cora ; ce ne sont pas eux, c'est vous qui êtes heureux, maître !

— Tu crois ? dit Hopwell. Avoir ses coffres remplis d'or et vivre loin du regard des hommes, au fond des forêts, sans oser se montrer dans son

propre pays, tu appelles cela être heureux !... Après avoir fait la guerre à mes semblables, je la fais au gibier de ces solitudes, et puis je regarde mes noirs qui plantent du maïs!... Une belle existence, n'est-ce pas? Pendant dix ans, j'ai vécu avec des bandits; maintenant je vis avec une vingtaine d'esclaves qui ont peur de moi... Il me prend parfois envie de leur rendre la liberté à tous, de m'enfuir d'ici et de me jeter de nouveau dans les aventures...

— Et moi, maître, que deviendrais-je ? demanda Cora en joignant les mains.

— Toi, reprit Hopwell ; je te donne à l'instant même mille piastres, si tu les veux. Va, pars d'ici, fais-toi un sort à ta guise...

— Non, non! reprit la mulâtresse, jamais je ne vous quitterai! Quand vous me chasseriez d'ici, je ne partirais pas!... Maître, bon maître, je vous en conjure, gardez-moi toujours avec vous!... Que vous ai-je fait pour que vous me haïssiez ainsi, tout d'un coup ?...

Cora s'était jetée aux genoux de son maître et baisait ses mains.

— Tu ne me comprends pas, reprit Hopwell ; c'est pour ton bien que je te dis cela, et pour le mien aussi... Ce *Cachupin* et sa femme m'intéressent parce qu'ils sont fugitifs, exilés de leur pays, et moi, je suis comme eux... Ma famille m'a maudit. Si je retournais dans le comté de Galles, toutes les portes me seraient fermées...

— Pourquoi y retourneriez-vous ? Ne fait-il pas

bon vivre ici?... Ah! cher maître, vous êtes triste ce soir! Voulez-vous un verre de *porter?*

— Laisse-moi, Cora, j'ai besoin d'être seul.

— Ou bien un verre de ce vieux *brandy* qui vous rendait si fier, si courageux sur la côte d'Afrique?

— Tu es mon mauvais génie, Cora; va-t'en! dit impérieusement Hopwell.

Cora disparut, car elle redoutait la colère de son maître. Resté seul sur la galerie, Hopwell continua de s'y promener, comme s'il eût été sur le pont d'un navire. Quiconque a longtemps navigué éprouve un suprême plaisir à marcher ainsi de long en large dans un étroit espace. Cette promenade monotone plonge le corps dans une sorte de sommeil; on devient pareil au somnambule qui n'a point la conscience de ce qu'il fait. On croit avoir autour de soi l'Océan sans limites, on entend bruire à ses oreilles le murmure lointain des vagues apaisées; on rêve, on se souvient, la pensée prend son vol vers l'infini. Hopwell, en proie à un accès de mélancolie profonde, demeura longtemps ainsi, arpentant à grands pas la longue galerie du haut de laquelle il dominait du regard la clairière dont son habitation formait le centre. L'obscurité de la nuit enveloppait de ténèbres tout le paysage environnant; mais, quoiqu'il ne pût rien voir, Hopwell tournait souvent la tête du côté de la maison, longtemps déserte, qui servait d'asile à ses hôtes. — Il y a là, pensait-il avec amertume, deux êtres qui s'aiment, qui souffrent

l'un pour l'autre, qui marchent dans la vie sans remords, sans honte... Tels qu'ils sont, errants et fugitifs, j'en suis réduit à leur porter envie, et pourtant j'ai plus de richesse qu'il n'en faut pour combler dix familles de joie et de bonheur!... Étrange chose que l'or, convoité par qui ne l'a pas, inutile souvent à qui le possède!...

III

Il survint quelques journées de pluie, pendant lesquelles on ne pouvait songer à se remettre en route. Le *Cachupin* et sa femme menaient une existence fort paisible dans leur rustique demeure. Chaque matin, Hopwell leur faisait porter à déjeuner, et le soir il les invitait à sa table. Doña Jacinta se remettait peu à peu des fatigues du voyage, sous l'influence d'une température plus douce. Les traces d'un hiver rigoureux disparaissaient rapidement, et huit jours à peine après les gelées on voyait les bourgeons des arbres se gonfler sous la sève. Les oiseaux chanteurs, le cardinal, le moqueur et tant d'autres volatiles au gai plumage commençaient à faire retentir la forêt de leurs accents joyeux. Il ne manquait plus que le colibri, qui attend pour paraître l'épanouissement des fleurs, dont il aspire le suc. Déjà le caïman s'éveillait au fond des eaux ; la tortue, sortant de sa longue léthargie, entreprenait ses lentes pérégrinations à travers les bois. Au bord des lacs, les aigles pêcheurs s'empressaient de préparer un

asile à leurs couvées; ils passaient d'un vol rapide, apportant dans leurs becs crochus de grosses branches sèches et des racines flexibles, qu'ils disposaient en forme de nids sur la cime des platanes.

Habitué à une vie active, Hopwell avait coutume de faire chaque matin, et quel que fût le temps, une promenade à cheval. Le *Cachupin*, moins tourmenté du besoin de se mouvoir, restait d'ordinaire accoudé à la fenêtre, près de Jacinta, fumant sa cigarette et savourant les douceurs du *far niente*. Hopwell, qui était un homme énergique, ne comprenait pas les placides allures de son hôte.

— Don Pepo, lui disait-il souvent, voulez-vous que je fasse seller votre cheval ?...

— Demain, demain, répondait le *Cachupin* en souriant, et il restait à la même place, le *sombrero* rabattu sur les yeux, sa grande mante rayée jetée sur l'épaule, roulant des cigarettes. Un matin cependant il fit seller son cheval et partit avec Hopwell.

— A la bonne heure, dit celui-ci ; vous vous décidez enfin à courir la forêt.

— Oui, répliqua le *Cachupin*, parce que j'ai le désir de m'entretenir avec vous, et dans cette solitude nous pourrons parler en toute liberté. Il y a longtemps déjà, monsieur Hopwell, que nous sommes chez vous...

— Longtemps!... Mais, huit jours à peine...

— Enfin une semaine s'est écoulée depuis que nous sommes vos hôtes ; il a cessé de pleuv . et

le ciel a repris sa sérénité. Jacinta est parfaitement remise de ses émotions et de ses fatigues. Il faut que nous prenions congé de vous.

— Pour aller où ?

— A la grâce de Dieu, dit le *Cachupin* en soupirant.

— La vie est triste ici, j'en conviens, reprit Hopwell ; depuis que j'habite ces solitudes, je n'y ai passé encore que huit jours heureux...

— Mon cher hôte, répliqua le *Cachupin*, l'hospitalité est douce à offrir, je suis d'un pays où l'on sait pratiquer cette noble vertu, mais nous avons tous dans le cœur un fonds de fierté... En nous accueillant chez vous, vous avez fait votre devoir de gentilhomme, et moi, je dois faire le mien en vous déclarant qu'il nous est impossible de vous être à charge plus longtemps.

— Eh bien! dit Hopwell, permettez-moi de renverser la question : je suis votre obligé, et je vous demande de prolonger votre séjour... C'est le hasard qui m'a jeté dans ces solitudes, je suis né comme vous en Europe ; des étourderies de jeunesse et la passion des aventures m'en ont chassé. L'Amérique vous repousse, l'Europe vous est ouverte, don Pepo ; mais moi...

— Hélas! dit le *Cachupin*, j'avais débarqué au Mexique avec l'espérance d'y faire une brillante fortune ; les révolutions en ont décidé autrement. Établi au Texas, j'y avais monté une maison de commerce assez considérable, et je venais d'épouser Jacinta. Rien ne manquait à mon bonheur

lorsqu'une série de catastrophes est venue fondre sur moi. Le père de Jacinta était à la fois le propriétaire et le capitaine d'un brick de commerce qui naviguait dans le golfe du Mexique. Comme il revenait de la Nouvelle-Orléans avec une riche cargaison, il fut attaqué par des corsaires, — d'autres disent par des négriers, c'est tout un, n'est-ce pas ? — et le père de ma femme, enlevé par un boulet sur la dunette de son navire, mourut avant d'avoir vu tout ce qu'il possédait passer entre les mains des brigands... Ainsi périt la *Mariposa*...

— C'était le nom du brick ? demanda Hopwell en frappant avec sa cravache les hautes herbes que foulait son cheval.

— Oui, monsieur ; à partir de cette fatale journée, elle a cessé d'exister pour nous, cette *Mariposa*, qui faisait la fortune de Jacinta et de son père... Il me restait mon commerce, et rien n'était perdu pour moi ; mais les révolutionnaires ayant résolu de chasser les Espagnols de naissance, qui leur faisaient ombrage, j'ai dû tout quitter et m'enfuir, n'emportant avec moi, rien que le dernier et souverain bien que la mort seule pourra me ravir, l'épouse chérie qui a lié son sort au mien...

— C'est assez pour être heureux, dit tristement Hopwell, et je changerais mon sort contre le vôtre...

— C'est à peine si j'ai pu réaliser une somme d'environ cent onces d'or avant de partir, continua

le *Cachupin*. Que ferai-je avec ce petit capital ? Je ne le sais pas encore.

— Nous parlerons de cela à loisir, répondit Hopwell. Restez, restez ici, ami ; attendez que les événements se dessinent, et alors vous pourrez prendre un parti.

Ainsi s'entretenaient les deux cavaliers, tandis que leurs chevaux trottaient sur l'herbe verte. Ils allaient à l'aventure, contournant de petits lacs sur lesquels des arbres gigantesques, à moitié étouffés par des lianes grosses comme des câbles, laissaient pendre leurs lourdes branches. Au bord des ruisseaux, de grands magnolias au tronc grisâtre et lisse dressaient dans les airs leurs têtes verdoyantes constellées de large fleurs blanches comme la neige, et qui répandaient au loin un parfum enivrant. Les rameaux noirs des cyprès se couvraient de ces feuilles d'un vert tendre qui signalent dans ces climats le retour de la saison chaude. Des myriades d'insectes répondaient au réveil de la végétation par un bourdonnement confus. A travers les branchages, le petit écureuil au dos gris et le gros écureuil au pelage jaune gambadaient et couraient en se jouant, sans prendre garde aux deux cavaliers, dont les chevaux, animés, eux aussi, par l'air du printemps, faisaient entendre des hennissements sonores. De temps à autre, des chevreuils, troublés dans leur repos, se levaient par un brusque mouvement, et, prenant leur course à travers la forêt, disparaissaient, légers comme des ombres, dans la profon-

deur des halliers.

Dans ces grands espaces où rien ne marque les distances, on ne se promène guère sans faire quatre ou cinq lieues de chemin. Lorsqu'ils revinrent à la maison, Hopwell et le *Cachupin* n'avaient pas été absents moins de trois heures. Jacinta, qui ne pouvait être séparée de son mari sans ressentir une vague inquiétude, courut précipitamment à sa rencontre.

— Monsieur Hopwell, dit-elle en s'adressant au planteur, vous m'avez gardé Pepo trop longtemps; je ne le laisserai plus aller avec vous!

— Une autre fois, *señora*, répliqua Hopwell en s'éloignant, je vous emmènerai tous les deux, et le temps passera plus vite pour chacun de nous.

— Eh bien! dit Jacinta à son mari, as-tu parlé du départ? Quand nous remettons-nous en route?

— J'ai parlé, mais il a évité de répondre... Ce soir, nous prendrons la parole tous les deux, et nous obtiendrons qu'il nous donne notre congé. Il serait impoli de le quitter brusquement...

Le même jour, au dîner, Pepo et Jacinta entretinrent leur hôte de la résolution qu'ils avaient arrêtée. Ils voulaient partir le lendemain matin, de bonne heure.

— Attendez encore un peu, dit Hopwell; qui vous presse?... D'ailleurs je partirai peut-être avec vous; j'ai un voyage à faire...

Ces paroles arrivèrent aux oreilles de Cora, qui se tenait assise en un coin de la salle à manger, l'œil demi-clos, dans l'attitude d'une muette rêve-

rie. Elle était jalouse de ces deux étrangers que son maître s'efforçait de garder près de lui, et elle remarquait avec chagrin que, depuis leur arrivée, Hopwell n'était plus le même. Cet homme qu'elle avait connu violent, passionné, dominé par des instincts fantasques et parfois sauvages, devenait chaque jour plus sérieux et plus calme. Les accès de *spleen* auxquels il était sujet, et qu'il combattait trop souvent avec le rhum et le whiskey, avaient fait place à des accès d'une mélancolie profonde, mais douce et résignée. Ses pensées ne suivaient donc plus leur cours habituel. Une résolution inattendue germait sans doute dans cet esprit tourmenté par le vent des passions et qui cherchait à s'apaiser. Tout changement dans la manière de vivre de Hopwell semblait à Cora un malheur irréparable, capable de bouleverser son existence.

Les paroles prononcées par Hopwell allèrent donc droit au cœur de la mulâtresse. Lorsque le *Cachupin* et sa femme se furent retirés, elle s'approcha de son maître, et, comprimant à grand'peine l'émotion qui la dominait: — Maître, demanda-t-elle, pourquoi ne les laissez-vous pas partir ?

— Tu le sauras quand il en sera temps, répondit Hopwell.

— Vous ne voulez donc plus rien me dire ? La pauvre Cora a donc perdu toute la confiance de son maître ?...

Hopwell, sans rien répondre, se promenait de

long en large sur la galerie ; il était pâle et agité.

— Ah! cher maître, reprit Cora, vous avez du chagrin! vous souffrez !... Depuis que ces gens-là sont ici, on ne vous reconnaît plus... Il est temps qu'ils s'en aillent...

Un geste d'impatience échappa à Hopwell ; ce fut toute la réponse qu'obtint Cora.

— Ils sont établis ici comme chez eux, continua la mulâtresse ; la *señora,* avec ses manières affectées, va et vient à travers l'habitation ni plus ni moins que si elle y était la maîtresse... Des gens de rien, qui ne possèdent pas un pouce de terrain et qui vous regardent avec des airs de grands seigneurs!...

— Tais-toi, Cora, dit Hopwell.

— Et vous êtes pour eux aux petits soins, reprit Cora, de plus en plus animée ; vous, maître, vous devant qui tout le monde tremblait à bord de la goëlette, vous serez à genoux bientôt devant ce *Cachupin* et devant sa femme.

Hopwell s'arrêta et lança sur la mulâtresse des regards courroucés. — Tenez, maître, s'écria celle-ci, voici votre cravache, frappez-moi, frappez la pauvre Cora...

D'une main rapide, Hopwell avait saisi la cravache et il la tenait levée, puis peu à peu il l'abaissa et se mit à battre doucement la poussière qui couvrait le bas de son pantalon.

— Pas un mot de réponse à mes questions, pas même des coups quand je les mérite ! dit Cora d'une voix sourde. Un chien serait mieux traité...

— Cora, reprit Hopwell, va dire à mes hôtes que je veux qu'ils viennent prendre le thé avec moi ; j'ai besoin de leur parler.

— Non, fit Cora en secouant la tête, non, je n'obéirai pas. — Elle se blottit dans un coin de la galerie et se cacha la tête dans les mains. Sans rien dire de plus, Hopwell alla lui-même chercher le *Cachupin* et sa femme, et quelques minutes plus tard il revint, donnant le bras à Jacinta. Hopwell avait ce jour-là la gravité austère d'un quaker et la dignité d'un gentilhomme.

— Don Pepo, dit-il au *Cachupin*, et vous, doña Jacinta, écoutez le projet que j'ai définitivement arrêté dans mon esprit. Je puis parler à cœur ouvert et sans crainte d'être entendu de personne, puisqu'aucun de mes serviteurs ne se trouve près de nous. Il faut que je quitte ces lieux, où la vie n'est pas bonne pour moi ; j'ai un passé à expier d'ailleurs... Plus tard vous saurez tout ; pour aujourd'hui il me suffit de dire que je vous cède cette habitation avec tout ce qu'elle contient de terrain, au prix qu'il vous conviendra de fixer. Les noirs et tous les serviteurs de ma maison deviendront libres, et moi, libre aussi de recommencer mon existence, j'irai planter ma tente dans les solitudes de l'Australie. Tous les lieux sont bons à qui n'a plus de patrie... Ici, don Pepo, vous êtes peu éloigné de celle que vous aviez adoptée, et dans laquelle il vous sera peut-être donné de rentrer un jour. Vous, *señora*, vous pourrez conserver avec votre famille des relations suivies. La

Sabine ne coule-t-elle pas tout près de mon habitation ? Derrière cette rivière commence le pays qui vous a vue naître, et auquel vous ne pouvez renoncer pour toujours!

La voix vibrante de John Hopwell trahissait une volonté énergique. Ce qu'il voulait, il avait le secret de l'imposer aux autres. Quand il lui convenait de réprimer les élans de son caractère, naturellement impérieux et hautain, il conservait encore sur ceux qui l'approchaient le prestige que donne un esprit ferme et sûr de lui-même. Tandis qu'il parlait, le *Cachupin*, attentif à ses paroles, baissait la tête, et Jacinta, troublée au fond du cœur, tournait vers son mari des yeux humides de larmes. Il ne tenait qu'à eux d'arrêter là, à quelques lieues de la frontière, leurs pas fugitifs. L'incertitude de l'avenir, l'inquiétude du lendemain, qui causent plus d'insomnies et d'angoisses que les maux présents, s'effaçaient pour eux comme les fantômes de la nuit, qui se dissipent à l'approche du jour. Ils éprouvaient l'un et l'autre cette surprise qui console et qui effraie en même temps, parce que l'âme humaine ne peut passer de la douleur à l'espérance sans craindre d'être dupe de quelque illusion.

Le silence que gardaient Pepo et Jacinta avait toute l'éloquence d'une réponse affirmative. Hopwell le comprit ainsi, et, reprenant la parole :

— Votre acquiescement à ma proposition, ajouta-t-il, me comble de joie. Grâce au ciel, grâce à vous, je vais m'arracher à cette vie qui n'est

bonne qu'à nourrir le *spleen*... La solitude ne vaut rien à celui qui ne trouve pas la paix au fond de son cœur... Dans deux jours, nous irons ensemble à la Nouvelle-Orléans ; là, mon homme d'affaires terminera d'une façon légale et authentique le petit arrangement dont nous venons de poser les conditions.

Qu'il en soit ainsi, Monsieur Hopwell, répondit le *Cachupin*. Et, tirant de son doigt une grosse bague en or : — Acceptez, dès aujourd'hui, ce petit présent comme gage de notre reconnaissance.

Hopwell prit la bague et la regarda avec attention : on y voyait représenté un navire, toutes voiles dehors, avec cette légende : *Mariposa*, *Dios te guarde !* — Gardez, gardez ce joyau, qui me rappelle des souvenirs douloureux et cruels, répondit John Hopwell en repoussant avec vivacité le présent que lui offrait don Pepo. Il ne m'appartient pas de le porter !

Puis, craignant d'avoir blessé son hôte par la brusquerie de son refus : — Plus tard, ajouta-t-il, quand l'affaire sera conclue et terminée, il sera temps pour nous d'échanger des présents, comme le font les diplomates après la signature d'un traité.

IV

Si les chemins de fer n'existaient pas encore aux États-Unis à l'époque où se passèrent les évènements que nous racontons ici, depuis plusieurs années déjà les bateaux à vapeur sillon-

naient les fleuves de l'Amérique du Nord. De grands steamers partis de la Nouvelle-Orléans commençaient à remonter les affluents du Missis-sipi, reliant ainsi à la capitale de la Louisiane des localités lointaines, qui ne tardèrent pas à devenir des centres de populations d'une importance considérable. Les bateaux qui naviguaient sur la Rivière-Rouge s'arrêtaient pendant l'été et l'hiver au village d'Alexandrie, où les basses eaux, roulant sur des rocs, forment des rapides infranchissables ; mais au printemps, à l'époque des crues, lorsque les neiges des Montagnes Rocheuses, en se fondant, versent dans le lit des fleuves des torrents d'une eau jaune et bourbeuse, ils s'avançaient jusqu'aux dernières habitations de la paroisse des Nachitoches. C'était au village de ce nom, situé à quinze lieues de sa demeure, que John Hopwell conduisit le *Cachupin* et Jacinta pour s'embarquer avec eux et gagner en quelques jours la Nouvelle-Orléans.

Quand elle vit les deux étrangers faire leurs préparatifs de départ, Cora éprouva un vif sentiment de satisfaction. La sombre tristesse qui l'accablait depuis quelques jours se dissipa tout à coup, elle se livra aux transports d'une folle joie. Hopwell, lui aussi, paraissait plus calme ; les sérieux projets qu'il allait mettre à exécution, et dont il n'avait révélé à personne toute l'étendue, occupaient son esprit. Oubliant un passé plein de souvenirs pénibles, il entrevoyait d'un œil plus serein les perspectives d'un avenir mieux réglé.

Aucun des serviteurs qui l'entouraient, ne soupçonnait la résolution qu'il venait de prendre. Lorsqu'il donna l'ordre de seller son cheval, Cora, ne se souvenant plus du projet de voyage dont il avait parlé deux jours auparavant, s'imagina qu'il allait tout simplement accompagner pendant quelques lieues et mettre dans leur route le *Cachupin* et Jacinta.

— Maître, dit-elle avec gaieté, indiquez-leur bien le chemin qu'ils ont à suivre, car s'ils se perdaient dans la forêt, ils reviendraient peut-être.

— Ils ne se perdront pas, répliqua Hopwell, sois-en sûre, je pars avec eux... Va chercher ma valise.

— Où donc allez-vous, maître ?... demanda Cora avec surprise, ... jusqu'au village ?

— Plus loin, jusqu'à la ville... Dans quinze jours, je serai de retour ici.

Cette courte réponse plongea Cora dans de nouvelles inquiétudes. Qu'allait faire son maître à la Nouvelle-Orléans ? Sans aucun doute, ce brusque départ cachait quelque mystère. En proie aux plus tristes pressentiments, elle suivit du regard les trois voyageurs qui disparaissaient sous les grands arbres de la forêt, accablant de malédictions le *Cachupin* et sa femme, et espérant toujours que son maître se retournerait vers elle pour lui adresser un geste d'adieu; mais Hopwell s'éloigna au grand trot, sans tourner la tête, et Cora, demeurée seule sur la galerie de la maison, se prit à fondre en larmes. Il lui sembla que tout était

perdu pour elle. Ces belles journées de printemps, toutes remplies de chants d'oiseaux, échauffées par un soleil radieux, lui paraissaient mornes et glacées. Cette femme, habituée à céder à ses instincts violents, et dont l'esprit inculte ne pouvait s'élever au-dessus des sensations de jalousie, passa tout à coup de la tristesse à la colère. Elle se mit à fouler aux pieds les fleurs odorantes du jasmin suspendues en festons autour des arbres et à poursuivre à coups de pierre les petits oiseaux qui gazouillaient dans les bosquets.

Tandis qu'elle s'abandonnait à un ennui désespéré dans cette habitation vide et silencieuse, Hopwell et ses compagnons de voyage étaient arrivés à la Nouvelle-Orléans. L'affaire qui les y avait amenés ne tarda pas à être terminée. Par un contrat en règle, Hopwell cédait à Pepo et à sa femme toute sa plantation, avec les bestiaux, les chevaux, les instruments de labour, — tout, excepté les esclaves, — pour un prix modique, calculé sur le faible capital dont le *Cachupin* pouvait disposer. Cette vente équivalait presque à un don ; cependant celui qui se défaisait de son bien sans paraître en comprendre la valeur éprouvait autant et plus de satisfaction que ceux à qui il en abandonnait la possession. Libre de quitter ce pays auquel il ne tenait plus par aucun lien, Hopwell était impatient de retourner à l'habitation, pour y mettre tout en ordre et prendre son vol vers des contrées lointaines. Il arrêta immédiatement son passage, celui de Pepo et de Jacinta,

sur un steamer qui devait les ramener tous les trois au lieu d'où ils étaient partis. Le Mississipi coulait alors à pleins bords, grossi par la crue du printemps, ses flots jaunes baignaient le pied des digues élevées sur les deux rives pour protéger les plantations de cannes à sucre. Quelques troncs d'arbres déracinés par les eaux flottaient au courant comme des pirogues, et des hérons au dos cendré s'y tenaient immobiles, voguant au hasard, dans l'attitude de méditation propre aux grands échassiers. La fonte des neiges accumulées aux flancs des Montagnes-Rocheuses avait aussi gonflé les eaux et rendu plus rapide le cours de la Rivière-Rouge. Malgré la puissance de sa machine le steamer avançait lentement; parfois il était contraint de longer les bords de ce fleuve assez étroit, dont les forêts couvraient encore les deux rives. En maint endroit, ces forêts, baignées par les grandes eaux, prenaient l'aspect de marais fangeux; on y voyait se mouvoir, à travers les branches mortes et les lianes traînantes, de gros caïmans couverts de vase qui se chauffaient au soleil et des tortues à la face hébétée qui plongeaient pour reparaître un peu plus loin. Ces amphibies semblaient jouir d'un complet bonheur au milieu des eaux bourbeuses dans lesquelles ils marchaient et nageaient alternativement.

Depuis cinq jours, le steamer avait quitté le quai de la Nouvelle-Orléans, et depuis vingt quatre heures il remontait le courant de la Rivière-Rouge. Quelques voyageurs armés de carabines s'amu-

saient à faire feu sur les animaux de toute sorte qui passaient à leur portée, les uns jouaient aux cartes, les autres fumaient sans relâche et faisaient de fréquentes visites à la buvette. Le temps s'écoulait lentement, mais d'une façon assez agréable. Hopwell et le *Cachupin* se promenaient d'ordinaire sur le pont, causant ensemble avec la familiarité de deux amis, tandis que Jacinta, nonchalamment assise sur un banc, regardait, sans y apporter une grande attention, les points de vue variés qui s'offraient à ses regards. Il n'y avait dans le cœur de cette jeune femme, née dans les chaudes provinces du Mexique, qu'un seul sentiment, le dévouement à son mari, et l'affection qu'elle lui avait vouée l'absorbait si complétement qu'elle semblait indifférente à tout le reste. Il en est souvent ainsi dans les pays où les distractions incessantes du monde sont inconnues, et où toutes les joies se bornent à goûter la paix sous le toit conjugal. Si Jacinta songeait à quelque chose pendant les heures qu'elle passait ainsi sur le pont du steamer, c'était au repos dont elle allait jouir avec Pepo dans les solitudes profondes qui les attendaient.

Il s'en fallait d'un jour encore que le bateau à vapeur touchât le point où il devait mettre à terre ses passagers. Malgré la difficulté de la navigation, rendue plus grande encore par la rapidité du courant à l'époque de la crue des eaux, le pilote s'était obstiné à faire route pendant la nuit. La lune brillait de tout son éclat, découpant en noir

l'ombre des grands arbres et jetant sur les flots impétueux une clarté lumineuse. Les dames se retirèrent dans la cabine qui leur était reservée, les messieurs allèrent, eux aussi, prendre du repos, et sur le pont, il ne resta que Hopwell et le *Cachupin*. L'air étant doux et tiède, celui-ci résolut de dormir à la clarté des étoiles, enveloppé dans sa mante de laine, comme il l'avait fait si souvent dans ses voyages à travers les plaines désertes du Mexique.

— Bonne nuit, lui dit Hopwell ; mon cigare est fini, je vais aller m'étendre entre les quatre planches de ma cabine, à la lumière fumeuse de la lampe.

— Bonne nuit, ami, répondit le *Cachupin;* j'aime mieux rester ici en plein air, aux rayons de la lune. Le *Cachupin* se promena quelque temps encore en fumant des cigarettes, puis il s'assit sur le bord du bateau, les bras croisés, la tête inclinée sur la poitrine. Peu à peu le sommeil s'empara de lui; le bateau marchait toujours, et de sa cheminée peinte en blanc s'élançait une colonne de fumée qui versait sur les eaux une lueur enflammée. La violence du courant augmentait en raison du peu de largeur de la rivière; des troncs d'arbres, piqués au milieu même du passage, sur quelques grèves invisibles, forçaient souvent le steamer à suivre le bord de très près. Dans un de ces brusques mouvements la proue fut rejetée contre la rive, et sans une prompte manœuvre du gouvernail, elle se fût enfoncée au milieu de la forêt à demi sub-

mergée. Le bateau se redressa et reprit sa course en droite ligne; mais une branche perfide qui pendait sur les eaux vint balayer tout un côté du pont. Le *Cachupin*, atteint pendant son sommeil, fut renversé par-dessus le bord : il poussa un cri; mais le bruit des roues étouffa sa voix, et les vagues qu'elles soulevaient en formant des remous, le couvrirent aussitôt. Caché par l'ombre des bois, il ne fut pas aperçu du pilote, qui interrogeait du regard l'autre côté du bateau, celui que la lune éclairait de ses rayons.

Le *Cachupin*, revenu d'un premier moment de stupeur, se mit à nager vigoureusement vers la terre, qui était presque à portée de son bras; mais le sol boueux céda sous ses pieds, et il retomba dans le courant. Dix fois de suite il essaya de s'arracher aux flots impétueux qui semblaient s'acharner à le ressaisir. Tantôt la branche qu'il attirait à lui se brisait sous sa main, tantôt ses doigts crispés cherchaient vainement à s'accrocher aux parois d'une berge escarpée; tantôt encore il s'engageait dans l'inextricable dédale d'un réseau de lianes épineuses. Pendant une demi-heure, il lutta ainsi contre les obstacles multipliés qui se dressaient devant lui. A la fin, il atteignit un endroit où la rive, doucement inclinée et couverte d'herbes, semblait un port de refuge pour un naufragé comme lui. A demi-mort de fatigue, il s'y laissa choir et y resta étendu, sans connaissance, pendant un temps dont il ne put apprécier la durée. Il se sentait à la fois comme ressuscité

et comme endormi du dernier sommeil. La fraîcheur du matin le réveilla de son engourdissement; mouillé jusqu'aux os, privé de sa mante de laine que le courant avait emportée, le *Cachupin* tremblait de tous ses membres. Il se leva et se mit à marcher sans savoir où il allait. Aucune maison ne s'offrait à ses regards, aucun sentier tracé ne lui révélait la route qu'il devait suivre. Ça et là s'ouvraient au milieu des bois de petites clairières remplies d'eau et couvertes de canards sauvages qui s'élevaient dans les airs en tournoyant et disparaissaient par-dessus la cime des arbres. Partout la solitude, pleine de charmes pour qui la vient chercher comme but de promenade, mais pleine d'épouvante pour celui qui s'y enfonce sans en pouvoir sortir. Pendant plusieurs heures, le *Cachupin* erra ainsi à l'aventure; la fatigue l'accablait, et l'humidité de ses vêtements collés sur sa peau lui causait une sensation de froid insupportable. Forcé de faire halte, il s'assit au soleil dans une clairière et prêta une oreille attentive aux mille bruits de la forêt. A travers les cris des oiseaux et le murmure du vent, il crut distinguer la voix sonore d'un coq, indice certain d'une habitation humaine. Il faut avoir souffert la faim et la soif dans un désert pour comprendre l'émotion que cause au voyageur abandonné ce cri éclatant et joyeux! C'était pour le *Cachupin* une voix amie qui lui disait de reprendre courage; il l'entendit et se mit à marcher d'un pas moins incertain. Bientôt il vit une maison, de pauvre

apparence, habitée par une famille de paysans. La fièvre régnait dans cette demeure isolée ; on y accueillit pourtant avec cordialité le *Cachupin*, dont l'état inspirait la pitié, et on pratiqua envers lui les devoirs sacrés de l'hospitalité antique.

Cependant après la chute de Pepo le steamer avait continué sa course, et les passagers, profondément endormis, ne se doutaient pas qu'une branche d'arbre un peu trop inclinée sur l'eau venait d'enlever un de leurs compagnons. Quand le soleil s'éleva sur l'horizon, Hopwell fit tranquillement sa toilette et monta sur le pont. Jacinta y parut bientôt, et, surprise de ne pas voir son mari, elle demanda à Hopwell : — Où donc est Pepo ?

— Je suppose qu'il dort encore, *señora ;* il était près de minuit quand je l'ai quitté, et il ne semblait pas disposé à descendre.

Parlant ainsi, Hopwell alla dans la grande chambre et examina les unes après les autres les couchettes où reposaient encore quelques passagers. Celle du *Cachupin* était vide; Hopwell revint seul sur le pont : — Je ne l'ai pas trouvé, *señora ;* peut être est-il allé allumer une cigarette dans la machine.

— Pepo! Pepo! où es-tu ? cria Jacinta.

Elle se mit à le chercher de tous les côtés, parmi les chauffeurs, et jusque dans la cale. Aucune voix ne répondait à son appel; elle ne voyait que des visages indifférents et surpris, noirs, jaunes et blancs.

— O mon Dieu, dit-elle tout à coup en se laissant tomber sur un banc, cette nuit j'ai entendu un cri, — oh! oui, je me le rappelle maintenant, — un cri navrant, un cri de détresse... C'était sa voix, c'était Pepo qui demandait du secours!... Et je me suis rendormie, croyant avoir rêvé!... Capitaine,... où est le capitaine?... Monsieur Hopwell, appelez-le, s'il vous plaît... Il faut que nous retournions en arrière, que nous retrouvions mon mari!...

Le capitaine était accouru au bruit de cette voix désolée qui ameutait tout le monde sur le pont. — Madame, répondit-il, si votre mari a gagné la terre, comme il y a tout lieu de le croire, il n'est point resté au bord de la rivière à nous attendre; si par malheur il a disparu dans le courant, nous ne pourrions plus le retrouver vivant. Dans quelques heures, nous serons rendus à notre destination, et c'est de là que vous pourrez envoyer quelqu'un à sa recherche.

Jacinta restait immobile, les yeux fixés sur l'homme qui lui parlait et paraissant ne rien comprendre à sa réponse. La douleur ne raisonne pas; étourdie par le coup qui venait de la frapper, la femme du *Cachupin* se jeta aux pieds du capitaine, lui saisit les mains et se prit à crier d'une voix déchirante: — Rendez-moi mon mari, monsieur le capitaine; c'est vous qui êtes le maître ici; au nom du ciel, rendez-moi Pepo!

V

Dans l'état d'anéantissement où se trouvait Jacinta, Hopwell ne pouvait la laisser seule. Malgré l'ardent désir qu'il avait de se mettre lui-même à la recherche du *Cachupin*, il dut confier cette mission à un créole du village où le steamer venait d'arriver. Le créole partit sur une pirogue légère et descendit rapidement la Rivière-Rouge. Avant la nuit il dépassa l'endroit où le *Cachupin* avait été précipité dans l'eau, et il découvrit, accrochée à une touffe de joncs, la mante de laine rayée de rouge. Recueillir cette dépouille et l'apporter à ceux qui l'avaient envoyé à la recherche du *Cachupin*, parut au créole le meilleur parti à prendre. Ne pouvant revenir par eau aussi vite qu'il l'eût voulu, il laissa sa pirogue amarrée devant la première habitation qu'il rencontra. Là on lui prêta un cheval, et après avoir trotté toute la nuit il se présenta dès le matin devant Hopwell. Jacinta, qui guettait avec anxiété le retour du créole, poussa des sanglots à la vue de la mante tout imprégnée des eaux de la rivière.

— *Señora*, lui dit Hopwell, rappelez-vous qu'on apporta à Jacob la tunique de Joseph teinte de sang, et pourtant ce fils tant pleuré se retrouva un jour...

— Mon Dieu! s'écria Jacinta en joignant les mains, vous seul savez quelles angoisses j'éprouve!... Monsieur Hopwell, je vous en conjure, dites-moi ce que je dois faire.

— Il faut envoyer de nouveau à la recherche de don Pepo des gens intelligents et actifs, puis retourner au plus vite chez moi. La découverte de cette mante ne prouve rien.

— Vous cherchez à me tromper monsieur Hopwell!

— Non, *señora*, non ; votre mari l'aura rejetée loin de lui pour regagner plus facilement le bord...

— Vous avez peut-être raison, répondit Jacinta; mais j'ai beau faire effort sur moi-même, je ne puis résister aux inquiétudes qui viennent m'assaillir... Partons, si vous le voulez ; la vue de ce bateau me navre de douleur...

Hopwell et Jacinta montèrent à cheval et partirent aussitôt ; ils allaient vite, gardant un profond silence, et se livrant, chacun de son côté, à toute sorte de conjectures. Le soleil n'était pas encore couché quand ils aperçurent l'habitation, qui se dessinait au milieu de sa vaste clairière toute bordée d'arbres majestueux. Cora, qui attendait avec une impatience fébrile le retour de son maître, poussa involontairement un cri de joie quand elle entendit un cheval hennir dans la forêt. Elle s'élança pour courir au-devant de Hopwell ; puis, à la vue de Jacinta qui le suivait, morne et abattue comme une captive, elle resta muette de surprise. Mille idées étranges traversèrent son cerveau.

— Que s'est-il donc passé? murmura-t-elle. Voilà l'Espagnole qui revient seule ; elle a les yeux rouges de larmes, et le *Cachupin* ne se

montre pas!... Mon maître est sombre ; il a sa figure des mauvais jours.

Hopwell paraissait en effet fort agité ; il conduisit Jacinta dans la vieille habitation qu'elle avait occupée avec son mari avant le voyage, et revint chez lui presque aussitôt. Son visage trahissait autant d'inquiétude que de fatigue ; il prit à la hâte quelque nourriture, et se retira dans sa chambre à coucher. Cora l'observait d'un œil attentif, cherchant à comprendre ce qui se passait en lui et n'osant lui adresser aucune question. Elle l'entendait se promener à grands pas et ranger des papiers dans son appartement, dont il avait fermé la porte. Voyant bien qu'il n'y avait rien à tirer de son maître, elle alla rôder autour de la maisonnette où Jacinta se tenait à genoux près de la fenêtre, le front appuyé sur ses mains et priant avec ferveur. La nuit approchait ; une lueur rougeâtre éclairait de ses reflets les grands arbres de la forêt ; des nuages légers et transparents, colorés par les rayons du soleil, s'étendaient en lignes régulières sur l'azur du ciel ; quelques colibris attardés bourdonnaient encore dans le calice des fleurs, et les lucioles commençaient à briller sous le feuillage comme des étoiles errantes. Cachée dans un bosquet, Cora regardait avec une curiosité malveillante la femme du *Cachupin*, qui mêlait à ses prières de sourds gémissements. Elle prenait plaisir à écouter les sanglots de cette femme désolée, dont le retour mystérieux lui causait plus de colère encore que son arrivée ne lui

avait inspiré d'alarmes. Pareille au serpent dont le venin acquiert plus d'activité à mesure que la température s'élève, Cora puisait dans la chaude atmosphère de cette soirée de printemps un redoublement de haine contre la femme du *Cachupin*. Elle allait sortir de son embuscade et aborder de front Jacinta pour lui arracher le secret de ses larmes, quand un bruit de pas l'arrêta ; elle vit son maître s'approcher et frapper à la porte de l'appartement où Jacinta se tenait agenouillée. Celle-ci se releva en frissonnant. — Qu'y a-t-il, monsieur Hopwell ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— *Señora*, répondit celui-ci, il n'y a encore rien de nouveau ; nous ne pouvons rien savoir avant deux ou trois jours... Prenez courage...

— J'ai du courage plus que je ne le croyais, puisque je ne suis pas morte de douleur, répliqua la femme du *Cachupin;* mais le temps se passe, et l'espérance m'abandonne.

— Et cependant peut-être le moment est proche où vous oublierez toutes ces angoisses... Rendu à votre affection, celui que vous aimez et qui vous aime coulera ici même des jours tranquilles. Les tourments que vous éprouvez aujourd'hui donneront plus de prix au bonheur de demain...

— Vous espérez donc encore ?... dit Jacinta avec une sorte d'exaltation.

— Oui, j'espère, répliqua Hopwell.

— Ah ! c'est que vous êtes calme, vous vous possédez, monsieur Hopwell ; mais moi, j'ai la

tête perdue... Que deviendrai-je, seule au monde, sans appui, sans affection ?...

— Quoiqu'il arrive, soyez assurée, *señora*, que je ne vous abandonnerai pas. Cette habitation vous appartient désormais, vous y êtes chez vous; moi, je quitterai ces lieux, j'y suis décidé, mais ce ne sera qu'après que vous aurez retrouvé votre mari. Si don Pepo ne reparaît pas, je vous reconduirai moi-même au milieu de votre famille.

Ayant ainsi parlé, Hopwell se retira, et Jacinta, un peu plus calme, vint s'asseoir dans un fauteuil près de la fenêtre. Ses yeux se tournaient involontairement vers les sentiers de la forêt, bien que l'obscurité de la nuit ne lui laissât rien distinguer à cette distance. Ce fut alors que Cora sortit de sa retraite et s'approcha d'elle.

— Vous paraissez souffrante, madame, lui dit-elle d'une voix caressante; si vous avez besoin de mes services...

— Ah! vous ne pouvez rien pour moi, répondit la femme du *Cachupin;* vous ne me rendrez pas ce que j'ai perdu!...

— Qu'avez-vous donc perdu, chère madame?

— Mon mari, Pepo!

— Vraiment! dit Cora en s'asseyant par terre aux genoux de Jacinta; il est perdu, don Pepo!... Quel malheur!...

— Il est tombé dans l'eau la nuit...

— Ah! pauvre madame!... Il est tombé comme ça, tout seul... personne ne l'a vu?...

— Personne... M. Hopwell venait de le quitter...

— Ah! ah! ils étaient donc tous les deux sur le pont du bateau?... Voilà ce que c'est que d'être le mari d'une femme qui est jolie!... — Tout en parlant ainsi, Cora avait passé ses mains autour de ses genoux, et elle se balançait de droite à gauche; puis elle ajouta: — Cela devait finir ainsi!...

— Je ne vous comprends pas,... reprit Jacinta.

— Vous ne connaissez pas mon maître, madame; vous ne savez pas ce qu'a fait et ce que peut faire cet homme terrible que vous appelez M. Hopwell. Ce n'est pas son nom d'abord...

— Qu'importe son nom? Ce qu'il a fait, nous le savons: il nous a accueillis, il nous a traités comme des parents...

— Oui, oui,... je vous le répète, cela devait finir ainsi, je m'y attendais, moi!... Don Pepo, voyez-vous, est tombé dans la Rivière-Rouge parce que quelqu'un l'a aidé... Croyez vous qu'un homme de l'âge de votre mari va se laisser choir par-dessus le bord comme un enfant?

— Mon Dieu! si vous disiez la vérité...

— Et pourquoi ne dirais je pas la vérité? Parce que je ne suis pas blanche?

— Laissez-moi, reprit Jacinta.

Mais la jalouse mûlatresse poursuivit: — Mon maître a voulu se défaire du *Cachupin* pour garder sa femme... Si vous l'épousez, il faudra que je sois votre humble servante, et moi, je ne veux pas l'être...

— Allez-vous-en, vous dis-je, reprit impérieu-

sement Jacinta ; vous venez m'insulter ici et accuser votre maître d'un crime odieux!

— Petite madame, dit Cora, qui s'était relevée, écoutez-moi, s'il vous plaît! Si mon maître a de belles manières parce qu'il appartient à une noble famille, il n'en est pas moins vrai qu'il a été négrier, corsaire, que sais-je? Il a fait bien du mal dans sa vie. J'ai découvert son histoire.

— Vous êtes une mauvaise créature, reprit Jacinta avec indignation.

— Peut être bien, madame, mais ce n'est pas ma faute. Depuis qu'il vous a ramassée dans la forêt, mon maître a repris ses grands airs, toutes ses gracieusetés ont été pour vous et pour votre mari... Pourquoi aurait-il agi de la sorte, si ce n'était pour vous tromper tous les deux?... Vous lui plaisiez! et votre mari était de trop sur la terre...

Doña Jacinta ne répondit rien ; les révélations insidieuses de Cora faisaient naître dans son esprit des soupçons qu'elle cherchait vainement à écarter. L'homme en qui elle avait cru voir un généreux protecteur, un ami dévoué, n'était-il donc qu'un monstre, l'assassin de son mari? Il y avait dans les manières de Hopwell une distinction native, il appartenait évidemment à une race noble ; mais n'avait-il pas parlé lui-même des étourderies de sa jeunesse? n'avait-il pas dit : « J'ai un passé à expier? » Ces réflexions plongeaient la femme du *Cachupin* dans de nouvelles angoisses ; elle désespérait de nouveau du retour

de son mari, et tremblait à la pensée de se trouver à la merci d'un étranger déloyal, capable de tous les crimes.

— Cora, dit-elle enfin, si vous mentez, c'est bien mal à vous... Vos paroles redoublent mes inquiétudes, et je ne me crois plus en sûreté ici...

— Madame, reprit Cora, vous me trouviez trop franche tout à l'heure quand je vous parlais de moi ; pourquoi le serais-je moins en parlant de mon maître ?... Il a peut-être l'intention de vivre à présent comme un quaker, mais enfin vous voilà seule avec lui, et dans l'abandon où vous êtes réduite, il faudra bien que vous l'épousiez, et moi je ne le veux pas ; j'aime mon maître, et comme je suis son esclave, je ne puis prétendre à sa main, mais je ne veux pas qu'une autre l'épouse et il vous épousera...

— Jamais! jamais! dit la femme du *Cachupin.*

— Vous dites cela aujourd'hui ; nous verrons bien dans quelque temps. Croyez-vous donc qu'il soit si facile de résister à mon maître quand il s'est mis quelque chose en tête ? Son plan était irrévocablement arrêté au moment où il jetait don Pepo dans l'abîme...

— Je suis donc perdue ! s'écria doña Jacinta, livrée sans défense aux entreprises d'un homme capable de tout !

— Petite madame, répliqua Cora, laissez-moi faire ; s'il a son plan arrêté, j'ai le mien aussi.

Après avoir ainsi parlé, Cora disparut, laissant Jacinta plus tourmentée, plus désespérée qu'elle

ne l'avait jamais été. L'Espagnole passa la nuit dans les plus cruelles alarmes, seule en cette maison isolée, dont elle avait fermé toutes les portes comme si elle eût craint de s'y voir attaquée. Lorsque le lendemain matin Hopwell l'envoya prier de venir partager son déjeuner, elle refusa, alléguant qu'elle était trop souffrante. Vers midi, il alla lui rendre visite; elle resta en sa présence muette et interdite. En vain essaya-t-il de la rassurer; elle tremblait comme si elle eût été en face d'un ennemi, puis tout à coup, éclatant en sanglots :

— Monsieur, lui dit-elle, laissez-moi partir d'ici!... Faites seller ma mule, et je m'en irai seule à travers la forêt rejoindre au Mexique mes protecteurs naturels.

— Pas encore, *señora*, répondit poliment Hopwell, ce soir, demain au plus tard, nous aurons des nouvelles de don Pepo, et alors il sera temps de prendre un parti.

Hopwell se retira, surpris de ce brusque langage, dont il ne comprit pas d'abord la portée ; mais après un moment de réflexion il devina que quelque soupçon avait pu se faire jour dans l'esprit tourmenté de Jacinta. Quoique profondément affligé de se voir en butte à une accusation terrible, il aima mieux se taire que d'entreprendre une justification qu'il jugeait inutile. Pendant toute l'après-midi, il courut à cheval par les sentiers de la forêt, espérant voir arriver quelques-uns de ceux qu'il avait envoyés à la recherche de Pepo.

Vers le soir, il revint fort inquiet de ne recevoir aucune nouvelle du *Cachupin* et décidé à se mettre en campagne dès le lendemain matin. A l'heure du dîner, il entra dans la salle à manger et s'assit devant la table que Cora venait de faire servir. Celle-ci s'empressa de lui offrir un verre de porter noir comme de l'encre, couvert d'une mousse jaune et épaisse. Il l'avala d'un trait et mangea à la hâte quelques tranches de bœuf fumé. Cora, debout dans un coin de la salle, tenait ses regards fixés sur lui ; elle gagna la porte pas à pas, sans bruit, et lorsque Hopwell, pris d'une pâleur livide, se leva brusquement en criant : — Cora, que m'as-tu versé là?... — celle-ci s'éloignait rapidement du côté de la forêt.

VI

Il y a dans les mouvements de toute créature qui vient de commettre une action criminelle des signes manifestes de trouble et d'épouvante. Cora courut d'abord, puis, effrayée de l'obscurité qui commençait à régner, elle revint se blottir sous un épais buisson. Elle portait la main sur son cœur pour tâcher d'en modérer les battements ; des larmes brûlantes coulaient sur ses joues, et le regard curieux des petits oiseaux qui la considéraient attentivement à travers le feuillage lui causait un malaise insupportable. Bientôt les pas d'un cheval retentirent derrière elle; Cora trembla de tous ses membres, et elle faillit s'évanouir

quand elle reconnut le *Cachupin* lui-même, qui arrivait au grand galop. Il montait un petit cheval d'emprunt, si harassé, que ses quatre pieds semblaient se mouvoir par des ressorts. Dès qu'il déboucha sur la clairière, Pepo se mit à crier de toutes ses forces : — Jacinta ! Jacinta !... — A ce cri, répété par tous les échos de la forêt, Jacinta s'élança dehors. Palpitante d'émotion, elle fit quelques pas en avant ; mais un tremblement nerveux s'empara de tout son corps, et elle se sentit près de défaillir. Un vague effroi comprimait les élans de son cœur ; elle éprouvait cette anxiété terrible d'une âme troublée qui ne sait plus distinguer le rêve de la réalité.

—Jacinta! répéta encore le *Cachupin* en sautant à bas de son cheval, reviens à toi !... c'est moi, c'est Pepo!

Jacinta laissa échapper un cri de joie, et se jeta dans les bras de son mari en versant des larmes.

Cora, clouée par la surprise et par la frayeur au pied du buisson qui la cachait à tous les regards, avait vu revenir à la vie et renaître au bonheur cette femme désolée dont elle s'était plu à remplir l'âme de terreur et d'inquiétudes cruelles. C'était là le premier châtiment de son crime. Puisque le mari de Jacinta avait reparu, à quoi lui servait d'avoir versé le poison à son maître ? Si Hopwell était fatigué de la vie qu'il menait dans ces solitudes, il devenait clair cependant que sa conduite à l'égard du *Cachupin* et de Jacinta ne cachait aucune intention déloyale. Ces réflexions traver-

sèrent l'esprit borné de Cora ; mais le remords ne trouva pas de place dans son âme bouleversée par la jalousie. Pareille à la lionne mal apprivoisée qui, après avoir blessé mortellement, dans un moment de capricieuse fureur, le gardien dont elle léchait chaque jour les pieds et les mains, sort de sa cage et se sauve en rugissant, Cora, ivre de colère, se prit à fuir à travers la forêt, sans savoir où elle allait.

La nuit était venue ; le *Cachupin*, étonné de n'apercevoir aucune lumière dans l'habitation de Hopwell, et de ne pas l'avoir vu paraître au moment de son arrivée, s'empressa d'aller frapper à sa porte. Une voix faible lui répondit : « Entrez ! » Il pénétra dans la salle à manger, et au milieu d'une obscurité profonde sa main rencontra la main glacée de Hopwell.

— Que se passe-t-il ? qu'avez-vous ? demanda le *Cachupin*.

— Appelez doña Jacinta, répondit Hopwell ; il faut que je vous parle à tous les deux.

Don Pepo revint au plus vite, accompagné de sa femme. Ils avaient apporté une lumière qui, en éclairant les traits livides de Hopwell, révéla la triste vérité.

— Je meurs! dit celui-ci. Où est Cora ? Disparue, n'est-ce pas ?... Qu'on ne la recherche pas, je lui pardonne son crime. Cette créature sauvage, sentant que je ne pouvais l'élever jusqu'à moi, m'a, dans son aveugle jalousie, versé un breuvage empoisonné.

— Mais c'est un médecin qu'il faut appeler au plus vite! dit le *Cachupin;* on retrouvera plus tard cette odieuse femme...

— Le médecin est bien loin, reprit Hopwell, et la mort approche à grands pas. Le poison qu'elle m'a versé vient de la côte d'Afrique ; les effets en sont rapides et sans remède... Donnez-moi votre main, mon ami... Pardon, *señora,* si je vous fais assister à cette triste scène, quand vous n'avez pas même eu le temps de vous remettre de vos anxiétés... Cette habitation vous appartient déjà par contrat ; au bas de l'acte j'ai déclaré que le prix m'en a été payé d'avance. Vous êtes donc quittes envers moi. Avant votre arrivée ici, je végétais honteusement dans les habitudes d'une vie mal réglée ; mais en vous voyant au milieu de vos malheurs, heureux de l'affection qui vous unit, j'ai fait un retour sur moi-même, et j'ai compris que je faisais fausse route... Mon nom n'est pas celui que je vous ai dit; mais qu'importe? il doit rester ignoré, puisque ma famille m'a maudit... Après avoir perdu au jeu de grosses sommes, je me suis jeté dans les aventures... J'ai été négrier et corsaire à l'occasion... *Señora,* pardonnez à un moribond qui voudrait racheter ses fautes ; je n'ai pas été le meurtrier de votre mari, comme vous l'avez cru peut-être... J'excuse les soupçons qui ont pu naître dans votre esprit troublé ; mais c'est moi qui ai attaqué et pris la *Mariposa.* Votre père a péri dans cette lutte ; c'est un malheur qu'il ne m'est pas possible de réparer.

Acceptez au moins comme indemnité de la perte du navire tout ce que vous trouverez dans mes coffres. « Celui qui se sert du glaive périra par le glaive, » a dit l'Évangile; celui qui s'est longtemps joué de la vie de ses semblables devait mourir de mort violente...

Jacinta, épouvantée de se trouver en face de l'homme qui avait tué son père, s'était éloignée de Hopwell avec horreur.

— *Señora*, lui dit le moribond en faisant effort pour se tourner vers elle, joindrez-vous vos malédictions à celles dont ma famille m'a accablé, et qui s'accomplissent aujourd'hui?... Les douleurs d'une âme qui n'a rien à se reprocher ne se peuvent comparer à celles d'un cœur bourrelé de remords!... Mais le repentir est comme le feu, il peut tout purifier...

Pendant que Hopwell parlait ainsi, ses traits contractés reprenaient leur calme habituel. Les souffrances atroces contre lesquelles il avait lutté pendant une heure s'apaisaient par degrés; on eût dit qu'il cédait au besoin de dormir. Peu à peu ses yeux se fermèrent; il tomba dans un engourdissement complet; ses cheveux noirs faisaient ressortir encore la blancheur de son front, sillonné de rides précoces. La tête renversée sur son fauteuil, les jambes croisées, les bras tombants, il semblait rêver et repasser dans son souvenir les scènes du premier âge, vers lesquelles l'esprit se réfugie aux moments solennels, parce qu'elles rappellent des jours de candeur et d'innocence.

Le médecin mandé par le *Cachupin* ne put arriver que le lendemain vers midi Il était trop tard ; le poison versé par Cora avait accompli son œuvre avec une effrayante rapidité. Le docteur prit la main de Hopwell, et déclara qu'il avait cessé de de vivre depuis le matin.

Si le mourant avait pardonné à celle qui lui donnait la mort, la justice ne pouvait renoncer à ses poursuites. On se mit donc activement à rechercher Cora dans toutes les directions. Le vieux nègre à cheveux blancs qui stationait avec sa compagne au bord de la Sabine pour passer les voyageurs dans son bac déclara qu'une jeune femme de couleur, presque blanche, s'était présentée ponr qu'on lui fît traverser la rivière; mais il avait refusé de la conduire sur la rive mexicaine. Il devenait à peu près certain que Cora errait dans les marais qui bordent la Sabine. Après avoir battu pendant quatre ou cinq jours les terres basses couvertes de sombres cyprès, le shériff découvrit une nuée de vautours noirs qui tournoyaient dans l'espace et s'abaissaient progressivement vers le sol. C'était l'indice de la présence d'un corps mort, et le shériff se dirigea vers ce point. Un spectacle hideux frappa ses regards; un cadavre gisait sur la terre fangeuse : c'était celui de Cora, morte de faim dans ces solitudes.

NOTES

LA FAUVETTE BLEUE

(The Blue Linnet)

Page Line
3.— 1. *Confluent.* Confluence (of rivers).
9. *Pointe écornée.* Curtailed peak.
10. *Menhir.* Megalithic monuments of Keltic origin. Derived from *men* stone, *hir* long.
10. *Ces voies ferrées,* etc. The railroads have played many other tricks.
11. *Collines éventrées.* Hills ripped open.
12. *Horizons masqués.* Concealed views.
12. *Paysages balafrés.* Disfigured landscapes.
4.— 1. *Tronçons.* Stumps.
11. *Épris.* Fond of.
15. *Grèves.* Beaches.
16. *Éperviers.* Hawks.
17. *Tapissée de lierre.* Lined with ivy.
5.— 9. *Exposé au midi.* Southern exposure.
27. *Barbet.* Water spaniel.
28. *Hargneux.* Snappish.
30. *Sauterelles.* Grasshoppers.
30. *Mulots.* Field-mice.
6.— 3. *Bien-être.* Comfort.
6. *Coteaux.* Hills.

Page Line

6.—10. *Accents sonores.* Sonorous voice.

11. *Pipeaux.* Pipers.

20. *Ronces.* Thorns.

22. *Anse.* Cove.

22. *Poupe.* Stern.

23. *Se tenait.* Stood.

24. *Proue.* Stem.

24. *Svelte, élancée.* Slender, slim.

25. *Caline.* White cotton hood.

26. *Gaffe.* Boat-hook.

7.—18. *En quête de.* In search of.

22. *Oseraies.* Osier-beds (cat-tails and swamp-willows).

8.— 9. *La rame*, etc. The oar left a silvery track or wake.

9. *Hirondelle de*, etc. Shore swallows.

15. *Limon.* River mud, marsh.

15. *Touffes glauques.* Dark-green clusters (Greek, glaukos, green); English, glaucous.

20. *Alluvions.* Alluvions; land formed by the slow and gradual displacement of the water.

27. *Vitrail.* Stained-glass; plural is *vitraux*.

28. *Flamboyantes.* Bright, showy.

29. *Sournois.* Sly.

9.— 4. *Épiant*, from *épier*, to spy, to watch.

5. *Gazouillements.* Warblings.

8. *Vase.* Mud (of rivers).

9. *Bridaient*, from *brider*, to bridle; the compact branches really muffled his face.

10. *Mésanges.* Common tomtits.

11. *Moineaux frétillants.* Wriggling sparrows.

Page Line

9.—12. *Nicher.* To nest.

12. *Saules creux.* Hollow willows.

12. *Les houppes*, etc. The tufts of silky down.

14. *Saupoudraient.* Sprinkled.

16. *Ronces tenaces.* Tenacious thorns.

18. *Baigné de sueur.* Wet with perspiration.

24. *Endroit plus*, etc. A more woody place.

10.— 1. *Mésange.* See note p. 9, l. 10.

3. *Gazouillement.* See note p. 9, l. 5.

4. *Fauvettes.* See notes title.

5. *Coulait*, from *couler*, to flow; the bird glided under the foliage.

7. *Haletant.* Breathless.

14. *Se dérober.* To steal away.

21. *La partie.* The game.

27. *La chute*, etc. The fall of a body.

11.— 6. *Peste soit*, etc. Plague on the intruder!

11. *Saule.* See note p. 9, l. 12.

12. *Corde de chanvre.* Hemp rope.

13. *Tout de bon.* In earnest.

23. *Engourdissement.* Numbness.

24. *Touffes serrées.* Compact tufts.

12.— 4. *Chêne.* Oak-tree.

12. *Talus.* Slope.

13 — 4. *Semestre.* A six months furlough.

11. *Qui n'ai pas*, etc. I do not own much, or, my means are small.

31. *Boisselées de terre.* A few bushelsful; it is a diminutive of *boisseau*, bushel.

31. *Semons*, from *semer*, to sow.

Page Line

14.— 1. *Chanvre.* See note p. 11, l. 12.

3. *Couler au fond*, etc. To sink the mows of hemp in order to ret it (to soak it).

17. *Racheter.* To buy a substitute.

28. *Tout de bon.* See note p. 11, l. 13.

15.— 8. *Sève.* Sap.

27. *Crues.* Rising of the rivers (freshet).

16.—17. *Nicher.* See note p. 9, l. 12.

21. *Qu'à cela ne*, etc. If that be all.

29. *Alluvions.* See note p. 8, l. 20.

17.— 6. *Mouettes.* Sea-gulls.

7. *Prenaient leurs*, etc. Gamboled on the beach.

9. *Gémissements.* Groans.

15. *Convoi.* Train of boats.

20. *Aviso.* Despatch-boat.

29. *Gréés.* Rigged.

18.— 2. *Sillon d'écume.* A wake of foam.

7. *Grèves.* See note p. 4, l. 15.

8. *Crue.* See note p. 14, l. 17.

10. *Girouettes.* Vanes.

11. *La cime*, etc. The top of the masts without sails; (*dépouillés*, stripped).

19. *Barbet.* See note p. 5, l. 27.

24. *Faire la cour.* To court.

27. *Piquait les balises.* Stuck the floating buoys.

19.— 1. *Faire une station.* Pay a call at the saloon.

4. *Jatte.* Bowl.

7. *Désaltérait*, Quenched his thirst.

11. *Allègre.* Cheerful.

11. *Se mit en devoir.* Lit.: put himself to the task. Prepared to return home.

Page Line

19.—18. *Haies.* Hedges.

20.—10. *Noces.* Wedding.

12. *Rachète*, etc. See note p. 14, l. 17.

15. *Gaffe.* See note p. 6, l. 26.

21.—10. *S'engageait*, etc. Penetrated.

22.—29. *Mouchetée de.* All speckled with the down from the cat-tails.

31. *Limon.* See note p. 8, l. 15.

23.— 1. *Marchand de*, etc. A peddler of rat poison.

6. *Toqué.* Cracked.

7. *Dérida le front.* Smoothed Madeleine's brow.

22. *Haies.* See note p. 19, l. 18.

23. *Épine blanche.* Hawthorn, better known as *aubépine.*

24.— 4. *Rentes.* Income.

5. *Bourgeois.* Middle-class man.

7. *Gendre.* Son-in-law.

12. *Effleurer*, etc. Grazed her cheek.

26. *Sieste.* A nap.

29. *Tâtant le pouls.* Feeling his own pulse.

25.— 5. *Je n'aurais pas*, etc. I would not have been so touchy.

6. *Prévenu.* Prejudiced.

8. *Se débrouillent.* Let them fight it out.

10. *Concurrent.* Rival.

19. *Recueillir.* Meditate.

20. *Bûchettes.* Small logs of wood.

22. *Sentiers battus.* Frequented paths.

26.— 5. *Cerf volant.* Kite.

12. *Tout en.* While.

16. *En butte.* Exposed to.

Page Line

26.—30. *Sans relâche.* Without relaxation.

27.— 5. *A la dérobée.* On the sly.

12. *La brume.* The mist.

15. *Brochets.* Pikes (fish).

15. *Prenaient leurs*, etc. See note p 17, l. 7.

16. *Bécassines.* Snipes.

20. *Flocons*, etc. Flakes of yellowish foam.

29 — 8. *Je m'ennuyais.* I felt lonesome.

14. *Je m'engagerais.* I would enlist.

19. *Vingt louis.* 400 francs.

30.— 7. *Pleurnichements.* Whines.

8. *Jeté son dévolu.* Has fixed her choice upon.

30. *Limon.* See note p. 19, l. 31.

31. *Vaseux.* See note p. 9, l. 8.

31.— 6. *Martin-pêcheur.* King-fisher.

12. *Buffon*, celebrated French naturalist, 1707-1778.

14. *Crin.* Horse Hair.

15. *Est-ce votre*, etc. Is it what you want.

19. *Figurez-vous.* Just imagine.

20. *La Faune.* The wild animals or birds.

32.— 2. *Occidentale.* Westerly.

11. *Fiche de consolation.* A bit of consolation.

15. *Prendre congé.* To take leave of somebody. (*Prendre* UN *congé*, to take a holiday.)

18. *Semestre*, see note p. 13, l. 14.

18. *Écoulé.* Elapsed.

24. *Où le docteur*, etc. Who put that in the doctor's head.

33.— 1. *Pirons.* Young geese. The river swells and enables the young geese to go about in the fields, hence the name given to that freshet.

Page Line

33.— 3. *Queue*. The extreme end.

6. *Girouettes*. See note p. 18, l. 10.

7. *Poupe*. See note p. 5, l. 22.

18. *Riverains*. The shore dwellers.

29. *Amarrés*. Moored.

30. *Cable goudronné*. Tarred guy rope.

34.— 2. *Équipages*. Crews.

5. *Marmite*. Saucepan.

10. *Dérivaient*. Drifted.

11. *Avirons*. Oars.

22. *Hameçons*. Fish-hooks.

23. *Anguilles*. Eels.

35.— 2. *Sourds gémissements*. Rumbling groans.

4. *Anses*. See note p. 5, l. 22.

11. *Contrarié*. Vexed.

16. *Pagaie*. A paddle.

18. *Dérivé*. See note p. 34, l. 10.

24. *Bocage*. Grove.

36.—24. *Ailerons de*, etc. A shark's fins.

37.— 7. *S'en allait à la*, etc. Drifted.

14. *Mousse*. Cabin boy.

23. *Patauge*, from *patauger*, to dabble.

30. *Voguer*. To float.

31. *Sombré*. Foundered.

38.— 9. *Renifler*. To sniff.

10. *Tout en témoignant*. While showing.

15. *Ruisselant*. Dripping.

17. *Peignoir*. Dressing-gown.

39.— 1. *Vous m'aurez tenu*. You must have taken me for.

Page Line

40.—15. *Les marges de sa faune.* On the margins of his records about wild animals.

41.— 5. *Enjolivée.* Adorned.

7. *Portant.* Wearing.

20. *Pie-grièche,* etc. Speckled magpie with pink breast.

LE PAYSAN D'ALAISE

43.— 1. *Alaise.* City of *Franche-Comté,* Eastern part of France.

2. *Récit Jurassien.* Story of the Jura mountains.

3. *Fête patronale.* Feast of the patron saint.

17. *Mamelons.* Paps of mountains.

20. *Chétifs.* Lit.: thin ; unimportant.

44.— 1. *Todeure, Lison.* Two streams.

3. *Affluents.* Tributaries.

8. *Mardelles,* also called *margelles.* Curbstones of wells.

9. *Tombelles celtiques.* Celtic tombs.

10. *Bêche, charrue.* Spade, plough.

12. *Sol accidenté.* Rolling land.

15. *Se hérisse.* Bristles with.

16. *Broussailles.* Underbrush.

19. *L'églantier.* Wild rose bush.

19. *Chèvrefeuille.* Honeysuckle.

19. *Viorne.* Guelder-rose, climbing vine, family of the clematis.

Page Line

44 —22. *Chaire.* Pulpit.

30. *Apres.* Rough.

45.— 1. *Fêtiers.* Feasters.

2. *Gras accueil.* Lit.: fat greeting; a greeting of welcome.

5. *Mettre au four.* To bake.

6. *Ménage.* Household.

7. *Brioches.* A sort of cake, generally made in the shape of a ring.

27. *Condamné à sonner,* etc. Condemned to give a hollow sound; *i. e.*, condemned to be emptied.

31. *Emplette.* Purchase.

31. *Marché.* Bargain.

46.— 4. *Grèle.* Lit.: hail; shower.

4. *Fouet.* Whip.

7. *Épuisement.* Exhaustion.

8. *Messe.* Mass.

9. *Trois points.* The three parts of his sermon.

11. *Saurait.* Translate as *pourrait.*

16. *Vergers.* Orchards.

24. *Dût-il,* etc. Were he to be fearfully crowded.

26. *Benedicite.* Latin word meaning bless, the first word of a prayer said before a meal; *i. e.*, grace.

47.— 1. *Commensaux,* plural of *commensal.* A guest.

6. *Traitent de.* Call.

7. *Sangliers.* Wild-boars.

16. *Moût de vin.* Unfermented wine.

21. *Gentiane.* Gentian, a plant; its extract is an aperient.

Page Line

47.—24. *Se délient*, etc. Were untied and began to talk.

26. *En voie de se faire.* On the way.

48.— 2. *Repris le dessus.* Taken the upper hand.

6. *Travers.* Whims.

8. *Sous ce rapport.* In this respect.

28. *Sobriquet.* Nickname.

28. *Capucin.* Monk.

29. *Loutre.* Otter.

49.— 3. *Baraque.* Hut.

3. *Fours à charbon.* Charcoal pits.

10. *Feux follets.* Will-o'-the-wisp.

15. *Marais.* Swamp.

22. *Sottises.* Nonsense.

29. *Commun des gens.* The majority of the people.

50.— 4. *Rond point.* A look out.

7. *Verpillière.* Viper's nest.

8. *Foisonne.* Abounds.

10. *Taillis.* Underwood.

22. *Avenante.* Prepossessing.

51.— 6. *S'épanouissent.* Lit.: to bloom; here: appear.

15. *Métairie.* Farm.

16. *Bûcheron* Wood-cutter.

24. *Gour de Conches.* Gurges Concharum; gurgling conch.

27. *S'épanche.* Overflows.

28. *Conques.* Large sea-shells (conch).

52.— 5. *Paroi.* Side.

18. *Bohémienne.* Gipsy.

19. *Teint.* Complexion.

19. *Allures.* Ways.

Page Line

52.—21. *Monts.* Hills.

21. *Vaux.* Valleys (singular, *val*).

27. *S'écarte.* Wanders.

28. *Glousser.* Cackle.

30. *Grenier à foin.* Hay loft.

53.— 2. *Rôdeurs.* Prowlers.

7. *Garde pêche.* River keeper; lit., watchman of the fishing; compare with *garde-chasse*, game keeper, and *garde-champêtre*, field keeper.

17. *État.* Trade.

21. *Le fait même.* The very fact.

24. *Qu'entraînent*, etc. Which the care of cattle necessitate.

25. *En revanche.* On the other hand.

26. *Chômage.* Idle time caused by lack of work.

54 — 1. *Il lui faut manier.* He must handle.

6. *Hêtres.* Beech-trees.

12. *Se délivrer.* To rid themselves of.

12. *Cognée.* Axe.

16. *Dresse.* Builds.

55.— 7. *De l'aveu de*, etc. Everybody openly acknowledged Cyprienne the, etc.

12. *Coquelicante.* Flirt.

13. *Mai.* Local expression for shrub.

17. *If.* Yew-tree.

18. *Houx.* Holly.

20. *Étale.* Displays.

56.— 1. *Renaissaient.* Revived.

21. *Ailes coupées.* Your wings are clipped.

22. *Sort.* Lot.

Page Line

56.—27. *Bégaya.* Stammered.

57.— 1. *Échelle.* Ladder.

1. *Échelons.* Rounds.

4. *Hardes.* Clothing.

10. *Son cœur,* etc. He felt oppressed.

11. *Sécheresse.* Drought.

12. *Sétie,* from the Latin *sitis,* thirst; a craving for.

16. *Frasil,* or *fasil.* Cinders and small particles of charcoal used to cover the charcoal pit.

18. *Boucher les,* etc. Close the crevices.

19. *Four,* lit., oven; a pit of charcoal.

23. *Lisière.* Border-edge.

25. *Accoutré.* Attired.

58.— 4. *Braconnier.* Poacher.

7. *Mailles.* Meshes.

7. *A la barbe.* In defiance of all the river-keepers.

10. *Hérode.* There is a belief among the peasants of the Jura mountains that King Herod wanders at night in search of the child Jesus; in one hand he holds a light, in the other a heavy stick, and for want of finding the child, he beats the country people he encounters.

12. *Grèle,* lit., hail; a shower of blows.

16. *Tu en es encore.* You still believe all this nonsense.

20. *Fête des Rois.* Kings' day; 6th of January.

23. *Empaquetée.* Bundled.

24. *Gelait à,* etc. As if it were freezing hard; lit., freeze hard enough to split a stone.

30. *Guêpes.* Wasps.

59.— 1. *Gaule.* Pole.

Page Line

59.— 4. *Accoutrement.* See note p. 57, l. 25.

6. *Loutre.* See note p. 48, l. 29.

6. *Trémailler.* Sort of net.

7. *Mailles.* See note p. 58, l. 7.

12. *Braconniers.* See note p. 58, l. 4.

27. *Mœurs faciles.* Easy going character.

31. *Sarrazins.* Name given to the inhabitants of Sarraz. There is a play on the word, as *Sarrazin* means either the Saracens or buckwheat.

60.—11. *Niche.* Trick.

13. *Enjamber*, etc. Climb over a hedge.

16. *Bêles*, from *bêler*, to bleet.

17. *Broute*, from *brouter*, to graze.

18. *Tu pousses*, etc. You utter sighs capable of uprooting a beech-tree.

23. *L'hameçon.* Fish-hook.

23. *Trémailler.* See note p. 59, l. 6.

25. *Frétille*, from *frétiller;* to wriggle.

26. *Je suis en train d'en amorcer*, etc. I am baiting one. *En train de* implies the idea that the action is begun.

31. *Guêpier.* Wasp nest; see note p. 58, l. 30.

61.—11. *Feux.* Fires, hearths, homes.

12. *Partant.* Consequently.

12. *Nubiles.* Marriageable.

19. *Soucis.* Cares.

19. *Giroflées.* Gilliflowers.

19. *Œillets.* Carnations.

30. *Bise-Noire.* Black north wind.

62.—15. *Ouvrières en*, etc. Dressmakers and working girls on linens.

Page Line

62.—25. *Fanfaronnade.* Boasting.

63.— 1. *Rucher.* Beehive.

8. *Il prit le parti.* He decided, or he made up his mind.

12. *Courses*, etc. Wild excursions.

21. *Quilles.* Nine pins.

64.—16. *Maudit.* Cursed.

21. *Enhardit*, from *enhardir*, to embolden.

23. *Tu te gênes.* You are too backward, too timid; from *se gêner*, to inconvenience oneself.

25. *Biais*, lit., bias. Do not beat around the bush.

65.— 5. *Démarche.* Step—in a business sense.

7. *Dut ne pas*, etc. Was obliged not to be present (*devoir* before a verb indicates obligation).

20. *Bouvreuil.* Bullfinch.

66 —14. *Suie.* Soot.

21. *Dragées de noce.* Wedding candy.

67.—13. *Putois.* Pole-cat.

15. *Sortie.* Sentence.

17. *Alliage.* Alloy.

19. *Blessé au vif.* Stung to the quick.

68.—22. *Éprouvât*, from *éprouver*, to experience.

24. *Pièges à*, etc. Hare and deer traps.

25. *Coupes du gibier.* Tracks of the game.

27. *Collets.* Traps for birds.

30. *Ombres.* A specie of trout.

31. *S'y trouvaient.* Do not translate as "found themselves there," but "happened to be there."

31. *Nasses.* Bow-nets.

69.— 1. *Placées à rebours.* Reversed.

Page Line

69.—19. *Engouement.* Fad.

70.— 4. *Sureaux.* Elder trees.

12. *Qui n'a pas*, etc. *N'avoir pas de quoi;* not to have the means.

16. *Écervelées.* Giddy-heads.

17. *Ça*, instead of *elle; ça* (*cela*), is ironical in this acception.

23. *Loustic.* Wag.

25. *Gerbes de blé.* Sheaves of wheat.

29. *Dépérit à vue*, etc. One can see him waste away.

71.— 5. *Coup de foudre.* Thunderbolt.

15. *Lutte.* Struggle.

28. *Chargeait d'aumônes.* Loaded them with alms.

72.— 2. *Propos.* Talk, accusations.

5. *Elle s'y dépouilla.* She cast away.

13. *Regains.* (After-grass), second crop of grass gathered off a field the same season.

22. *Faner.* To turn the hay.

25. *Elles s'y feront*, from *s'y faire;* to become accustomed.

73 — 1. *Fenaisons* See note p. 72, l. 22.

10. *Eut beau insister.* Insisted in vain.

12. *Quelque beau que*, etc. No matter how beautiful the weather was.

14. *Treille.* Arbor.

21. *Dettes criardes.* Pressing debts.

74.— 8. *Gour.* Gurgling stream; see note p. 51, l. 24 and 25.

9. *Peu s'en faut.* Very near it.

12. *Foisonne.* Abounds.

Page Line

74.—18. *Engins.* Implements (fishing).

23. *Maugréer.* Grumble.

75.— 5. *Un pré*, etc. A flat meadow.

10. *Chouette.* Owl.

12. *Saules.* Willows.

30. *Faix.* Burden.

76.—31. *Impunément.* With impunity.

77.— 2. *Attirail.* Apparatus.

3. *Il afficha.* He put up a notice.

3. *Maisons communes.* Town halls.

78.— 1. *Livres dépareillés.* Books belonging to incomplete sets.

4. *Navrante.* Heart-breaking.

5. *Croassements.* The croaking.

8. *Bise.* See note p. 61, l. 30.

10. *Bouvreuil.* See note p. 65, l. 20.

24. *Lueur.* Light.

79.— 2. *Amoncellements.* Accumulations.

4. *Bardeaux.* Shingles.

6. *Réveillés en sursaut.* Starting out of their sleep.

15. *Foyer de l'incendie.* The centre of the fire.

16. *Flammèches.* Flakes of fire, sparks.

24. *Beuglements.* Bellowings.

80.— 6. *Serpe.* Bill (pruning instrument).

9. *Mugissements.* Lowings, bellowings; See note p. 79, l. 24.

14. *Taons.* Horse-flies.

18. *Seuil.* Threshold.

18. *Ruisselant de*, etc. Dripping with perspiration.

24. *Cuve.* Vat (large tub).

Page Line

81.— 1. *Gouffre*. Abyss.

8. *Frisson*. Chill.

16. *Vingt seaux*, etc. Twenty pails of water—meaning several pails.

19. *Faillit l'étouffer*. Almost choked him.

25. *Rude épreuve*. Hard trial.

82.— 4. *Épuisé*. Exhausted.

83.— 9. *Pois grillés*. Roasted peas.

84.—17. *Moyen terme*. A medium; a way of settling the difficulty without going straight to the point.

29. *S'engager*. To venture.

85.— 1. *Erra*. Wandered; (from *errer*, to wander).

6. *Poussa hardiment*, etc. Walked boldly to the.

12. *Il n'en fallait pas*, etc. That was enough to make him give up.

17. *Échec*. Disappointment.

18. *Brouter; bêler*. See note p. 60, l. 16 and 17.

86.— 8. *Fracassé*. Shattered.

14. *Un aveugle*, etc. A blind man could have danced with wooden shoes.

16. *Failli le mordre*. Almost bit him.

87.— 8. *Écrevisse*. Craw-fish.

13. *Lueurs*. See note p. 78, l. 24.

13. *Martres; loutres*. Sables; otters.

14. *Blaireaux; fouines*. Badgers; martens.

14. *Glapissaient*, from *glapir;* to yelp.

15. *Martinets*. Martinets (a sort of large-winged swallow).

16. *Corneilles*. Crows (feminin); (masculin, *corbeau*).

Page Line

87.—17. *Nichent*, from *nicher*, to nest.

21. *Chouettes*. See note p. 75, l. 10.

21. *Ricanements*, etc. Sneerings ; the screech-owl is here referred to ; sometimes called *chat-huant*.

30. *Foudroyait le poisson*. Caught the fish with wonderful rapidity; lit., *foudroyer*, to thunderstrike.

88.— 6. *Aval; amont*. Down and up the river.

9. *Gravir*. To climb.

17. *Berge*. Bank.

21. *Chemin d'exploitation*. Transportation road.

3. *Buis*. Boxwood.

10. *Élan*. Spring.

11. *Haletant*. Panting.

11. *Épuisé*. Exhausted.

90.—15. *Écumait*. Was frothing with rage.

91.— 1. *Confluent*. Confluence (of rivers).

8. *Branle-ticlets*, from *branler*, to shake or to stirr ; and *ticlets*, a local term for *loquet*, latch, hence one who moves the latch.

31. *Cotés*. Quoted ; valued at.

92.— 4. *Sachet de cuir*. Leather case.

10. *Solder ses créanciers*. To pay his creditors. *Vient de*, etc. Has just paid, etc.

11. *Joyeux propos*. Jolly talk.

19. *Fainéant*. Loiterer (a lazy person), from *faire*, to do, *néant*, naught.

93.— 6. *Collets*. See note p. 66, l. 27.

31. *S'était joué*, etc. Had baffled him.

94.—28. *Démarche*. See note p. 65, l. 5.

Page Line

96.— 4. *Besacier.* One who carries a bag called *besace;* from the Latin *bis saccus*, a bag with two pockets, carried by monks and beggars.

22. *Faire sa cour.* To make his courtship.

26. *S'engageaient.* They agreed.

27. *Avec charge.* With the stipulation.

97.—11. *Il s'agissait de,* from *s'agir.* The point was.

25. *Dédit.* Forfeit.

98.— 2. *Je me suis grisé.* I got tipsy.

6. *Je cherchais à,* etc. I tried to divert my mind.

99.—27. *Dragées nuptiales.* See note p. 66, l. 21.

LE GARDIAN DE LA CAMARGUE

101.— 1. *Gardian.* Cowboy.

2. *Maremmes.* Marshy settlements along the coast.

4. *Embouchure.* Mouth (of a river).

4. *Rhône.* River of France, empties in the Mediterranean Sea, 860 kil.

7. *Midi.* South.

10. *Théâtre.* Locality.

14. *Liens.* Ties.

102.— 7. *Atterrissements.* Alluvion (land deposited by the river).

10. *Touchant,* etc. Nearing the end.

13. *Charrie.* Drifts.

14. *Sol riverain.* The banks and neighboring land.

Page Line

102.—17. *Gouffres*, etc. The abyss of Dauphiné (a part of southern France).

23. *Limon*. Earth.

25. *Épis*. Ears (of corn).

30. *Étang*. Pond.

103.—12. *Flaques*. Pools.

18. *Marguerites*. Daisies.

19. *Asters*. China asters.

20. *Glauque*. Glaucous (dark greenish color).

25. *Se trahit*. Reveals itself.

27. *Acres*. Sour.

28. *Algues*. Sea-weeds.

104.— 4. *Paludéennes*. Marshy.

4. *Joncs, roseaux*. Rushes, reeds.

6. *Toiture, cloisons*. Roofing, partitions.

8. *Paillassons*. Mats.

10. *Ensemencées*. Sown.

10. *Saunaison*. Salt gathering.

20. *Pléiades de*, etc. Swarms of grasshoppers.

23. *Fange*. Mire.

26. *Paissent*, from *paître*, to pasture.

29. *Crinière*. Mane.

105.— 1. *Robe*. Coat.

14. *Trident*. A sort of lance with three prongs (the weapon of Neptune).

15. *A la belle étoile*. Outside.

17. *Blouse de peau*. Sheepskin coat.

18. *Teint hâlé*. Sunburned complexion.

24. *Lisière*, etc. Edge of a wood of pines.

25. *Mugissant*, from *mugir*, to bellow.

Page Line

105.—28. *Cris stridents*. Shrieks.

106.— 1. *Tout autre*. Very different.

1. *Saunier*. Salt gatherer.

5. *Enchaînés*, etc. Working incessantly at their salt beds.

7. *Rachitiques*. Puny.

10. *Navrante*. Heart-breaking.

15. *Douaniers*. Custom-house officers.

25. *Flots*. Waters.

25. *Aucun hameau*, etc. Not a hamlet is visible in that part, etc.

30. *Sabots*. Hoofs.

107.— 5. *Masure*. Shanty.

6. *Dune*. Sand hill.

13. *Bise glacée*. Icy wind.

14. *Frémir les*, etc. Reeds tremble.

17. *Chétifs revenus*. Paltry income.

19. *Rizières*. Rice fields.

24. *Abri*. Shelter.

27. *Un jeune*, etc. A young couple.

108.— 8. *Caroubier*. Carob-tree.

11. *Gousses*. Carob-bean, also called St. John's bread.

12. *Hardes*. Clothing.

15. *Grelottante*. Shivering.

19. *Collation*. Lunch.

19. *Cruche*. Jug.

19. *Le bien*, etc. The most precious wealth.

21. *Désaltérer*. To quench the thirst.

29. *Il faudrait*. It would be necessary.

Page Line

109.— 1. *Il avait salué*, etc. He had welcomed the new guests as friends.

6. *Convenir.* To suit.

22. *Accrut*, from *accroître*, to increase.

29. *Insuffler.* To blow in.

31. *Prendre ses jours.* Take her life.

110.— 4. *Trépas.* Death.

5. *Ternes.* Gloomy.

6. *Ondées.* Showers.

7. *Rafales.* Squalls.

7. *Girouette*, etc. The weather-vane squeaked on the roof.

8. *Hennissaient*, from *hennir*, to neigh.

9. *Beuglaient*, from *beugler*, to bellow.

14. *Coquille.* Shell; same meaning for *coquillage*, line 21.

29. *Nacre*, etc. Cool and polished mother of pearl.

111.— 4. *Bercée.* Rocked.

8. *Veloutée.* Velvety.

8. *Hissés*, etc. Standing on tip-toe.

13. *Alourdie.* Heavy.

16. *Venaient d'être.* Had just been granted.

25. *Le sceptre du*, etc. She still conducted the household.

112.— 3. *L'égide.* The protection.

18. *Aboutirait*, from *aboutir*, to end.

23. *Courses de taureaux.* Bull fights.

113.— 3. *Chemin faisant.* While walking.

5. *Il ne s'agissait plus.* It no longer concerned.

6. *Panier de jonc.* A wicker basket.

Page Line

113.—17. *Elle brodait elle-même*, etc. She embroidered her fineries.

30. *Ses supérieurs*, etc. His chiefs were very careful not to dissuade him.

114.— 3. *Avancement*. Promotion.

6. *Müselade*. See foot note. *Museau*, nose; *veaux*, calves; *pince de bois*, wooden clasp; *têter*, to nurse; *paître*, to graze.

8. *Moelleux*. Soft.

12. *Bruyères*. Heathers.

13. *Tapissaient*. Adorned.

115.— 5. *Haletants*. Panting.

6. *Naseaux*, *écume*. Nostrils, foam.

9. *Salut*. Safety.

10. *S'entrelaçaient*. Entwined.

11. *Glacée d'effroi*. Chilled with fear.

11. *Adossée*. Leaning.

13. *Le souffle*, etc. The burning breath.

14. *Effleura*, etc. Grased Manidette's breast.

15. *Buissons épineux*. Thorny bushes.

18. *Cri strident*. See note p. 105, l. 28.

25. *Volte-face*. Made the bull wheel round.

26. *Fondit*. Pounced.

30. *Sillon*. Furrow or track.

116.— 3. *La prit en*, etc. Took her behind him on his horse.

7. *Où vous vous rendiez*, from *se rendre*, to betake oneself.

18. *Mistral*. N.-W. wind which blows on the Mediterranean coast.

19. *Déferlaient*, from *déferler; les flots déferlaient*, the waves broke.

Page Line

116.—21. *Se pressait.* Crowded on the shore.

24. *Se serraient.* Kept close to.

27. *La lisière.* The edge.

28. *Sevrage.* Weaning.

31. *Charrettes.* Carts.

117.— 6. *Hardi.* Daring.

8. *Coiffé.* His head covered.

19. *Meurtris.* Bruised.

25. *Cirque.* The arena.

27. *Cornes naissantes.* Young horns; literally: "newly born."

118 — 7. *Cabaretière.* Canteen-keeper, tavern-keeper.

10. *Génisses.* Heifers.

12. *Trapus.* Thick set.

13. *Méfiance.* Distrust.

19. *Prendre fait,* etc. To take their part.

119.— 7. *Terrassé,* from *terrasser,* to fell.

17. *Sémillante.* Sprightly.

22. *Harnacha,* from *harnacher,* to harness.

22. *Attela,* from *atteler,* to harness to a wagon.

23. *Baudets.* Donkeys.

24. *Jupes.* Skirts.

25. *S'entassèrent,* from *entasser,* to pack.

26. *Corbeilles d'ânes.* Baskets carried by donkeys.

27. *A défaut de,* etc. For want of a path.

120.— 8. *Lisière.* See note p. 116, l. 27.

9. *Masure.* See note p. 107, l. 5.

10. *Hangar.* Shed.

20. *Goutte de cognac.* Drop of brandy.

21. *Violacées.* Purple (from the effects of excessive drinking).

Page Line

120.—23. *Chœur.* Chorus.

24. *Rebord.* Window sill.

121.— 1. *Maigrelette.* Thin.

1. *Fichu.* Neckerchief.

5. *Plaisante,* etc. I do not like honest girls to be abused.

20. *Grêle.* Frail.

21. *Elle ne saurait. Saurait* is used for *pourrait.* She could not please.

26. *Croisée.* Window.

122.— 3. *Ne se possédait,* etc. Was beside himself, or, was overjoyed.

4 *Hocha.* Nodded.

11. *Alimenter.* Feed.

123.— 1. *Oratoire.* Chapel.

2. *Pour mettre,* etc. To protect their remains.

7. *Chœur.* Choir.

7. *Châsse.* Shrine.

13. *Vœux exaucés.* Wishes granted.

20. *Ex-voto,* from the Latin: *Ex, d'après,* and *votum,* un vœu; a votive offering.

31. *En corvée.* On extra duty.

124.—23. *Encore.* If only.

29. *Faire un vœu.* Make a vow.

125.— 4. *Se fut éprise,* from *s'éprendre,* to fall in love.

13. *Rétablissement.* Recovery.

19. *Balai de bruyère.* A heath-broom.

29. *S'amortissait.* Was deadened.

126.— 7. *Se fondaient.* Mingled.

7. *Les teintes,* etc. The sharp tinge of the swamp was softened by the light mist.

Page Line

126.—10. *Semblait s'entourer*, etc. Seemed to envelop itself with a poetical net.

13. *Comme si elle*, etc. As if she were to see, etc.

24. *Une nappe*. A plain.

27. *Parcelles*. Particles.

127.— 4. *Se parer*. To adorn oneself.

10. *Atours*. Ornaments.

16. *Teint rehaussé*. Complexion enhanced.

21. *Manidette n'était*, etc. Manidette had barely recovered from her fright when, etc.

26. *Ma mie*. Diminutive of *mon amie*.

128.—15. *Je comptais*. I intended.

19. *S'être emportée*, from *s'emporter*, to get into a passion.

21. *Tutoiement*. Thee and thou; to speak familiarly, employing *tu*.

27. *Froisser*. To affect.

129.— 6. *Un abri*, etc. A shelter under the fortifications.

10. *Les fentes*. The slits of the tent.

13. *Gitanos*. Plural of *gitano*, Spanish name for gipsy.

14. *Teint bronzé*, etc. Sunburnt faces; woolly hair.

16. *Marmite*. Kettle.

16. *Unique bien*. Only wealth.

17. *Avorton*. A dwarf (used in a scornful sense).

19. *Estropié*. Cripple.

22. *Pénombre*. Penumbra (the part of the shadow which is lighted by a part of the luminous body).

Page Line

129.—23. *Ifs.* Yew-trees.

23. *Pendillaient.* Were hanging.

25. *Cierges.* Tapers.

130.— 1. *Naïve.* Plain.

5. *Fiançailles.* Betrothal.

5. *Qui m'ont liée.* Which bound me.

6. *Rousse.* Reddish (masculin roux).

10. *Neuvaine.* A nine days' devotion.

24. *Sacristie.* Vestry.

26. *Découplé.* Well shaped (strapping fellow).

131.— 5. *Chapelets.* Rosaries.

24. *Soucieux.* Gloomy.

132.—11. *Ont lutté.* Have fought.

17. *Banderillas.* Coloured ribbons tied to the horns and stuck in the hide of the bull.

17. *Toreadores.* Bull fighters on horseback.

27. *Enfourcha*, from *enfourcher*, to bestride.

30. *Paissait*, from *paître*, to graze.

133.— 3. *Se dessina*, from *se dessiner*, to appear.

4. *Râle.* Death rattle.

6. *Marécage.* Marsh.

10. *Croissant.* Crescent.

10. *Se détachait*, etc. Appeared in relief on his black forehead.

12. *Sueur.* Sweat.

13. *Ruisselaient*, from *ruisseler*, to trickle.

15. *Il se tordait*, etc. He writhed, lying on the reeds.

21. *Labourées*, from *labourer*, to plough; means here: cut.

23. *S'accroupit*, from *s'accroupir*, to squat.

Page Line

133.—27. *Échine hérissée.* Bristling back (on account of the banderillas).

31. *En vinrent à bout*, from *venir à bout de*, to succeed, to overcome a difficulty.

134.— 1. *Reprises.* Times.

4. *Pansa*, from *panser*, to dress a wound.

7. *Onctueux.* Unctuous, oily.

7. *Compresses.* Applications.

9. *Une nuée*, etc. A swarm of gnats; (*nuée* is the feminine of *nuage*, cloud).

12. *Passait la nuit*, etc. Spent the night outdoors.

23. *Essoufflée.* Out of breath.

24. *S'était égarée*, from *s'égarer*, to go astray.

135.— 1. *Quasiment.* Almost (from the Latin *quasi*).

13. *Sarcler.* To cut.

16. *Tertre.* Elevation of ground.

18. *Bicoque.* A hut or shanty.

25. *Poireaux.* Leeks.

27. *Faire part à.* To tell, to let one know.

136.— 2. *Elle passa le peigne.* She gently combed.

14. *Ému.* Moved.

19. *Malveillant*, etc. Unkind concerning him.

137.—11. *Le serment qui*, etc. The oath which binds me.

23. *Le seuil.* The threshold.

138.— 3. *Le reflet de*, etc. The reflection of polished ebony.

7. *Il labourait*, etc. Ploughing up the damp soil of the stable.

139.— 7. *Lourde cohorte.* Heavy herd.

17. *Sillonnée de canaux.* Traversed by canals.

Page Line

139.—18. *En fait de.* (For); translate the sentence as follows: Aigues-Mortes has only one road, a highway built over deep ponds.

25. *Saumâtres.* Brackish.

27. *S'enchevêtrent*, from *s'enchevêtrer*, to entangle.

140.— 1. *Semble avoir arrêté*, etc. Seems to have stopped the progress of time on its battlements.

4. *Franchissent*, from *franchir*, to cross.

8. *Verdâtres.* Greenish.

22. *Retardataires.* The tardy ones.

26. *Juments.* Mares.

28. *Fringants rejetons.* Frisky offsprings.

29. *Rozelières.* See note p. 104, l. 4.

141.— 1. *Pimpante.* Gaudy.

3. *Pédestrement.* On foot.

7. *Se glisser.* To slip in, or into.

16. *Jouter.* To tilt.

17. *Il se tenait*, etc. He kept out of the way.

21. *Hautbois.* Hautboy, or oboe; musical instrument resembling the clarinet.

142.— 4. *Ne se fit pas*, etc. The spectators quickly gave vent to their enthusiasm.

5. *Trépignements.* Stamping, clattering with the feet.

29. *Élans.* Leaps.

143.— 6. *Déployait.* Waved.

14. *Renie*, from *renier*, to deny, or disregard.

16. *Peloton.* In a knot.

17. *Estrade.* Platform.

144.— 1. *Lissa*, from *lisser*, to smooth.

Page Line

144.—19. *Cocarde.* Cockade.

145.— 1. *Rampant*, from *ramper*, to creep.

3. *Tremplin.* Spring-board.

12. *Se déroba*, from *se dérober*, to steal away.

146.—22. *Frissonnaient*, from *frissonner*, to tremble.

27. *Ni feu ni lieu.* Neither hearth nor home.

147.—17. *Se dégageant*, etc. Gently withdrawing her hand from the young man's grasp.

22. *Val.* Valley.

148.— 8. *Fins lisérés.* Smooth braids.

8. *Coiffe.* Bonnet.

19. *Teinte grisâtre.* Greyish tinge.

21. *L'horizon ne*, etc. Nothing could be seen in the horizon veiled with mist.

22. *Ternes et sans*, etc. Dull and without reflection.

23. *Dessinaient.* Translate as "appeared."

24. *Sol détrempé.* Wet soil.

25. *Écluses.* Sluices.

26. *Étendaient*, etc. Spread large mats.

29. *Vivier.* Fish-pond.

30. *Volatiles.* Poultry.

149.— 6. *Marin blanc.* Strong wind from the sea; it brings clouds, but no rain.

150.—17. *Voilà ce que c'est que.* That's what one gets for.

28. *Brodequins de soie.* Boots with silk tops.

151.—22. *Histrion.* Actor (scornful term); from the Latin *histrio.*

23. *Sans sou ni*, etc. Without a penny; *maille* was an old copper coin of a very small denomination.

Page Line

152 — 6. *Accent étouffé.* Stifled tone.

153 — 5. *Filleule.* God-daughter.

10. *Piqué au vif.* Stung to the quick.

15. *Il vida,* etc. He emptied with one draught the drink intended for, etc.

26. *Fers à marquer.* Branding irons.

28. *Steppe.* Barren sandy land.

154.— 2. *L'enceinte.* The enclosure.

3. *Mornes.* Sad.

9. *Fléau.* Plague.

15. *Siffle aigrement.* The wind whistles sharply.

16. *Mouettes.* Sea-gulls.

19. *Gémissements.* Groans.

23. *Feutres rabattus.* Felt hats turned down over their eyes.

24. *En arrêt.* On the defense, ready for the attack.

155 —10. *Il vente du,* etc. There is trouble in the air.

20. *Pourboire.* A fee.

156.—14. *Récalcitrants.* Obstinate.

22. *Chairs fumantes.* Smoking flesh.

26. *Poser leur cape.* Remove their cape.

31. *Haletantes.* Breathless.

157.— 4. *Se débattaient,* from *se débattre,* to struggle.

11. *Lutte acharnée.* Eager strife.

20. *La queue fauve.* Fawn color tail.

23. *Aiguiser.* To sharpen.

27. *Secouèrent,* from *secouer,* to shake.

30. *Étanchaient,* from *étancher,* to wipe.

158.— 2. *Terire.* Mound.

Page Line

158.—17. *Effleurer de ses lèvres.* Touch her with his lips.

159.— 8. *Épargnés.* Spared.

17. *Dompter.* To subdue.

19. *Nouant*, from *nouer*, to tie.

28. *La berge*, etc. Canal banks.

160.— 4. *Traînées de*, etc. Trails of powder.

8. *Piétons.* Pedestrians.

11. *Sourde lueur.* Glim light.

14. *S'assujettit*, from *s'assujettir;* he sat firmly on the saddle.

15. *Aiguillonnant*, from *aiguillonner*, to goad.

18. *A outrance.* To the bitter end.

25. *Se cabrait*, from *se cabrer*, to rear.

27. *Fond de train.* At full speed.

162.—13. *Accent intraduisible.* Indescribable tone.

22. *Bavardages.* Gossip.

23. *Si ce n'eussent été.* Had it not been for.

25. *On eût cru*, etc. One might have believed that a plot existed.

29. *Eût échoué*, from *échouer*, to fail; *échouer* also means to be wrecked.

30. *On aurait compati*, from *compatir*, to sympathize.

31. *Dédommager.* To compensate.

163.— 1. *Échec.* Reverse.

5. *Gage.* Testimonial.

11. *Nous nous cotisions*, from *se cotiser*, to make a collection, each one giving his share.

14. *Dût-il*, etc. Were he to cost us.

20. *Ne tardèrent pas.* Were not long to return.

Page Line

164.— 2. *Brume opaque.* Thick mist.

23 *Chancelante.* Staggering.

27. *Écoulé*, from *s'écouler*, to elapse.

28. *Carillon.* Chimes.

29. *Tintements de la cloche.* Tinkling of the bell.

165.— 1. *Cortège nuptial.* Marriage procession.

2. *Pourvu que*, etc. If only the groom does not discard us.

4. *Il est capable.* He will be bold enough to, etc.

5. *Veste.* Jacket.

7. *Coiffe à*, etc. Bonnet with deep fluting.

12. *Piaffait*, from *piaffer*, to prance.

16. *Toile neuve.* New canvas.

23. *Nonchalance.* Idleness.

25. *Un peu fripé.* A little rumpled.

26. *Robe d'indienne.* Dress of calico.

28. *Fichu.* See note p. 121, l. 1.

166.— 3. *Cigogne.* Stork.

11. *Maremmes.* Marshy settlements.

13. *Bétail.* Cattle.

13. *Dragées.* Candied almonds.

14. *Farandoles.* Provencal dance.

20. *Raie.* Line.

26. *L'émietta*, from *émietter*, to crumble.

29. *Foule recueillie.* Meditative crowd.

31. *Résonna*, from *résonner*, to resound.

167.—12. *Prit Manidette en croupe.* Took Manidette behind him on the horse.

13. *Ralliant de la voix.* Calling together.

20. *Saunière de race.* Well-bred saltmaker (feminine).

Page Line

167.—24. *Poignet.* Wrist; his strong grasp.

24. *Abat*, from *abattre*, to fell.

25. *Trinquer.* To drink, clinking the glasses.

26. *Tutoyer.* See note p. 128, l. 21.

27. *Coursier.* Steed.

27 *Cheval d'attelage.* Carriage horse.

EL CACHUPIN

169.— 1. *El Cachupin.* The Cachupin; this term was applied to Spaniards residing in Mexico, and who remained faithful to the mother country (see p. 174).

2. *Sévit.* Which was so intensely severe.

3. *Rigueurs.* Severity.

6. *Embouchure.* Mouth (of a river).

10. *Lataniers.* Palm-trees.

10. *Savanes.* Savannahs.

11. *Frissonnèrent.* Shivered.

11. *Givre.* Frost.

11. *Engourdis.* Numbed.

12. *Geai.* Jay-bird.

12. *Moqueur.* Mocking-bird.

13. *Flamants.* Flamingos.

15. *Barnaches* Wild geese.

15. *Grèves.* Shores.

170.— 2. *Farouche.* Wild.

6. *Refroidissement.* Coldness.

Page Line
170.—25. *Pousser.* Induce.
26. *Déborder.* Invade.
31. *Démarcation.* Demarcation, separation.
171.— 1. *Rives.* Shores, banks.
2. *Encaissé.* Embanked.
2. *Limoneuses.* Muddy.
8. *Rigoureuse.* Severe.
9. *Venons de*, etc. We have just mentioned.
11. *Blottis.* Squatted.
12. *Grelottants.* Shivering.
19. *Un coup de feu.* A shot
21. *Gonflés.* Swollen.
22. *Écailles rugueuses.* Rough scales.
23. *Tuméfiées.* Tumefied (swollen).
28. *Caballero.* "Gentleman," means a rider, but is applied in Spain to people of small nobility.
31. *Sa tenue.* His attire.
172.— 2. *Latanier.* See note p. 169, l. 9.
2. *Veste.* Jacket.
3. *Culotte.* Knee-breeches.
5. *Mante.* Cloak.
6. *Señora.* The lady.
8. *Peigne d'écaille.* Tortoise shell comb.
10. *L'empreinte.* Mark.
11. *Effilés.* Tapering.
12. *Rênes.* Reins.
14. *Aborda.* Landed.
18. *L'aviron.* Oar.
19. *Dériver.* To drift.

Page Line

172.—20. *Abaissait ses*, etc. Lowered his head toward the edge of the boat; (*naseaux*, nostrils).

21. *Désaltérer*. To quench his thirst.

23. *Ramons ferme!* Let us row hard.

27. *Poussant de gros*, etc. Giving forth deep sighs.

31. *Font du maïs*. Cultivate corn.

173.— 3. *Se mit à geindre*, etc. Began to moan more than before.

4. *Fit chorus*. Joined him.

5. *N'étaient plus de*, etc. Had no longer the strength.

7. *Ils n'eussent pas*, etc. They would soon have succumbed.

9. *Gémissements*. Groans.

13. *Ils faillirent*, etc. They almost, etc.

15. *Comblant de*, etc. Overwhelming.

20. *Rameaux*. Branches.

25. *Fangeuses*. Marshy.

26. *Tertre*. Mound.

29. *Épais fourrés*. Dense thickets.

30 *Lianes entrelacées*. Interwoven bind-weed.

174.— 1. *Flaques*. Puddles.

1. *Racines*. Roots.

2. *Hérissaient*. Covered the soil; (*hérisser*, to bristle up).

4. *Rideaux d'arbustes*, etc. Hedge of thorny shrubs.

25. *Brumeuse*. Misty.

29. *Cris aigus*. Shrieks.

30. *Tiède*. Tepid.

Page Line	
174.—31.	*Engourdie.* See p. 169, l. 10.
175.—17.	*Trahissent.* Betray.
25.	*Les lieux où*, etc. The place where.
25.	*Se sont écoulées.* Passed.
176.— 1.	*Sanglotant.* Sobbing.
22.	*Ne tarda pas à*, etc. It was not long before.
24.	*Nourrice.* The nurse.
26.	*S'assoupir.* To slumber.
30.	*Paupières.* Eyelids.
177.— 2.	*En pleine forêt.* In mid-forest.
5.	*Taille.* Stature.
5.	*Traits.* Features.
9.	*Fusil à deux coups.* Double-barrelled gun.
12.	*Se livrait.* He indulged in.
22.	*Troupe de daims.* Herd of deers
22.	*Peau mouchetée.* Speckled hide.
26.	*Assoupissement.* Slumber.
178.—11.	*Asile, toit.* Shelter, roof.
14.	*L'habitation que*, etc. The property which I cultivate.
28.	*Serpent à sonnettes.* Rattle-snake.
179.— 2.	*Se cabrait.* Reared.
3.	*Courbettes.* In graceful pranks.
4.	*Chevauchaient.* Travelled (on horseback).
13.	*L'allure.* The gait.
21.	*Tout en.* While.
23.	*S'égaraient.* Wandered.
28.	*Écorces.* Bark (of trees).
30.	*Mettre à l'abri.* To protect it against.
180.— 5.	*Dépouillés.* Stripped.

Page Line

180.— 7. *Rameaux*. See note p. 173, l. 20.

7. *Perron*. Stoop.

9. *Se tenait accoudée*. Rested her elbows on.

10. *Teint douteux*. Doubtful complexion (a mulatto).

10. *Allures molles*, etc. Pithless and indolent ways.

11. *Coiffée*. Having on her head.

18. *Mulâtresse*. Mulatto.

24. *Hôtes*. Guests; notice that *hôte* also means "host."

27. *Si ce n'est*. Except.

28. *Galettes de maïs*. Corn cakes.

181.—24. *Veuillez me suivre*. Please follow me.

26. *Vous y fixer*. To settle there.

182.— 1. *Midi*. South.

5. *Se laissa choir*. Let herself drop.

13. *Quand il s'agit de*. When the time comes.

27. *Se mit à*. Began to.

183.—11. *Goëlette*. Schooner.

12. *Je ne voulais pas*, etc. I did not wish to be hanged.

13. *Vergue*. Yard (of a ship).

14. *Traite, course*. Slave trade and privateering.

184.— 2. *Semblables*. Fellow-beings.

15. *Fais-toi un sort*, etc. Choose your own lot.

29. *Maudit*, from *maudire*, to curse.

29. *Comté de Galles*. County of Wales.

185.—10. *Galerie*. Veranda.

14. *De long en large*. To and fro.

9. *Bruire*. To rustle.

Page Line

185.—23. *Arpentant*, etc. Walking fast (*arpenter*, to survey).

24. *Il dominait*, etc. He had a view of the glade.

186.— 2. *Errants*. Wandering ; from *errer*, to wander.

6. *Convoité*, from *convoiter*, to covet.

8. *Il survint*, from *survenir*, to occur ; this is an impersonal form.

18. *Bourgeons*, etc. The shoots of the trees growing larger as the sap came up.

19. *Cardinal*. Cardinal (bird).

22. *Il ne manquait*, etc. The humming-bird alone was missing.

23. *Épanouissement*. The blooming.

24. *Il aspire le suc*. He sucks the juice.

28. *Aigles pêcheurs*. Fishing-hawks ; lit.: fishing eagles.

187.— 1. *Couvées*. Broods.

4. *Cime*. Top.

9. *Accoudé*. See note p. 110, l. 9.

11. *Far niente*. Italian expression meaning a sweet indolence.

12. *Placides allures*. Quiet ways.

17. *Sombrero*. Spanish word for a large, soft felt hat.

18. *Mante rayée*. Striped cloak.

25. *M'entretenir avec*, etc. To have a talk with you.

188.— 3. *Prendre congé*. To take leave of.

13. *Un fonds de*, etc. A stock of pride.

189.— 1. *Est venue fondre*. Happened to pounce upon me.

Page Line

189.— 3. *Brick de commerce.* A brig.

6. *Corsaires.* Pirates.

7. *Négriers.* Slave traders.

7. *C'est tout un.* It is all the same.

9. *Boulet.* Cannon ball; (*balle* is a rifle bullet).

9. *Dunette*, etc. Poop of his ship.

15. *Foulait*, from *fouler*, to tread.

22. *Qui leur faisaient.* etc. Who roused their suspicion.

22. *J'ai dû*, etc. I had to leave.

25 *Qui a lié*, etc. Who has bound her lot to mine.

190.— 5. *Se dessinent.* Take a turn.

6. *Prendre un parti.* Take a decision, or make up your mind.

11. *Lianes.* See note p. 178, l. 30.

13. *Grisâtre et lisse.* Greyish and smooth.

15. *Constellées.* Strewed.

23. *Pelage jaune.* Yellow fur.

24. *Gambadaient.* Gamboled.

24. *Se jouant*, from *se jouer*, to sport.

27. *Hennissements.* Neighings.

28. *Chevreuils.* Bucks.

191.— 1. *Halliers.* Thickets.

20. *Qu'il nous donne*, etc. That he gives us leave to depart.

23. *Qu'ils avaient arrêtée.* Which they had taken.

192.— 7. *Les accès de*, etc. The spells of spleen (a profound melancholy).

193.— 4. *On ne vous reconnaît*, etc. You are not the same.

Page	Line	
193.—	12.	*Pouce.* Inch.
	16.	*Vous êtes aux*, etc. You are full of attentions.
	19.	*Goëlette.* See note p. 183, l. 11.
194.—	18.	*J'ai un passé*, etc. I have to atone for my past life.
	20.	*Je vous cède*, etc. I transfer this property to you.
	25.	*J'irai planter*, etc. I shall go and live (I shall go and set my tent).
195.—	5.	*Trahissait*, from *trahir*, to betray.
	7.	*Quand il lui convenait*, etc. When it suited him to curb his temper.
	30.	*Grâce.* Thanks.
196.—	11.	*Gage de notre*, etc. Token of our gratitude.
	14.	*Mariposa, Dios*, etc. The Butterfly, may God watch over you.
	18.	*Il ne m'appartient*, etc. I have no right to wear it.
	29.	*Sillonnaient.* Lit.: from *sillonner*, to furrow; here means "travelled."
197.—	3.	*Affluents.* Subsidaries.
	4.	*Reliant*, from *relier*, to connect.
	5.	*Qui ne tardèrent*, etc. See note p. 176, l. 22.
	10.	*Infranchissables.* Impassable.
	12.	*Crues.* Freshets.
	14.	*Bourbeuse.* Muddy.
	16.	*Paroisse.* Parish.
	25.	*Elle se livra.* See note p. 177, l. 12.
	31.	*Un avenir mieux*, etc. A better regulated future.
198.—	22.	*En proie.* A prey to.
	30.	*Se prit à*, etc. Began to weep bitterly.

Page Line

199.— 3. *Mornes.* Mournful.

8. *Fouler aux pieds.* See note p. 189, l. 15.

11. *Gazouillaient*, from *gazouiller*, to warble.

16. *Ne tarda pas*, etc. See note p. 176, l. 22.

17. *Cédait*, from *céder.* See note p. 194, l. 20.

18. *Les bestiaux.* The cattle.

19. *Instruments de labour.* Agricultural implements.

23. *Celui qui se défaisait*, etc. He who parted with his wealth.

27. *Aucun lien.* No tie.

200.— 2. *Coulait à pleins*, etc. Overflowed its banks.

2. *Crue.* See note p. 197, l. 12.

5. *Digues.* Dikes or levees.

7. *Déracinés.* Uprooted.

8. *Dos cendré.* Ash color back.

18. *En maint*, etc. In many a place.

19. *Marais fangeux.* Brackish marshes.

21. *Lianes.* See note p. 173, l. 30.

22. *Vase.* River mud.

23. *Hébétée.* Stupefied.

26. *Bourbeuses.* See note p. 197, l. 14.

201.— 1. *Faire feu.* To shoot at.

2. *A leur portée.* Within range.

4. *Buvette.* The bar.

14. *Dévouement.* Devotion.

15. *Avait vouée* from *vouer*, to vow, or to devote.

25. *Il s'en fallait.* It lacked ; from the impersonal form *s'en falloir.*

31. *Découpant en noir*, etc. Outlining the black shadows.

Page Line

202.— 1. *Flots*. Waters.

6. *Tiède*. See note p. 174, l. 30.

8. *Moite*. See note p. 172, l. 5.

12. *M'étendre*. Stretch myself.

16. *Plein air*. Open air.

20. *S'empara*, from *s'emparer*; means here: he was overcome by sleep.

21. *Cheminée*. Smoke-stack.

24. *En raison* (*de*). In proportion with.

25. *Largeur*. Width.

27. *Grèves*. See note p. 169, l. 14.

29. *Proue*. The bow.

30. *Gouvernail*. Rudder.

31. *Elle se fût enfoncée*. It (the bow) would have been driven.

203.— 3. *Balayer*. To sweep.

7. *Remous*. Eddy.

14. *A portée de*. Within reach.

15. *Le sol boueux céda*. The muddy soil gave way.

18. *S'acharner*. To be bent upon.

20. *Crispés*. Clinched.

21. *Aux parois d'une*, etc. To the sides of a steep bank.

22. *Il s'engageait*, etc. He was caught in the inextricable labyrinth, formed by a net work of thorny bindweed.

24. *Lutta*, from *lutter*, to struggle.

28. *Naufragé*. One who has been shipwrecked.

29. *Il s'y laissa choir*. He let himself drop there.

30. *Sans connaissance*. Unconscious.

Page Line

204.— 2. *Engourdissement.* Numbness.

7. *Sentier tracé.* Traced path.

10. *Clairières.* Glades.

16. *Enfonce*, from *s'enfoncer;* one who plunges into it.

17. *Erra*, from *errer*, to wander.

25. *Il faut avoir*, etc. One must have suffered.

205.— 2. *Accueillit*, from *accueillir*, to receive, to greet.

6. *Chute.* Fall.

21. *Couchettes.* Berths.

25. *Dans la machine.* In the engine-room.

28. *Chauffeurs.* The stokers.

28. *Cale.* The hold.

206.— 4. *Navrant.* Heart-rending.

12. *Ameutait*, from *ameuter*, to assemble.

14. *Il y a tout lieu de.* There is ground to.

25. *Étourdie.* Dazed.

207.— 1. *Anéantissement.* Annihilation.

8. *Il dépassa l'endroit.* He was beyond the place.

10. *Touffe de jonc.* Cluster of rushes.

11. *Recueillir*, etc. To pick up his booty.

13. *Le meilleur parti*, etc. The best course to follow.

15. *Amarrée.* Moored.

27. *Quelles angoisses.* What anxiety.

208.—10. *J'ai beau*, from *avoir beau;* an idiomatic term meaning notwithstanding, in vain, in spite of.

13. *Navre*, from *navrer*, to distress.

16. *Se livrant.* See note p. 177, l. 12.

21. *Fébrile.* Feverish.

Page Line
208.—23. *Hennir.* To neigh.
24. *Courir au-devant.* To run and meet.
26. *Morne, abattue.* Mournful, downcast.
29. *Que s'est-il,* etc. What has happened.
209.— 1. *Sombre.* Gloomy.
6. *Trahissait.* See note p. 195, l. 5.
15. *Tirer de.* To obtain from.
15. *Rôder.* To roam.
19. *Lueur rougeâtre.* Reddish glimmer.
23. *Colibris attardés.* Belated humming-birds.
23. *Bourdonnaient.* Buzzed.
24. *Lucioles.* Fire-flies.
25. *Étoiles errantes.* Wandering stars.
26. *Bosquet.* Grove.
27. *Malveillante.* Malignant.
28. *Sourds gémissements.* Deep groans.
29. *Sanglots.* Sobs.
210.— 3. *Puisait,* from *puiser,* to draw up; translate as: Cora found in, etc.
6. *Aborder de front.* To boldly face.
11. *Frissonnant.* Shuddering.
22. *Angoisses.* See note p. 207, l. 27.
24. *Coulera.* Lit.: will flow; here means: will spend.
30. *Vous vous possédez.* You control yourself.
211.— 2. *Appui.* Support.
212.— 2. *Voilà ce que c'est,* etc. That's for being.
17. *Je m'y attendais.* I expected it.
20. *Choir.* See note p. 182, l. 5.
213.— 7. *Négrier, corsaire.* See note p. 189, l. 7.
17. *Était de trop.* Was one too many.

Page Line

213.—22. *Écarter.* To drive away.

29. *J'ai un passé.* See note p. 194, l. 18.

214.— 2. *Déloyal.* Dishonest.

215.— 7. *Alléguant,* from *alléguer,* to allege, to pretend.

11. *Éclatant en,* etc. Bursting into sobs.

22. *La portée.* The meaning.

24. *Avait pu se faire,* etc. Had found its way.

26. *En butte.* Exposed to.

216.— 7. *Mousse.* Foam.

8. *Il l'avala d'un,* etc. He drank it with one draught.

14. *Versé,* from *verser,* to pour.

18. *Épouvante.* Fear.

20. *Se blottir.* To squat.

21. *Épais buisson.* Thick bush.

26. *Malaise.* Discomfort.

28. *Elle faillit,* etc. She almost fainted.

217.— 3. *Emprunt.* Lit.: loan ; here means : borrowed.

4. *Ressorts.* Springs.

5. *Déboucha,* from *déboucher,* to uncork ; here means : appeared.

11. *Défaillir.* To swoon.

22. *Renaître.* Lit.: reborn, or revive ; here : live again in happiness.

23. *Elle s'était plu.* She had taken pleasure.

26. *A quoi lui servait.* What good was it to her.

31. *Déloyale.* See note p. 214, l. 2.

218.— 1. *Esprit borné.* Narrow mind.

2. *Bouleversée.* Disturbed.

3. *Apprivoisée.* Tamed.

Page Line

218.— 7. *Rugissant*, from *rugir*, to roar.

7. *Ivre de colère*. Intoxicated with anger.

18. *Que se passe-t-il?* What is going on?

24. *Traits*. Features.

29. *Que je ne pouvais*, etc. That I could not bring her up to my level.

219.—10. *De vous remettre*. To recover.

12. *L'acte*. The deed.

15. *Végétais*, from *végéter*, to vegetate, to lead a wretched life.

21. *Maudit*, from *maudire*, to curse.

22. *Jeu*. Gambling.

28. *Qui ont pu naître*. Which may have risen.

30. *Lutte*. Strife.

220.— 3. *Glaive*. Sword.

4. *L'Évangile*. The Gospel.

5. *Semblables*. Fellow-beings.

15. *Bourrelé*. Stuffed or filled.

20. *Il avait lutté*. He had struggled.

23. *Engourdissement*. Numbness.

24. *Faisaient ressortir*. Set off.

25. *Sillonnée de*, etc. Ridged with early wrinkles.

28. *Repasser*. To review.

29. *Premier âge*. Childhood.

221.— 1. *Mandé*. Sent for.

17. *Errait*, from *errer*, to wander.

19. *Après avoir battu*. After having searched.

21. *Une nuée de vautours*. A flock of vultures.

26. *Gisait*, from *gésir*, to lie.

26. *Fangeuse*. See note p. 173, l. 25.

PUBLICATIONS

IN

French and Other Foreign Languages

OF

WILLIAM R. JENKINS,

NEW YORK.

[illegible]

FRENCH.

Attention is called to the following series. They are of great value to the student as well as to the general reader of French. The romances and plays are interesting as stories, representative of the authors, of high literary value and pure in morality. They are tastefully printed, cheap and suitable for the class-room or library. Many have notes in English.

ROMANS CHOISIS.

12mo, Paper, 60 Cents. Cloth, 85 Cents.

1.—**Dosia.** By Mme. HENRY GRÉVILLE. 214 pp.
Notes by A. De Rougemont, A.M.

2.—**L'Abbé Constantin.** By LUDOVIC HALÉVY. [illegible] pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

3.—**Le Mariage de Gérard.** By ANDRÉ THEURIET. [illegible] pp.

4.—**Le Roi des Montagnes.** By EDMOND ABOUT. [illegible] pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

5.—**Le Mariage de Gabrielle.** By DANIEL LESUEUR. [illegible] pp.
Notes by B. D. Woodward, Ph.D.

6.—**L'Ami Fritz.** By ERCKMANN-CHATRIAN. [illegible] pp.
Notes by Prof. C. Fontaine, B.L., L.D.

7.—L'Ombra. By A. GENNEVRAYE. 216 pp.

8.—Le Maître de Forges. By GEORGES OHNET. 341 pp.

9.—La Neuvaine de Colette. By JEANNE SCHULTZ. 236 pp.

10.—Perdue. By Mme. HENRY GRÉVILLE. 359 pp.
Notes by George McLean Harper, Ph.D.

11.—Mlle. Solange, (Terre de France). By FRANÇOIS DE JULLIOT. 359 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

12.—Vaillante, ou *Ce que femme veut.* By JACQUES VINCENT. 277 pp.

***13.—Le Tour du Monde en Quatre-Vingts Jours.** By JULES VERNE. 373 pp. *With notes by Herman S. Piatt.*

14.—Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre. By OCTAVE FEUILLET. 204 pp.

15.—La Maison de Penarvan. By JULES SANDEAU. 292 pp.

16.—L'Homme à l'Oreille Cassée. By EDMOND ABOUT. 278 pp.

17.—Sans Famille. By HECTOR MALOT. 430 pp. *Abridged and arranged for school use by P. Bercy, B.L., L.D.*

18.—Cosia, et le Royaumè de Dahomey. By ANDRÉ MICHEL DURAND. 165 pp.

19.—Mon Oncle et Mon Curé. By JEAN DE LA BRÈTE. 249 pp
Notes in English by F. C. de Sumichrast.

20.—La Lizardière. By VICOMTE HENRI DE BORNIER. 247 pp.

21.—Nanon. By GEORGE SAND. 382 pp.
Notes by B. D. Woodward, Ph. D.

22.—Le Petit Chose (*Histoire d'un Enfant*). By ALPHONSE DAUDET. 284 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

23.—Pêcheur D'Islande. By PIERRE LOTI. 287 pp. *Arranged for everyone's reading. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

The series will be continued with stories of other well-known writers

MISCELLANEOUS.

Graziella. By A. DE LAMARTINE. 173 pp.
Notes by C. Fontaine, B.L., L.D. 12mo, paper, 45 cents.

Cinq-mars ou une Conjuration sous Louis XIII. By ALFRED DE VIGNY. *Introduction and copious notes. 12mo, cloth, $1.25.*

La Tulipe Noire. By ALEXANDRE DUMAS. 304 pp.
12mo, paper, 45 cents.

La Lampe de Psyché. By LÉON DE TINSEAU.
16mo, paper, 35 cents.

Contes de la Vie Rustique. *Arranged with notes by S. Castegnier. (In preparation.)*

***Cyrano de Bergerac.** *Comédie Héroïque en Cinq Actes, en Vers.* By EDMOND ROSTAND. *12mo, cloth, illus., 240 pp., $1; paper, 50c,*

CONTES CHOISIS.

This series comprises some of the very best short stories, NOUVELLES *of French authors. They are very prettily printed, of convenient size and are published at the uniform price of*

Paper 25 Cents. **Cloth, 40 Cents.**

1.—**La Mère de la Marquise.** By EDMOND ABOUT. 135 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

2.—**Le Siège de Berlin et Autres Contes.** By ALPHONSE DAUDET. 73 pp. *Comprising La dernière classe; La Mule du Pape; L'Enfant Espion; Salvette and Bernadou; Un Teneur de Livres. Notes by E. Rigal, B.-ès-S.; B.L.*

3.—**Un Mariage d'Amour.** By LUDOVIC HALÉVY. 73 pp.

4.—**La Mare au Diable.** By GEORGE SAND. 142 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

5.—**Peppino.** By L. D. VENTURA. 65 pp.

6.—**Idylles.** By Mme. HENRY GRÉVILLE. 110 pp.

7.—**Carine.** By LOUIS ENAULT. 181 pp.

8.—**Les Fiancés de Grinderwald.** *Also,* **Les Amoreux de Catherine.** By ERCKMANN-CHATRIAN. 104 pp.

9.—**Les Frères Colombe.** By GEORGES DE PEYREBRUNE. 136 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast.*

10.—**Le Buste.** By EDMOND ABOUT. 145 pp. *Notes by George McLean Harper, Ph.D.*

11.—**La Belle-Nivernaise,** (*Histoire d'un vieux Bateau et de son Equipage*). By ALPHONSE DAUDET. 111 pp. *Notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L.*

12.—**Le Chien du Capitaine.** By LOUIS ENAULT. 158 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast.*

13.—**Boum-Boum.** By JULES CLARETIE. 104 pp. *With other exquisite short stories by famous French writers. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

14.—**L'Attelage de la Marquise.** By LÉON DE TINSEAU. **Une Dot.** By E. LOGOUVÉ. 93 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast.*

15.—**Deux Artistes en Voyage,** *and two other stories.* By COMTE DE VERVINS. 105 pp.

16.—Contes et Nouvelles. By Guy de Maupassant. 98 pp.
With a preface by A. Brisson.

17.—Le Chant du Cygne. By George Ohnet. 91 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

18.—Près du Bonheur. By Henri Ardel. 91 pp.
Notes by E. Rigal, B.S., B.L.

19.—La Frontière. By Jules Claretie. 103 pp.
Notes by Charles A. Eggert, Ph.D., LL.B.

20.—L'Oncle et le Neveu, *et* **Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille.** By Edmond About. 120 pp. *Notes by G. Castegnier, B. S., B.L.*

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE POUR LA JEUNESSE.

Les Malheurs de Sophie. By Mme. la Comtesse de Ségur. 203 pp.
In France it is classic. Light, amusing and interesting for young children. 12mo, *illustrated, paper,* 60c.; *cloth,* $1.00.

***Catherine, Catherinette et Catarina.** By Arsène Alexandre. *Arranged with exercises and vocabularies, by Agnes Godfrey Gay. Contains many beautiful colored illustrations. Quarto,* 75c.

CONTES TIRÉS DE MOLIÈRE.

By Prof. ALFRED M. COTTE.

The stories of some of the most salient of Molière's Comedies, written in the form of novellettes similar in idea to Charles and Mary Lamb's "Tales from Shakespeare."

1.—L'Avare. 2.—Le Bourgeois Gentilhomme. *Each* 20 *cents.*

MUSIC.

CHANSONS, POÉSIES ET JEUX FRANÇAIS

POUR LES ENFANTS AMÉRICAINS.

Composés et recueillis par Agnes Godfrey Gay.

Music revised and harmonized, by Mr. Grant-Schaefer. Price 50c.

THÉATRE CONTEMPORAIN.

Comprising some of the best contemporaneous French dramatic literature, and of invaluable use to the student in Colloquial French. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

25 Cents Each.

1.—**Le Voyage de M. Perrichon.** By Eugène Labiche et Edouard Martin. 75 pp.
Comedy in four acts. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

2.—**Vent d'Ouest,** *Comedy in one act,* 18 pp., *and* **La Soupière,** *Comedy in one act,* 20 pp. By Ernest d'Hervilly. *In one volume.*

3.—**La Grammaire.** By Eugène Labiche. 54 pp.
Comedy in one act. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

4.—**Le Gentilhomme Pauvre.** By Dumanoir and Lafargue. 76 pp. *Comedy in two acts. Notes by Casimer Zdanowicz, A.M.*

5.—**La Pluie et le Beau Temps,** *Comedy in one act, in prose.* By Léon Gozlan. 34 pp. *And* **Autour d'un Berceau,** *Play in one scene.* By Ernest Legouvé. 11 pp.

6.—**La Fée.** By Octave Feuillet. 43 pp.
Comedy in one act.

7.—**Bertrand et Raton.** By Eugène Scribe. 48 pp.
Drama in five acts, in prose.

8.—**La Perle Noire.** By Victorien Sardou. 72 pp.
Comedy in three acts, in prose.

9.—**Les Deux Sourds.** By Jules Moinaux. 37 pp.
Comedy in one act.

10.—**Le Maître de Forges.** By Georges Ohnet. 101 pp.
Comedy in four acts. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

11.—**Le Testament de César Girodot.** By Adolphe Belot. and Edm. Villetard. 98 pp.
Comedy in three acts, in prose. Notes by Geo. Castegnier B.S., B.L.

12.—**Le Gendre de M. Poirier.** By Emile Augier and Jules Sandeau. 92 pp.
Comedy in four acts, in prose. Notes by F. C. de Sumichrast.

13.—Le Monde où l'on s'ennuie. By EDOUARD PAILLERON. 124 pp.
Comedy in three acts. Notes by Alfred Hennequin, Ph.D.

14.—La Lettre Chargée. By E. LABICHE. 28 pp.
Fantaisie in one act.

15.—La Fille de Roland. By VICOMTE HENRI DE BORNIER. 96 pp.
Drama in four acts, in verse. Notes by Wm. L. Montague, Ph.D.

16.—Hernani. By VICTOR HUGO. 151 pp.
Drama in five acts. Notes by Gustave Masson, B.A.

17.—Mine et Contre-Mine. By ALEXANDRE GUILLET. 97 pp.
Comedy in three acts. Notes by the Author.

18.—L'Ami Fritz. By ERCKMANN-CHATRIAN. 96 pp.
Comedy in three acts. Adapted to the use of American Schools and Colleges, and annotated by Alfred Hennequin, Ph.D.

19.—L'Honneur et L'Argent. By F. PONSARD. 123 pp.
Comedy in five acts, in verse. Notes by Frederick C. de Sumichrast.

20.—La Duchesse Couturière. By MADAME E. VAILLANT GOODMAN. 24 pp. *Comedy in one act, adapted from "Les Doigts de Fée;" especially arranged for ladies' cast.*

THEATRE FOR YOUNG FOLKS

10 Cents Each.

A series of original little plays suitable for class reading or school performance, written especially for children, by MM Michaud and de Villeroy. Printed in excellent type.

The List comprises:

1.—Les Deux Écoliers. By A. LAURENT DE VILLEROY. 26 pp.
Comédie en un acte, en prose, for boy and three girls.

2.—Le Roi D'Amérique. By HENRI MICHAUD. 8 pp.
Comédie en un acte, for boys, 10 characters.

3.—Une Affaire Compliquée. By HENRI MICHAUD. 8 pp.
Comédie en un acte, for boys, 7 characters.

4.—La Somnambule. By HENRI MICHAUD. 15 pp.
Comédie en un acte, for girls; 8 characters.

5.—Stella. By HENRI MICHAUD. 18 pp.
Comédie en un acte, for young ladies; 6 *character*

6.—Une Héroïne. By HENRI MICHAUD. 16 pp.
Comédie en un acte, for girls; 8 *characters.*

7.—Ma Bonne. By HENRI MICHAUD. 14 pp.
Comédie en un acte, for girls; 5 *characters.*

***8.—Dona Quichotte.** By HENRI MICHAUD. 20 pp.
Comédie en un acte, for girls. 6 *characters.*

GAMES.

The Table Game. By HELÈNE J. ROTH.
A French game to familarize pupils with the names of everything that is placed on a dining-room table. 75c.

Citations des Auteurs Français. By F. L. BONNET. 75c

Jeu des Académiciens. By MLLE. B. SÉE. 75c.

***Miss Theodora Ernst's French Conversation Cards.** 50c

(See also German.)

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Under this general title is issued a series of Classical French works, carefully prepared with historical, descriptive and grammatical notes by competent authorities, printed in large type, at a uniform price of

Paper, 25 Cents. **Cloth, 40 Cents.**

1.—L'Avare. By J. B. POQUELIN DE MOLIÈRE. 106 pp.
Comédie en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

2.—Le Cid. By PIERRE CORNEILLE. 87 pp.
Tragédie en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

3.—Le Bourgeois Gentilhomme. By J. B. POQUELIN DE MOLIÈRE (1670).
Comédie-Ballet en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

4.—Horace. By P. CORNEILLE. 70 pp.
Tragédie en cinq actes. With grammatical and explanatory notes by Frederick C. de Sumichrast.

5.—Andromaque. By J. RACINE. 72 pp.
Tragédie en cinq actes. Notes by F. C. de Sumichrast.

6.—Athalie. By JEAN RACINE. 86 pp.
Tragédie en cinq actes tirée de l'Ecriture Sainte. With Biblical references and notes by C. Fontaine B.L., L. D

Others in preparation.

VICTOR HUGO'S WORKS.

Les Misérables.

This edition of Victor Hugo's masterpiece is not only the handsomest but the "cheapest" edition of the work that can be obtained in the original French. Its publication in America has been attended with great care, and it is offered to all readers of French as the best library edition of the work to be obtained. Volume I, "Fantine," 458 pages; Volume II, "Cosette," 416 pages; Volume III, "Marius," 378 pages; Volume IV, "Idylle rue Plumet," 512 pages; Volume V, "Jean Valjean," 437 pages.

*5 *Volumes*, 12*mo Paper*, $4.50; *Cloth*, $6.50; *Half-calf*, $13.50.

**Single volume sold separately, in paper*, $1.00; *cloth*, $1.50.

Les Misérables.

One volume edition. The whole story intact; episodes and detailed descriptions only omitted. Arranged by A. de Rougemont, A.M. $1.25.

Notre-Dame de Paris.

The handsomest and cheapest edition to be had, with nearly 200 *illustrations, by Bieler, Myrbach and Rossi.*

2 *volumes*, 12*mo*, *Paper*, $2.00; *Cloth*, $3.00; *Half-calf*, $6.00.

Same *(Edition de Grand Luxe). But* 100 *copies published. It contains, with the illustrations as in the ordinary edition,* 12 *fac-simile water colors, and is printed on Imperial Japan paper. The set,* 2 *volumes, each volume numbered, signed, and in a satin portfolio*, $10.00.

Same *(Edition de Luxe). But* 400 *copies published. With illustrations as in the "Edition de Grand Luxe," and printed on fine satin paper. The set,* 2 *volumes, numbered, signed and bound half-morocco Roxbourgh style, gilt top*, $6.00.

Quatrevingt-Treize. 507 pp.

One of the most graphic and powerful of Hugo's romances, and one quite suitable for class study. 12*mo*, *Paper*, $1.00; *Cloth*, $1.50; *Half-calf*, $3.00.

Quatrevingt-Treize. 595 pp.

With an historical introduction and English notes by Benjamin Duryea Woodward, B.-ès-L., Ph.D., Instructor in the Romance Languages and Literatures at Columbia University and Barnard College, New York. 12*mo*, *Cloth*, $1.25.

Les Travailleurs de la Mer.

This celebrated work, which is one of the most notable examples of Victor Hugo's genius, uniform in style with the above, 12*mo*, *Paper*, $1.00; *Cloth*, $1.50; *Half-calf*, $3.00.

(See also No. 18, "Théâtre Contemporain.")

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Conjugaisons des Verbes Français, avec Exercices. [illegible]

[illegible]

BERNARD, V. F.

Contes des [illegible]

[illegible]

L'Art D'Intéresser en Classe.

Contes, Fables, etc. [illegible], Paper, [illegible]

La Traduction Orale et la Prononciation Française. [illegible] pp.

[illegible], *Boards*, [illegible]

Le Français Idiomatique. [illegible] pp.

French Idioms and Proverbs, with their English equivalents and copious exercises, systematically arranged. [illegible]

Cloth, [illegible]

COLLOT, A. G.

Collot's Levizac's Grammar and Exercises. [illegible] pp.

[illegible], *Cloth*, [illegible]

DU CROQUET, CHAS. P.

***An Elementary French Grammar.** 259 pp.

The arrangement of this grammar is simple, clear and concise. It is divided into two parts: (1) *First Exercises;* (2) *Elementary Grammar. A General Vocabulary is added for the convenience of the student.* 12mo, *Cloth,* 2nd *edition, revised, with vocabulary,* 75c.

***A College Preparatory French Grammar.** 284 pp.

Grammar, Exercises, and Reading followed by Examination papers. Fourth edition, entirely revised. 12mo, *half leather,* $1 25.

Conversation des Enfants. 152 pp.

12mo, *Cloth,* 75c.

Le Français par la Conversation. 186 pp.

12mo, *Cloth,* $1.00.

First Course in French Conversation.

Recitation and Reading, with separate vocabulary for each reading, $1.00.

French Verbs in a Few Lessons. 47 pp.

Cloth, 35c.

Blanks for the Conjugation of French Verbs.

About 60 *blanks in a tablet. Per tablet,* 30c.

Conjugaison Abrégée Blanks.

These blanks, besides saving more than half the time otherwise necessary in writing verbs, cause more uniformity in the class drill, make it easier for the pupil to understand his work. Per tablet, 25c.

GAY & GARBER.

Cartes de Lecture Française.

Pour les enfants Américains. A set of reading charts printed in very large type and profusely illustrated, $7.50.

MUZZARELLI, PROF. A.

Antonymes de la La Langue Française.

Exercices Gradués pour classes intermédiaires et supérieures des Ecoles, Collèges et Universités.

Livre de L'Elève. Clo., 185 *pp.,* $1.00. *Livre du Maitre. Clo.* 185 *pp.,* $1.50.

PICOT, CHARLES.

Picot's First Lessons in French. 182 pp.

12mo, *Cloth,* 50c.

SARDOU, PROF. ALFRED.

The French Language With or Without a Teacher.

Part I, Pronunciation, 75c.; *Part II, Conversation*, $1.25.
Part III, Grammar and Syntax, $1.25.

Chart of All the French Verbs, 35c.
Part III and the Chart will be sold together for $1.50.

LITERATURE AND CHOICE READING.

BERCY, PAUL (B.L., L.D.)

Lectures Faciles, pour l'Étude du Français. 256 pp.
Cloth, $1.00.

Contes et Nouvelles Modernes (*P. Bercy's French Reader*). 265 pp.
With explanatory English notes. 12mo, *Cloth*, $1.00.

Balzac (Honoré de), Contes. 219 pp.
Edited, with Introduction and Notes, by George McLean Harper, Ph.D., and Louis Eugene Livingood, A.B. Clo., $1.

BECK, B.

Fables Choisies de La Fontaine. 107 pp.
Notes by Madame B. Beck. 16mo, *Boards*, 40c.

COLLOT, A. G.

12mo, *cloth*, 75c. *each*.

Progressive French Dialogues and Phrases. 226 pp.

Progressive French Anecdotes and Questions. 233 pp

Progressive Pronouncing French Reader. 288 pp.

Progressive Interlinear French Reader. 292 pp.

COPPÉE, FRANÇOIS.

Extraits Choisis. 177 pp.
Prose and poetry, with notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L. 12mo, *Cloth*, 75c.

FONTAINE, C.

12mo, *cloth, with notes*, $1.25 *each*.

Les Poètes Français du XIXème Siècle. 402 pp.

Les Prosateurs Français du XIXème Siècle. 378 pp.

Les Historiens Français du XIXème Siècle. 384 pp.

MICHAUD, HENRI.

Poésies de Quatre à Huit Vers. 19 pp.
French Poetry for schools, 20c.

6.—Fortezza, and Un Gran Giorno. By E. DE AMICIS. 74 pp. *With notes by T. E. Comba.*

This series will be continued with stories of other well-known writers.

La Lingua Italiana. By T. E. COMBA. 223 pp.

A practical and progressive method of learning Italian by the natural method—replete with notes and explanations, and with full tables of conjugations and lists of the irregular verbs. 12mo, Cloth, $1.00.

A Brief Italian Grammar. By A. H. EDGREN, Professor of Romance Languages in the University of Nebraska. 12mo, cloth, 90c.

SPANISH.

NOVELAS ESCOGIDAS.

75 Cents Each.

1. **El Final de Norma.** By D. PEDRO A. DE ALARCON. 246 pp. *Notes by R. D. Cortina, A.M. 12mo, Paper.*

CUENTOS SELECTOS.

35 Cents Each.

1.—El Pájaro Verde. By JUAN VALERA. 60 pp. *With notes by Julio Rojas. 18mo, Paper.*

TEATRO ESPAÑOL.

Comprising some of the best contemporaneous Spanish dramatic literature and of invaluable use to the student in Colloquial Spanish. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

12mo, paper, 35 Cents Each.

1.—La Independencia. By DON MANUEL BRETON DE LOS HERREROS. 109 pp.
With notes by Louis A. Loiseaux.

2.—Partir á Tiempo. Por DON MARIANO DE LARRA. 44 pp.
Comedia en un acto, with notes by Alex. W. Herdler.

3.—El Desdén con el Desdén. Por DON AUGUSTIN MORETO Y CABANA. 107 pp.
Comedia en tres journadas. Notes by Alex. W. Herdler.

Un Drama Nuevo. By DON JOAQUIN ESTÊBANEZ.
Drama en tres actos. Notes by Prof. John E. Matzke, Ph.D.

Spanish Words and Phrases. By Mme. F.J.A.DARR. *Paper*, 25c.

Spanish Catalogue of Imported Books sent on application.

LATIN.

The Beginner's Latin. By W. McDowell Halsey, Ph.D.
An elementary work in Latin, admirably adapted for beginners in the language, and the result of many years' teaching on the part of the author. 12mo, *Cloth*, 75c.

† **Drisler's Blanks for the Conjugation of Latin Verbs.**
Put in tablets, 25c.

† **Browning's Blanks for Latin Verbs.**
Put in tablets, 25c.

† **Blanks for the Elements of the Latin Verb.**
Put in tablets, 25c.

Latin Paradigms at a Glance, 25c.

***English-Latin Vocabulary for use with Scudder's Latin Reader.** By Miss K. Wendell.
Paper, 25c.

GREEK.

Browning's Blanks for Greek Verbs.
Put in tablets, 25c.

***Blanks for the Conjugation or Synopses of Greek Verbs.** By H. C. Havens. *Per tablet*, 25c.

†**Miss Wilson's Spelling Blanks.**
Arranged in Book-form. Price, 35c.

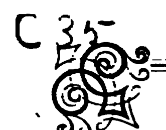
† *These blanks save more than half the time otherwise necessary in writing or in correcting. They insure uniformity in the class work, and give the learner a clearer understanding of what he is doing.*

CHINESE.

A Chinese-English and English-Chinese Phrase Book. By T. L. Stedman and K. P. Lee. 187 pp.
12mo, *Boards*, $1.25.

FULL CATALOGUE
of
French Imported Books and General School Books
Sent on application.

Importation orders promptly filled at moderate prices.





PRICE, 45 Cents

CONTES

DE LA

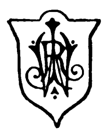
Vie Rustique

ARRANGED WITH

EXPLANATORY NOTES IN ENGLISH

BY

GEO. CASTEGNIER, B.-ès-S., B.-ès-L.



NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
851 & 853 Sixth Avenue.